

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

ÉTAT DE NATURE ET AVÈNEMENT DE L'ÉTAT CIVIL DANS L'ŒUVRE DE
JEAN DE LA FONTAINE

MÉMOIRE
PRÉSENTÉ
COMME EXIGENCE PARTIELLE
DE LA MAÎTRISE EN SCIENCE POLITIQUE

PAR
LAURENCE BELCOURT-LAMARCHE

MARS 2015

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.01-2006). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

REMERCIEMENTS

Ce mémoire n'aurait pas été possible sans la contribution décisive de plusieurs personnes.

Ma mère et mon père, à qui je dois la gratitude éternelle pour leur appui constant. À bien y penser, la réalisation de ce mémoire a commencé au berceau et s'est poursuivi toutes ces années où ils ont su dénouer mes doutes et, selon le moment, donner la tape qui s'imposait, dans le dos ou derrière la tête.

Mon directeur, Yves Couture, que je remercie pour sa prodigalité en enseignements, en temps et en patience. Son apport aura été déterminant afin de transformer un projet un peu fou en un mémoire de maîtrise.

Ma parenté et mes amis, pour leur joie, leur magnanimité, leur bonté et leur capacité à alléger d'une manière ou d'une autre un parcours parfois éreintant.

Également, je suis reconnaissant envers l'UQAM et son Département de science politique pour m'avoir offert un enseignement de qualité dans un environnement enrichissant. Du personnel de soutien aux vénérables professeurs qui font vivre ce département, l'étudiant peut trouver le support dont il a besoin pour s'accomplir.

Mille fois merci.

TABLE DES MATIÈRES

RÉSUMÉ.....	v
INTRODUCTION.....	1
CHAPITRE I	
ÉTAT DE NATURE ET ÉTAT CIVIL	25
1.1 État de nature et bon sauvage.....	26
1.1.1 État de nature.....	27
1.1.2 Le bon sauvage.....	32
1.1.3 Distinction entre les deux stades	42
1.2 Avènement de l'état civil.....	44
1.2.1 La conquête	45
1.2.2 Le contrat social	53
1.2.3 La propriété privée	57
1.3 Retour sur les thèses de Leplatre et Boutang	62
CHAPITRE II	
UNE ANALYSE ÉLARGIE.....	67
2.1 La discorde	68
2.2 Le droit.....	72
2.3 Proximité des affaires d'État	82
2.4 L'espérance de vie et la médecine	90
2.5 Prévalence de la force	95
2.5.1 Le roi et ses sujets	96
2.5.2 Courtisans à courtisans.....	100
2.5.3 Rapports entre princes.....	101
2.6 L'exploitation du travail	106
2.7 Beaux-arts et sciences	110
2.8 Régime politique	116

CHAPITRE III

UN ÉCLAIRAGE COMPARATIF.....	128
3.1 Thomas Hobbes.....	128
3.1.1 État de nature.....	129
3.1.2 Avènement de l'état civil	132
3.2 John Locke	133
3.2.1 État de nature.....	134
3.2.2 Avènement de l'état civil	137
3.3 Jean-Jacques Rousseau.....	139
3.3.1 État de nature.....	139
3.3.2 Avènement de l'état civil	142
CONCLUSION	148
BIBLIOGRAPHIE	153

RÉSUMÉ

L'objectif de ce travail est d'approfondir la connaissance sur la pensée politique de Jean de La Fontaine. À cette fin, nous avons étudié la façon dont il représentait l'état de nature et l'avènement de l'état civil dans son œuvre. Ce mémoire fait voir que la représentation lafontainienne de l'état de nature participe à la légende du bon sauvage, un thème développé dans la littérature européenne suite aux Grandes Découvertes. Aussi, nous avons montré que La Fontaine suggère que le passage à l'état civil peut survenir de trois façons : grâce à l'invention de lois servant à administrer les rapports de propriété, au moyen d'un contrat social ou d'une conquête menée par un peuple déjà dans l'état civil. Une analyse élargie de certains thèmes soulevés dans les passages représentant l'état de nature et l'avènement de l'état civil montre que nos constats sont compatibles avec la pensée politique de La Fontaine. D'autre part, un éclairage comparatif avec les pensées de Hobbes, Locke et Rousseau montre que la philosophie de ce dernier ressemble fortement à celle de La Fontaine : contrairement à Hobbes et Locke, tous deux couplent une représentation optimiste de l'état de nature à une vision pessimiste de l'état civil. Toutefois, La Fontaine se distingue de Rousseau puisqu'il ne propose pas un contrat social pouvant résoudre les problèmes de l'état civil : il met en l'avant une posture sceptique et un enseignement fondé sur la débrouillardise individuelle face à un pouvoir politique nécessairement dangereux.

MOTS-CLÉS : état de nature, pensée politique, Jean de La Fontaine, littérature française, Grand siècle, bon sauvage

INTRODUCTION

Dans la francophonie, Jean de La Fontaine est souvent associé à l'enfance : beaucoup d'entre nous ont appris par cœur certaines fables à l'école. Parallèlement à cet usage scolaire, un grand nombre d'auteurs se sont intéressés à son style et à la signification littéraire de son œuvre. Il est toutefois moins courant d'aborder la pensée politique de La Fontaine, ce que nous nous proposons de faire ici.

Deux objectifs guident la réalisation de ce mémoire. Dans un premier temps, nous voulons contribuer aux études lafontainiennes en jetant un nouvel éclairage sur la pensée de l'auteur. Pour ce faire nous développerons un aspect négligé des études sur la pensée de La Fontaine : nous montrerons qu'il ancre sa pensée politique dans une conception particulière de l'état de nature. De plus, nous montrerons comment il envisageait le passage de l'état de nature à l'état civil. Notre second objectif est de contribuer aux études en pensée politique, en enrichissant la connaissance du thème de l'état de nature. Nous verrons qu'au-delà des auteurs canoniques les plus fréquemment associés à ces enjeux, Hobbes, Locke et Rousseau, Jean de La Fontaine a aussi produit des réflexions à ce sujet.

À l'époque où La Fontaine écrivait, le concept d'état de nature avait déjà débuté sa carrière. Il désignait, au XVII^e siècle comme aujourd'hui, la condition des êtres humains avant l'invention des lois et la mise en place d'un État. Il est difficile de savoir avec précision dans quelle mesure le fabuliste y avait été exposé. Néanmoins, il a pu prendre contact avec les perspectives hobbesiennes et lockiennes sur le sujet. Hobbes a publié son *Leviathan* en 1651, lorsque le fabuliste avait trente ans. Il est possible que La Fontaine ait connu la pensée hobbesienne, puisque Hobbes s'était

rendu sur le continent afin de débattre avec Descartes et Gassendi, deux auteurs par rapport auxquels le fabuliste s'est parfois positionné de façon explicite. Aussi, bien que les *Deux traités du gouvernement civil* de Locke soient parus seulement un an avant la mort de La Fontaine, le fabuliste a pu connaître sa pensée par l'intermédiaire de François Bernier, qui fréquentait le même salon que lui et qui a eu des entretiens avec Locke en 1677, 1678 et 1679¹. Nous montrerons toutefois que la représentation lafontainienne de l'état de nature se démarque de celle des deux Britanniques et qu'elle possède de fortes ressemblances avec la conception qu'élaborera Rousseau quelques décennies plus tard.

Nous défendrons, en effet, l'idée que La Fontaine conceptualise l'état de nature selon le modèle de la légende du « bon sauvage » et qu'il considère que l'humain a connu deux stades de développement avant d'atteindre l'état civil. Nous avançons que ces stades relèvent de l'état de nature puisqu'ils montrent des humains clairement hors de l'état civil. De plus, nous estimons qu'ils mettent en scène la légende du bon sauvage parce que la description de ces peuples reprend les éléments fondamentaux de cette légende. Toutefois, les stades se distinguent parce qu'ils ne sont pas inspirés par les mêmes peuples et que ceux-ci ne se trouvent pas tout à fait au même degré de développement.

La légende du bon sauvage s'est développée en Europe à la Renaissance suite à la « découverte » de peuples insoupçonnés et sous l'effet de l'importance accordée par les intellectuels européens au thème de la Nature, entendue comme un antonyme de « pure convention humaine ». Comme l'explique René Gonnard dans un ouvrage de référence, à partir du début du XVI^e siècle, plusieurs aventuriers mettent en place les sources modernes de la légende dans leurs récits de voyage, dont s'inspireront leurs

¹ Antoine Adam, *Histoire de la littérature française au XVII^e siècle : L'apogée du siècle*, Paris, Domat, 1954 à la p 52.

successeurs². Le corpus de la légende est à la fois divers et semblable : on constate une certaine unité dans la façon de présenter les peuples « découverts », mais tous ces auteurs n'insistent pas sur les mêmes aspects du mode de vie des bons sauvages lorsqu'ils les décrivent. Il serait impossible de présenter ici tous les auteurs qui participent à la circulation de cette légende, mais nous en mentionnerons quatre, de façon à mettre en lumière que tous les auteurs ne s'attachent pas aux mêmes caractéristiques des « bons sauvages ». En 1516, Améric Vespuce vantait le fait que les « Peaux-Rouges » mettaient leurs biens en commun. Montaigne, dans deux chapitres des *Essais*, insistait sur l'absence de commerce et de lettres chez ces peuples. Aussi, Lescarbot, dans son *Histoire de la Nouvelle-France*, soulignera la générosité des autochtones et leur simplicité : absence de lois, de procès ou d'écriture. Gabriel de Foigny présentera des bons sauvages dans *La Terre Australe* en insistant sur leur égalité, leur moralité et leur bonheur. Néanmoins, malgré cette diversité, René Gonnard identifie trois caractéristiques prêtées aux bons sauvages et qui constituent le tronc commun de la légende. Le premier est le bonheur que connaissent ces peuples, qui seraient plus heureux que les Européens. En second, les auteurs insistent sur les qualités morales de ces populations, qui découlent de l'accord entre leur mode de vie et la Nature. Finalement, cet accord entre leur mode de vie et la Nature se trouve dans l'égalité des conditions obtenues grâce à un fonctionnement « communiste » de ces sociétés.

Cette légende se distingue de la légende de l'âge d'or, une conception voisine ayant eu un large écho dans l'antiquité. Chez les Grecs, la légende de l'âge d'or a été véhiculée par les traditions platoniciennes et aristotéliennes, qui ont été reprises chez les Latins par Ovide, Sénèque le Tragique, Cicéron et Varron. La légende de l'âge d'or repose sur l'idée que l'humain a connu un stade de développement antérieur où il était

² René Gonnard, *La légende du bon sauvage : contribution à l'étude des origines du socialisme*, Paris, Librairie de Médicis, 1946.

plus heureux et sage qu'il ne l'est dans la civilisation. Les auteurs ayant relayé la légende insistaient sur l'égalité entre les humains à ce stade. De façon plus empirique, les Anciens considéraient que leurs contemporains scythes étaient des barbares dont la condition ressemblait à celle de l'âge d'or. D'ailleurs, plusieurs auteurs ont loué leur vertu. La légende du bon sauvage se distingue de plusieurs façons de celle de l'âge d'or. Premièrement, l'âge d'or imaginé par les Anciens ne comporte pas la dimension d'abondance matérielle que véhicule la légende du bon sauvage : la vie y est plus austère. Deuxièmement, les peuples considérés barbares par les Anciens n'étaient pas tellement moins développés qu'eux sur le plan technique, alors qu'une beaucoup plus grande disparité existait avec les peuples à l'origine de la légende du bon sauvage et les Européens. La Fontaine fait référence à cette légende une fois dans l'œuvre. À cette occasion il soulève une caractéristique commune entre les deux légendes, soit la qualité morale des humains dans cette condition. Néanmoins, suite à une analyse de l'ensemble des passages pertinents, nous verrons que La Fontaine s'inscrit bel et bien dans la légende du bon sauvage.

Nous soutiendrons également l'idée que La Fontaine explique de trois façons l'avènement de l'état civil : par la création de la propriété privée, par la conquête et par la mise en place d'un contrat social. Ces façons de concevoir le passage à l'état civil diffèrent, mais elles se ressemblent dans la mesure où elles induisent toutes l'idée que l'humain perd les avantages de l'état de nature en entrant dans l'état civil : d'un état paisible, il aboutit dans un état traversé par la discorde et la domination.

Enfin, nous ferons la démonstration de la particularité de l'approche lafontainienne de l'état de nature et de l'avènement de l'état civil en comparant la pensée du fabuliste à celle de Hobbes, Locke et Rousseau. À notre avis, ces auteurs s'imposent en raison de leur large diffusion et de leur caractère canonique dans la pensée politique, lorsque

vient le temps d'aborder les thèmes à l'étude. Nous montrerons que l'originalité de La Fontaine se trouve moins dans sa conception de l'état de nature ou de l'avènement de l'état civil, que dans l'alliage singulier entre une représentation optimiste et l'état de nature, la mise en avant d'une posture fataliste face aux maux de l'état civil et un scepticisme radical face aux projets contractualistes mis de l'avant par les trois auteurs nommés ici.

Il convient désormais de nous positionner par rapport à la littérature traitant de la pensée politique de La Fontaine.

État de la littérature

Il existe, sur La Fontaine et son œuvre, une vaste littérature comportant différentes facettes. Une grande partie de cette littérature traite d'enjeux littéraires et stylistiques, avec des analyses qui traitent autant de l'œuvre elle-même que de sa situation dans l'histoire de la littérature. Il existe aussi un grand nombre de biographies. Certaines se penchent sur l'entièreté de sa vie et d'autres n'en abordent qu'un aspect. De plus, œuvres s'attardent à différentes facettes de la philosophie de La Fontaine : ses rapports à Descartes, à Gassendi ou encore aux animaux. À travers cette ample littérature, nous avons sélectionnés certains ouvrages se rapportant plus directement à notre objet d'étude.

Notre revue de la littérature sera organisée, dans sa première partie, de façon à offrir une présentation générale des auteurs importants dans l'étude du politique et du pouvoir dans l'œuvre de La Fontaine. Deux motifs justifient cette présentation. Premièrement, le développement des études lafontainiennes nous l'impose. En effet, ce champ d'études ne s'est pas développé de façon paradigmatique, au sens kuhnien du terme : tous les auteurs ne reprennent pas les travaux des autres, très peu

se situent par rapport à leurs prédécesseurs et certains sont tombés dans l'oubli malgré la pertinence de leurs travaux. Ainsi, ce champ est structuré comme une série de travaux dispersés dont l'unité est d'ordre thématique, non pas comme une suite de débats d'Écoles s'imbriquant l'un dans l'autre.

En faisant notre revue de littérature par auteur, nous sommes plus à même de restituer la richesse des travaux de nos prédécesseurs. Deuxièmement, le survol des auteurs nous permettra de rendre plus saillante la singularité de notre problématique dans les études lafontainiennes. Bien que notre champ ne se soit pas structuré et développé autour de grands débats, nous situerons les auteurs par rapport à un enjeu interprétatif important problématisé dans les années 1990 par Jürgen Grimm et portant sur l'interprétation générale à donner aux *Fables*. Celui-ci a repéré deux tendances dans l'analyse de cette partie de l'œuvre : la première est de considérer que les fables livrent des morales et des leçons intemporelles qui ne réfèrent pas au contexte historique ; la seconde tendance est de considérer que les fables sont une série de prises de position dans les débats politiques de l'époque. La première approche est appelée « moralistique » par Grimm, qui n'a toutefois pas nommé la seconde approche, que nous nommerons ici « contextualiste ».

À la suite de ce survol de la littérature et des débats importants, nous montrerons comment les thèmes de l'état de nature et du passage de celui-ci à l'état civil ont été traités.

Première partie : les auteurs

Hyppolyte Taine

Le premier auteur est un célèbre critique qui a fait sa thèse de doctorat sur les *Fables*³. Sa compréhension générale de cette œuvre est purement moralistique : il considère que La Fontaine est un philosophe moraliste qui a produit des représentations de la société et des différents groupes qui la composent. Son analyse est centrée sur les aspects de l'œuvre se rapportant à l'état civil.

Trois traits ressortent de l'analyse de ces représentations par Taine. En premier lieu, il considère que les *Fables* sont typiquement gauloises. Politiquement, le caractère gaulois se constate dans le ton moqueur qu'emploie La Fontaine face aux règles : derrière une obéissance extérieure et machinale à l'autorité de l'Église et de l'État, celui-ci montre qu'il ne s'identifie pas à ces instances et démontre qu'il cherche à s'en échapper. Le second trait du positionnement de La Fontaine est son réalisme : Taine considère qu'il représente le monde tel qu'il est, sans embellissement. Concrètement, ce réalisme se manifeste dans le fait que les *Fables* mettent en scène l'oppression des faibles par les forts, sans offrir de secours ou d'espoir de changement aux premiers. Finalement, Taine considère que le positionnement de La Fontaine est pragmatique, puisqu'il propose des enseignements simples et pratiques, qu'il rejette l'héroïsme et qu'il valorise une débrouillardise résignée.

Jean Larocque

Deux décennies après Taine, Laroque traitait de l'engagement politique de La Fontaine à partir des *Fables*⁴. Son interprétation est contextualiste : il considère que

³ Hyppolyte Taine, *La Fontaine et ses Fables*, Lausanne, Éditions L'Âge d'Homme, 1853.

⁴ Jean Larocque, « Les poètes devant le pouvoir : Jean de La Fontaine » (1880) 5:2 Nouvelle Revue 553-582.

La Fontaine est un homme de lettres qui poursuit la Fronde avec sa plume, à la suite des gens d'épée. L'article qu'il a publié à ce sujet est utile pour comprendre la façon dont La Fontaine concevait les dynamiques politiques propres à l'état civil.

L'interprétation de Larocque repose sur une division de l'œuvre en trois parties. La première, composée des quatre premiers livres, serait un produit de la Fronde. La Fontaine traiterait directement de ces événements. La seconde partie, composée de tous les livres suivants à l'exception du douzième, verrait peu à peu se dissiper les références directes à la Fronde pour revenir sur les leçons que La Fontaine en a tirées. Troisièmement, il considère que le douzième livre, dédié au duc de Bourgogne, est une tentative pour suivre Fénelon, en proposant un ouvrage pour l'éducation du prince. Ce livre proposerait un portrait de la monarchie idéale, sans référer à des événements historiques précis.

René de Messière

René de Messière a traité des relations internationales et de la guerre dans la pensée de La Fontaine⁵. Il ne se positionne pas explicitement sur le débat entre interprétations contextualiste ou moraliste, mais son interprétation est hybride : elle met en lumière des leçons intemporelles et des commentaires historiques. Il ne traite pas de l'état de nature, mais offre une perspective intéressante sur la façon dont La Fontaine concevait les relations internationales.

L'article vise une double démonstration. Dans un premier temps, Messière montre que La Fontaine s'intéressait activement à la politique, en prouvant qu'il s'informait de l'actualité et qu'il en discutait passionnément avec les gens qu'il côtoyait. Ensuite, il

⁵ René de Messière, « La guerre et les Relations Internationales dans les Fables » 13:4 (Fev 1940) *The French Review* 277-285; René de Messière, « La guerre et les Relations Internationales dans les Fables de La Fontaine (Suite) » 13:5 (Mar. 1940) *The French Review* 373-379.

montre deux tendances dans la posture de La Fontaine face aux relations internationales : à la fois réaliste et pacifique. Le réalisme se manifeste autant dans les leçons morales de La Fontaine que dans ses prises de position sur l'actualité politique. Messière avance que les fables de La Fontaine sont réalistes, parce qu'elles représentent un monde violent, où la force domine et où les traités ne permettent pas d'établir une paix durable empêchant les forts d'opprimer les faibles. Le réalisme se constate aussi dans des prises de position sur les événements historiques. Par exemple, La Fontaine s'adresse, dans une *Épître*, à l'ambassadeur de France en Angleterre pour qu'il mène une diplomatie visant à éviter une coalition européenne contre Louis XIV, montrant ainsi sa préoccupation pour l'équilibre des puissances. Après avoir démontré ce réalisme, Messière relève l'attachement de La Fontaine à la paix, en mettant en lumière son rejet de l'héroïsme et sa déploration des conséquences de la guerre. Cette posture s'expliquerait de trois façons : par l'influence que Platon et Cicéron ont exercée sur la pensée de La Fontaine, par sa condition de bourgeois et par sa personnalité de poète délicat.

Georges Couton

George Couton a produit une monographie de référence pour l'étude des aspects politiques de la pensée et de l'œuvre de La Fontaine⁶. Comme Messière, il ne problématise pas le débat entre perspectives moralistique et contextualiste : il adopte un positionnement mitoyen en relevant à la fois des leçons intemporelles et des références aux événements historiques. Son analyse porte sur des aspects de la pensée de La Fontaine se rapportant à l'état civil. Nous y reviendrons plus loin, mais notons aussi que Couton identifie une fable à la légende du bon sauvage⁷.

Dans un premier temps, Couton s'intéresse à la représentation de l'homme et de la société. Il montre que La Fontaine fournit une représentation assez large de la société.

⁶ Georges Couton, *La politique de La Fontaine*, Paris, Les Belles Lettres, 1959.

⁷ *Ibid* à la p 92.

En plus du roi et des courtisans, La Fontaine représente la paysannerie, ce qui est rare chez les auteurs français du XVII^e siècle. Couton soutient que dans la société mise en scène par La Fontaine, les faibles sont constamment écrasés par les forts et que la nature humaine fait en sorte que cette dynamique est impossible à changer. Pourtant, il montre aussi que dans cette société, les manants et les gens de basse condition sont plus utiles à l'ensemble social que les bourgeois, les princes et les nobles. Ceci fait dire à Couton que La Fontaine fait preuve d'une « sensibilité résignée », qui le mène à un « conservatisme sans illusion » : « Le fabuliste est trop lucide pour beaucoup respecter l'ordre social ; trop prudent pour vouloir le changer »⁸.

Ensuite, Couton montre que La Fontaine traite des problèmes de gouvernement : quel est le meilleur régime ? Qu'est-ce qui confère à ce meilleur régime sa légitimité ? Dans quel environnement évolue-t-il ? Sa conduite doit-elle être dictée par la morale ou la nécessité ? La Fontaine prend position en faveur de la royauté héréditaire, en permettant tout de même à ses personnages de remettre en doute sa légitimité divine. Aussi, Couton montre que pour La Fontaine, l'environnement d'un régime politique est toujours hostile : les relations internationales sont marquées par le conflit et la lutte acharnée pour le pouvoir. Dans ce contexte, La Fontaine prescrit une politique plus dictée par la nécessité que la morale. À ce sujet, Couton relève que Machiavel a fort probablement influencé sa morale sans illusion et sa représentation du politique comme d'un monde où les bons sentiments mènent quiconque à sa perte⁹.

En troisième lieu, Couton montre que La Fontaine a pris position sur les débats politiques de son époque, tant sur des questions de politique intérieure que de politique étrangère. Il a critiqué la politique commerciale de Colbert, l'inaction du clergé face aux problèmes du royaume et la crédulité du public face à la sorcellerie ou

⁸ *Ibid*, p.56.

⁹ *Ibid*, p. 53.

l'astrologie. Il a aussi commenté le procès de Fouquet, en montrant qu'un ministre ne doit pas s'enrichir excessivement puisqu'il finira comme une belette qui, entrée dans un grenier par un trou alors qu'elle était maigre, ne peut se sauver par ce trou à l'arrivée d'un chat parce qu'elle est désormais trop dodue. Sur la politique étrangère, Couton montre que La Fontaine était en phase avec la politique de son Roi : il critique l'attitude des Hollandais, il exhorte l'Angleterre de ne pas se liguier avec les autres nations contre la France et il vante les décisions tactiques et diplomatiques de Louis XIV. Malgré cette adhésion, La Fontaine prend certaines libertés pour dénoncer la guerre et l'héroïsme, puisqu'il considère que l'homme doit cultiver les plaisirs plutôt que les conquêtes.

René Jasinski

René Jasinski est un auteur important dans les études lafontainienne : son travail est essentiel pour saisir la conception lafontainienne de l'état civil. Dans son ouvrage *La Fontaine et le premier recueil des Fables*¹⁰, il défend l'idée que les différentes fables sont en fait des prises de position dans les débats politiques de son époque : il s'oppose ainsi de façon radicale à la perspective de Taine. Nous y reviendrons plus loin, mais notons d'emblée que cet ouvrage contient une référence à la légende du bon sauvage.

Concrètement, Jasinski montre que les *Fables* sont une œuvre polémique qui s'inscrit dans la volonté de La Fontaine d'affronter discrètement Colbert, puisque ce dernier est à l'origine de la disgrâce de Fouquet, le mécène de La Fontaine. Couton avait déjà relevé des fables qui traitaient probablement de cet épisode, mais Jasinski en fait le fil conducteur de l'œuvre. Il y présente un La Fontaine subversif, en opposition avec le pouvoir. Jasinski s'efforce de montrer, fable par fable, comment le message subversif

¹⁰ René Jasinski, *La Fontaine et le premier recueil des fables*, I, Paris, A-G Nizet, 1966; René Jasinski, *La Fontaine et le premier recueil des fables*, II, Paris, A-G Nizet, 1966.

en faveur de Fouquet est concomitant avec la morale de chacune d'elles. Ainsi, bien qu'il rejette la vision « moralistique » des *Fables*, il montre que les morales éclairent et renforcent le contenu polémique : la leçon sur des faits particuliers et contemporains rejoint l'enseignement général et intemporel.

Malheureusement, Jasinski n'a pas complété son travail : son analyse systématique des fables ne concerne que les six premiers livres, des douze constituant les recueils contemporains des *Fables*. Nous discuterons ses interprétations dans la mesure où elles sont disponibles.

Hélène Trintignan

Dans son mémoire de maîtrise, Trintignan propose une analyse raffinée des *Fables*¹¹. Son interprétation s'inscrit dans la continuité de Couton. Par ailleurs, elle ne tranche pas dans le débat entre la perspective moralistique et contextualiste. Son travail propose une analyse précise de la conception lafontainienne de l'état civil, en plus de contenir une référence à la légende du bon sauvage sur laquelle nous reviendrons plus loin.

L'auteur analyse les allégories politiques des *Fables*, sous l'angle de la sociologie politique et de l'histoire des doctrines. Trintignan considère que le propos politique de La Fontaine se compose de deux aspects. Dans un premier temps, elle suggère que les *Fables* établissent un portrait de la monarchie absolue, tant dans son principe que dans sa réalité empirique sous Louis XIV. Ce portrait possède trois faces : une réflexion sur la royauté et le règne de Louis XIV, une réflexion sur la souveraineté illusoire du peuple et une réflexion sur les rapports entre princes et la jungle internationale. Trintignan relève que La Fontaine se démarque par une attitude

¹¹ Hélène Trintignan, *Les allégories politiques dans les Fables de La Fontaine*, Université de Montpellier, 1971.

frondeuse face à la royauté et à Louis XIV, mais qu'il est tout de même résigné quant aux chances des faibles d'échapper au joug qui les subjugue. Aussi, elle montre que La Fontaine conçoit que les rapports entre princes sont toujours conflictuels et que le droit ne peut rien face aux rapports de force qui s'y déroulent.

Le second aspect du propos politique de La Fontaine est son esquisse d'une monarchie éclairée, qui se retrouve dans trois types de *Fables* : celles qui appellent le monarque à la sagesse, celles qui l'appellent à la justice, celles qui valorisent la Gloire qu'on obtient dans les beaux-arts et la science. Elle relève que La Fontaine critique la démocratie et qu'il souhaite une monarchie qui ne cède pas à l'arrogance du pouvoir, mais qui s'exerce de façon bienveillante sur le peuple. Elle montre que La Fontaine espère un monarque qui renonce à la gloire tirée de l'héroïsme guerrier : il désire que Louis XIV acquière la gloire en cultivant les arts et les sciences comme Charles, le Roi d'Angleterre.

Pierre Boutang

Le philosophe royaliste Pierre Boutang a produit un ouvrage sur les *Fables*¹². Sa position sur l'interprétation moraliste ou contextualiste des fables est ambiguë. De prime abord, le lecteur est forcé de constater qu'il ancre certains passages dans l'histoire et la réalité contemporaine de La Fontaine. Malgré tout, son interprétation « générale » des *Fables* fait de cette œuvre un recueil « d'universals politiques », un concept forgé par Boutang et qui désigne les récits qui mettent en scène des histoires porteuses d'images gnomiques.

Sa lecture des *Fables* est partielle : il utilise les fables pour mettre en valeur ses idées. En effet, il mobilise le propos antidémocratique de La Fontaine pour mettre en avant

¹² Pierre Boutang, *La Fontaine politique*, Paris, J-E Hallier : A Michel, 1981.

son conservatisme politique. Notons toutefois qu'il a, avec raison, observé que La Fontaine a un propos fortement écologiste. Aussi, il a associé une fable avec le thème de l'état de nature. Nous reviendrons ultérieurement à son analyse.

Jean-Claude Margolin

Margolin a traité des représentations politiques que La Fontaine a mises en avant dans ses *Fables*¹³. Il adopte une position interprétative ambiguë : il cite Jasinski et mentionne que La Fontaine a pris position contre l'arbitraire royal, ce qui pourrait laisser croire qu'il adopte une perspective contextualiste. Toutefois, l'objet même de son texte est de montrer que la réflexion de La Fontaine est une manifestation d'une sagesse populaire intemporelle résignée face à l'oppression qu'exercent les forts sur les faibles. Il organise son analyse autour de questions se rapportant à l'état civil, qui nous sera utile lorsque nous traiterons du droit et de la prévalence de la force.

Selon Margolin, la dimension sociopolitique des *Fables* comporte trois aspects. Le premier est une dénonciation de l'injustice causée par les abus de la force, face à laquelle les lois n'offrent pas de refuge. Ensuite, il traite des rapports intracommunautaires en relevant les représentations de certains groupes sociaux que La Fontaine a mis en scène : paysans plus souvent pauvres que riches ; courtisans oisifs et parasites ; hommes d'Église avides d'argent ; et Roi qui agit parfois avec férocité, parfois comme un bon père du peuple. Le dernier aspect traité est le pouvoir politique et l'art de gouverner. Margolin montre que pour La Fontaine, le pouvoir politique prend place au-dessus d'une société marquée par des antipathies naturelles entre les différents groupes. Dans toutes les circonstances le pouvoir politique organise la société à son avantage sans que le droit ne puisse servir de contre-pouvoir à l'arbitraire de la force. L'arbitraire de la force se retrouve aussi au niveau

¹³ Jean-Claude Margolin, « La dimension sociopolitique des *Fables* » (1993) 37:111 *Studi Francesi* 495-512.

« international », où l'art de gouverner impose de diviser ses ennemis pour avoir la paix et, lorsque la puissance du prince est insuffisante, une neutralité qui permet d'éviter d'être pris dans les jeux des grands.

Jürgen Grimm

Jürgen Grimm a publié une série d'articles qui ont été compilés dans les deux tomes de son ouvrage *Le pouvoir des Fables*¹⁴. Il reprend le point de départ de l'analyse de Jasinski : il considère que les *Fables* sont des commentaires polémiques sur l'actualité, principalement orientées vers la dénonciation de Colbert et de son rôle dans la disgrâce de Fouquet. Non seulement ses travaux traitent des dynamiques politiques propres à l'état civil, mais ils comportent une référence à la légende du bon sauvage.

Ainsi, il situe les *Fables* dans une perspective oppositionnelle au pouvoir, puisque La Fontaine s'oppose à la politique coloniale de Colbert, aux jeux de la Cour domestiquée de Louis XIV et à l'héroïsme guerrier. Grimm situe aussi La Fontaine dans une perspective plus philosophique en identifiant son tiraillement anthropologique entre l'optimisme et le pessimisme, de même qu'en présentant les éléments de son œuvre qui font de lui un précurseur des Lumières.

Grimm propose trois éléments qui expliqueraient l'adoption par La Fontaine d'une perspective oppositionnelle. La première est sa fidélité envers Fouquet, l'Intendant qui lui payait pension. Ensuite, Grimm, qui est tenant d'une analyse socio-économique de la littérature, met en avant que les critiques de La Fontaine sont aussi motivées par son appartenance sociale : il fréquente les milieux de la vieille noblesse

¹⁴ Jürgen Grimm, *Le pouvoir des fables : Études lafontainiennes I*, I, Paris, Papers on the Seventeenth Century Literature, 1994; Jürgen Grimm, *Le « dire sans dire » et le dit : Études lafontainiennes II*, Paris, Papers on the Seventeenth Century Literature, 1994.

d'épée qui ont été domestiqués par Louis XIV et que menace un nouveau type social encouragé par Colbert, le bourgeois riche. Enfin, l'exil dans le Limousin auquel il a été contraint à cause de sa proximité et celle de son oncle avec Fouquet expliquerait ce positionnement.

Yves Le Pestipon

Yves Le Pestipon a traité du pouvoir dans l'œuvre de La Fontaine dans sa thèse de doctorat¹⁵. Son analyse des fables est hybride : il ancre son interprétation dans le contexte politique de l'époque, mais il n'accepte pas tous les détails de l'analyse de Jasinski et de Grimm, ouvrant ainsi la porte à une analyse plus moralistique. Le projet de sa thèse est d'analyser les relations de pouvoir afin de repérer si La Fontaine en propose un modèle. Pour ce faire, l'auteur analyse les relations de pouvoir mises en scène dans l'œuvre afin de saisir le moment et le lieu de leur développement, la façon dont la dynamique de pouvoir modifie les termes de la relation, comment elle se fonde (force, savoir, séduction ou institution) et son voisinage avec d'autres types de relation, comme les relations commerciales.

L'utilisation de ce cadre conceptuel lui permet de conclure que La Fontaine met en scène deux logiques distinctes de pouvoir : la logique de la Fourmi et la logique d'Oronte. Pour chacune de ces logiques, il identifie un principe et deux caractères. La logique d'Oronte correspond à la figure de l'intendant Fouquet que présente La Fontaine dans *Le Songe de Vaux*. Il s'agit d'une logique de domination bâtie sur le principe voulant que le dominant propose, par sa prodigalité, des occasions de plaisir aux dominés. Le premier caractère de cette domination est qu'elle encourage la diversité chez ses sujets et la distinction entre ceux-ci. Le second caractère est qu'elle éloigne les dominés des « légères croyances », autrement dit, dans cette forme de

¹⁵ Yves Le Pestipon, *Les relations de pouvoir dans l'œuvre de La Fontaine*, Université de Lille III, 1993.

domination, le dominant favorise le développement de la raison. Dans la logique de la fourmi, le principe de domination est la recherche du plaisir exclusif du dominant. Son premier caractère est de ne pas distinguer la diversité de ses sujets, mais plutôt de chercher à les mettre dans la même catégorie. Le loup de la fable *Le Loup et l'Agneau* manifeste ce caractère lorsqu'il accuse à tort l'agneau de faire partie de ceux qui lui font du tort. Même si l'agneau lui démontre qu'il ne fait pas partie de ces gens, le loup n'accepte pas cette distinction : « Car vous ne m'épargnez guère / Vous, vos bergers et vos chiens. / On me l'a dit : il faut que je me venge ». Le second caractère de cette domination est qu'elle cherche à profiter de la « légère croyance » des sujets, plutôt que de favoriser leur développement intellectuel. La figure de la logique de la fourmi est Louis XIV.

Olivier Leplatre

Leplatre a étudié les rapports entre la parole et le pouvoir dans les *Fables* dans un ouvrage récent¹⁶. À travers un cadre moraliste, il étudie le rôle de la parole dans les rapports entre les types sociaux que sont les faibles et les forts. Leplatre a produit une analyse de la conception lafontainienne de l'état de nature sur laquelle nous reviendrons plus loin.

Leplatre cherche à montrer comment la parole dans les *Fables* s'inscrit dans un dispositif de pouvoir. « Pouvoir » est ici entendu dans un sens foucaldien, c'est-à-dire que le pouvoir signifie la capacité de structurer le champ d'action possible des autres. Il cerne le pouvoir mis en scène dans les *Fables* à travers quatre axes. Il constate premièrement des *systèmes de différenciation* qui structurent la relation de pouvoir, comme une position sociale, économique, culturelle, etc. Ensuite, le pouvoir met en place des instruments comme des dispositifs de parole, qui sont un moyen de répartir

¹⁶ Olivier Leplatre, *Le pouvoir et la parole dans les Fables de La Fontaine*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 2002.

et de nommer l'ordre social, de même que la distribution du pouvoir qui le sous-tend. Troisièmement, les instruments du pouvoir sont légitimés afin d'être institutionnalisés. Finalement, les moyens du pouvoir sont organisés et rationalisés à l'aide du jeu des systèmes de régulation symboliques et légaux, afin de soutenir un processus de contrôle d'autrui. Autrement dit, il existe des stratégies de communication dont la fonction est de pouvoir exercer le pouvoir.

Ce dispositif l'amène à conclure de la parole occupe une place importante dans les jeux de pouvoir. Dans un premier temps, elle sert à l'exercice de la *libido dominandi*. La relation de pouvoir repose sur l'utopie de la communication : la parole sert à piéger le faible, à l'insulter et à le railler. De même, elle sert à donner un vernis de justice à l'oppression du faible par le fort, non seulement en justifiant ce dernier, mais en accablant le faible. Dans un second temps, Leplatre montre comment la « parole de plaisir », une rhétorique séductrice, est une arme contre le pouvoir, par exemple dans le cas de la flatterie. Leplatre va plus loin : la parole de la fable lafontainienne, en plus d'être plaisante, permet de libérer l'humain des leurres du pouvoir.

Deuxième partie : l'état de nature et l'avènement de l'état civil

Ce survol nous a permis de constater qu'un certain nombre d'auteurs ont traité de la pensée politique de La Fontaine, mais que, malgré quelques références, aucun d'entre eux n'a placé la question de l'état de nature au centre de sa réflexion. On remarque deux tendances dans les références au thème de l'état de nature. Les auteurs de la première tendance considèrent que l'état de nature lafontainien est empreint d'innocence et qu'il correspond à la légende du bon sauvage. Parmi ces auteurs, nous ajouterons Pierre Clarac, que nous n'avons pas mentionné plus haut : ce choix se justifie par le fait qu'il n'ait pas traité spécifiquement de la politique et du pouvoir chez La Fontaine. Toutefois, il est pertinent de lui faire référence ici, puisqu'il associe

certain passages de La Fontaine à l'idée du bon sauvage dans son recueil d'oeuvres diverses de La Fontaine¹⁷. À l'opposé, les auteurs de la seconde tendance insistent plutôt sur la violence et l'insécurité qui caractérisent cet état.

Le premier groupe d'auteurs est composé de Pierre Clarac, Georges Couton, René Jasinski, Hélène Trintignan et Jürgen Grimm. Clarac considère qu'un passage du *Poème du Quinquinna* met en scène la légende du bon sauvage. Malheureusement, il ne fait cette précision qu'en guise d'*obiter dictum* dans les notes à la fin du recueil : il n'y a pas de présentation systématique de ce thème. Le second auteur, Couton, considère que dans la fable *Le Paysan du Danube*, la présentation du paysan anticipe sur la légende du bon sauvage qui se développera dans la littérature ultérieurement. Pour sa part, Jasinski, remarque dans la fable *La discorde* que La Fontaine présente favorablement l'époque antérieure à l'apparition de la propriété : il montre que cette dernière a provoqué l'apparition du conflit. Il trace un parallèle avec le *Discours sur l'origine de l'inégalité* où Rousseau place la propriété privée à la source des conflits entre humains¹⁸. Ensuite, Trintignan a fait référence à l'état de nature en relevant le même passage que Jasinski, qu'elle interprète comme un procès des institutions témoignant d'une sensibilité à l'égard de ce thème¹⁹. Pour sa part, Grimm fait référence à la théorie du bon sauvage dans un chapitre où il défend l'idée que La Fontaine est un précurseur des Lumières²⁰. Il considère que la fable *Le paysan du Danube* est une critique de la colonisation française par la valorisation du « sauvage » qu'est le paysan du Danube.

À l'opposé, Boutang et Leplatre considèrent que l'état de nature mis en scène par La Fontaine est marqué par l'insécurité et la violence. Boutang voit une référence au

¹⁷ Pierre Clarac, *La Fontaine : Oeuvres diverses*, Paris, La Pléiade, 1942.

¹⁸ Jasinski, *supra* note 9 à la p 347.

¹⁹ Trintignan, *supra* note 10 à la p 119.

²⁰ Grimm, *supra* note 13 à la p 168.

thème de l'état de nature dans la fable *Le loup et le chien*, où, selon lui, le loup se voit offrir de quitter l'insécurité et la liberté de l'état de nature pour le confort et la docilité de la « sociabilité urbaine »²¹. Leplatre considère que *Le chat, la belette et le petit lapin* met en scène un état de nature, où deux animaux conviennent de régler un litige relatif à la propriété en nommant un Chat arbitre afin d'éviter le conflit²². Nous reviendrons sur leurs interprétations à la fin du premier chapitre.

D'autre part, concernant l'avènement de l'état civil, seuls Jasinski, Boutang et Leplatre offrent une piste de réflexion. Jasinski suggère que les bons sauvages sont sortis de l'état de nature lorsqu'ils ont été pris dans des conflits liés à la propriété privée. Boutang suggère, à partir de *Le Loup et le Chien*, qu'un dilemme aurait poussé des gens à sortir de l'état de nature : ils ont préféré être en laisse et dodus comme le chien, plutôt que maigres et libres comme le loup. Leplatre met de l'avant l'idée que les humains aient quitté l'état de nature parce qu'ils voulaient éviter les conflits issus de la confrontation de leurs égoïsmes.

* *

*

Il convient désormais de nous positionner par rapport à l'enjeu interprétatif opposant la perspective moralistique et contextualiste et à faire une appréciation critique de la littérature sur l'état de nature afin de saisir les lacunes que devra combler notre travail.

La distinction posée par Grimm entre la perspective moralistique et historique sur les *Fables* est incontournable pour les études lafontainiennes : la façon de trancher le débat a des conséquences sur la compréhension du message politique de La Fontaine.

²¹ Boutang, *supra* note 11 à la p 210.

²² Leplatre, *supra* note 15 à la p 186.

Toutefois, deux éléments font en sorte que cet enjeu est secondaire dans le cadre de notre problématique. Premièrement, une partie des matériaux nécessaires à notre analyse se trouve dans d'autres textes que les *Fables* : ce faisant, une partie des pièces que nous utilisons ne sont pas concernées par cet enjeu interprétatif. Deuxièmement, notre projet implique un approfondissement de notre connaissance de la conception lafontainienne de l'état de nature, ce qui n'a pas été étudié de façon systématique : les auteurs qui illustrent la distinction moraliste/contextualiste traitent surtout de la façon dont La Fontaine représente l'état civil. Par exemple, Taine considère que le Lion représente la royauté, alors que Jasinski voit dans le lion la représentation de Colbert. Incidemment, plutôt que de nous éloigner de notre objet d'étude en tranchant ce genre de débats, ce qui mériterait un ouvrage entier, nous analyserons plutôt dans quelle mesure nos interprétations peuvent être recevables pour l'une ou l'autre de ces perspectives. Afin de tirer des conclusions sûres à propos des thèmes à l'étude, ils faut nous assurer que La Fontaine met bel et bien ces thèmes en scène et qu'il ne traite pas, au moyen d'une allégorie, d'un autre sujet. Ceci nous mènera à une interprétation hybride. À ce sujet, il convient de souligner que la perspective contextualiste n'a pas été appliquée à chacune des fables : Jasinski n'a traité que des six premiers des *Fables*, sur douze livres, et Grimm n'a traité que de quelques-unes.

Deux insuffisances se constatent dans la littérature sur notre objet de recherche. Tout d'abord, nous avons bien constaté que des auteurs ont fait référence à la présence de la légende du bon sauvage et de l'état de nature, mais nous sommes forcés de constater que ceux-ci se limitent à de simples observations qu'il faudrait développer. Trintignan relève un passage qui pourrait traduire une sensibilité au thème du bon sauvage, mais dans la même phrase, elle s'empresse de suggérer une autre interprétation de ce passage. Ensuite, Pierre Clarac observe quelques passages qui pourraient mettre en scène le mythe du bon sauvage, mais il se limite à des remarques sans analyse dans les notes à la fin du recueil. Même chose pour Jasinski : il ne fait

qu'évoquer l'idée que *La discorde* puisse contenir une esquisse du mythe du bon sauvage, sans plus. Pour sa part, Grimm ne fait pas une analyse en profondeur : il y consacre dix lignes dans un article de plusieurs pages.

Le second problème avec la littérature sur l'état de nature, c'est que les auteurs qui traitent cette thématique plus longuement, Boutang et Leplatre, interprètent certains passages de La Fontaine de façon incohérente avec les passages qui mettent en scène des bons sauvages. En effet, comment considérer que La Fontaine présente un état de nature empreint d'insécurité, alors qu'il présente favorablement, ailleurs dans son oeuvre, les humains vivant hors de l'état civil ? Cette incohérence avec la présence de références à la légende du bon sauvage découle du corpus réduit à partir duquel ils tirent leurs conclusions : ils défendent une interprétation qui ne tient pas compte de certains aspects de la pensée de La Fontaine qui sont dévoilés ailleurs dans l'oeuvre. Plus loin, après avoir étayé l'idée que La Fontaine mobilise bel et bien la légende du bon sauvage, nous reviendrons sur les interprétations de Boutang et Leplatre en expliquant les motifs qui nous mènent à revoir l'interprétation de ces auteurs.

Méthode et plan

Le principal enjeu de méthode est d'établir à partir de quel corpus nous tirerons nos conclusions. Compte tenu de notre objectif, il est impératif d'avoir pour corpus l'oeuvre entière. Même si les *Fables* occupent une partie importante de notre analyse, à cause de leur importance dans la somme produite par l'auteur, le reste de l'oeuvre reste névralgique pour traiter de notre objet d'étude. En limitant l'analyse à un seul fragment, nous aurions une perspective limitée et nous perdriions des repères analytiques sur la pensée de La Fontaine, ce qui risquerait d'affaiblir nos conclusions. Ainsi, nous avons appliqué le principe de pertinence dans le choix de notre corpus, tel qu'énoncé par Laurence Bardin : « Les documents retenus doivent être adéquats

comme source d'information pour correspondre à l'objectif qui suscite l'analyse »²³. Afin de réunir l'ensemble des textes de La Fontaine, nous avons consulté deux recueils. Le premier contient uniquement les *Fables*²⁴. Le second est le recueil d'œuvres diverses édité par Pierre Clarac, qui a mené un brillant travail d'analyse documentaire afin de corriger certains recueils et de sortir de l'ombre certains textes de La Fontaine²⁵. Afin de mener nos analyses, nous tirerons notre matériel empirique de ces recueils.

Les deux premiers chapitres sont une lecture interne et thématique de l'œuvre. Dans le premier, nous présenterons tout d'abord les éléments textuels que nous associons aux concepts d'état de nature et de bon sauvage, afin de démontrer qu'ils appuient cette association. Ensuite, nous démontrerons que La Fontaine met en scène deux stades dans l'état de nature en insistant sur les ressemblances et les dissemblances que suggèrent les éléments textuels concernés. Par la suite, nous soutiendrons que La Fontaine présente trois modèles d'avènement de l'état civil. Dans le second chapitre, nous démontrerons que nos observations sont cohérentes avec la pensée politique lafontainienne. Pour ce faire, nous procéderons à une analyse élargie de certains enjeux soulevés par La Fontaine dans les passages où il représente l'état de nature et l'avènement de l'état civil. Ces questions sont la discorde, le droit, la proximité des affaires d'État, le régime politique, l'espérance de vie et la médecine, la force, l'exploitation du travail de même que les beaux-arts et la science. En analysant la façon dont ces enjeux sont traités, nous prouverons que nos observations du premier chapitre sur ces enjeux s'harmonisent avec le reste de l'œuvre et qu'elles ne sont pas fortuites.

²³ Laurence Bardin, *L'analyse de contenu*, Paris, Presses universitaires de France, 1993.

²⁴ Jean Pierre Collinet, *Fables*, Paris, Gallimard, 1991.

²⁵ Clarac, *supra* note 16.

Le troisième chapitre consiste en un éclairage comparatif qui vise à préciser la singularité de La Fontaine dans sa représentation de l'état de nature et de l'avènement de l'état civil. À cette fin, nous confronterons la pensée du fabuliste avec celles de deux auteurs lui étant contemporains, Hobbes et Locke, de même qu'avec celle de Rousseau, dernier des penseurs majeurs de l'état de nature.

CHAPITRE I

ÉTAT DE NATURE ET ÉTAT CIVIL

L'objet de ce chapitre est de procéder à deux démonstrations. Dans un premier temps, nous démontrerons empiriquement que La Fontaine traite de l'état de nature en représentant l'humain à ce stade sous les traits du bon sauvage. Cette démonstration nous permettra de distinguer deux types de bons sauvages. En second, nous montrerons que l'auteur propose trois scénarios expliquant la fin de l'état de nature. Nous tirerons le matériel empirique de l'œuvre elle-même : en analysant des passages de différents textes, nous verrons se construire et se préciser les grandes lignes des thèmes qui nous occupent.

Le chapitre se divise en trois parties. Dans la première, nous présenterons les passages qui permettent d'établir que La Fontaine traite de l'état de nature et qu'il le fait dans des termes qui correspondent à la légende du bon sauvage. Nous présenterons aussi les éléments qui étayent la distinction que nous faisons entre les deux stades de l'état de nature, soit « les premiers humains » et « le paysan du Danube ». Dans la seconde, nous présenterons les modèles lafontainiens d'avènement de l'état civil. Finalement, nous reviendrons sur nos observations et analyses afin de discuter les thèses de Leplatre et Boutang sur la conception lafontainienne de l'état de nature.

1.1 État de nature et bon sauvage

Le thème de l'état de nature apparaît tardivement dans l'œuvre de La Fontaine. Difficile d'expliquer cette apparition tardive : elle peut s'expliquer par le fait que ses premières années d'écrivain, passées en Champagne et au service de Fouquet, se prêtaient mal à ces réflexions. En Champagne, il devait remplir sa charge de protection des eaux et des forêts et, une fois au service de Fouquet, ses efforts visaient à louer son mécène. Les occurrences de ce thème se trouvent dans des pièces de l'œuvre dont la publication s'étale de 1668 à 1687. Elles se trouvent dans dix sources. La première est la fable *Le Cheval s'étant voulu venger du cerf*, parue dans le premier recueil de fables, en 1668. La seconde est la fable *La Discorde*, parue en 1668. La troisième est le roman *Les Amours de Psychée et Cupidon*, paru en 1669. La quatrième est la *Préface du recueil de poésies chrétiennes et diverses*, datant de 1671. La cinquième source est une lettre envoyée à Raymond des Cours et qui contient une contribution de La Fontaine à un ballet représenté en 1678. La Fontaine a écrit un des actes de ce ballet. La sixième, toujours en 1678, est le *Discours à Madame de la Sablière*, une des grandes dames du royaume lui ayant offert sa protection. La septième source est la fable *Le Paysan du Danube*, publiée en 1678. La huitième source est le *Poème du quinquina*, paru en 1682. La neuvième source, une lettre à un évêque en 1687, *À M. L'Évêque de Soisson*, où La Fontaine prend position dans la Querelle des Anciens et des Modernes, contient la dernière référence au thème du bon sauvage. Finalement, la fable *Le Milan, le Roi et le Chasseur* contient une référence à l'état de nature.

Nous diviserons cette section en trois parties. Dans la première, nous analyserons les sources une après l'autre afin de montrer qu'elles contiennent bien une mise en scène de l'état de nature. Dans la seconde, nous procéderons de la même façon, de manière à montrer que cet état de nature correspond effectivement à la légende du bon sauvage. Pour ce faire, nous montrerons que les humains représentés par La Fontaine

possèdent les trois attributs communs à toutes les sources de la légende : le bonheur, l'égalité et les qualités morales. Nous montrerons aussi que La Fontaine a produit, au-delà des attributs communs, une représentation particulière de la légende du bon sauvage. Par « représentation particulière », nous désignons les caractéristiques prêtées aux bons sauvages par les différents auteurs, mais ne relevant pas des caractéristiques constituant le « tronc commun » de la légende. En effet, au-delà du tronc commun, tous les auteurs n'insistent pas sur les mêmes traits. Dans la troisième partie, nous préciserons les éléments qui nous permettent d'affirmer que La Fontaine présente deux stades de développement distincts chez les bon sauvages.

1.1.1 État de nature

Le premier apologue qui s'impose est *Le Cheval s'étant voulu venger du cerf*. Dans ce récit, La Fontaine situe l'histoire à une époque où « le genre humain de gland se contentait », ce qui peut être assimilable à l'état de nature. Cette référence aux glands semble tirée de Virgile et Horace, qui considèrent le gland comme la nourriture des premiers hommes. Ce rapprochement avec les auteurs classiques n'indique pas que la conception lafontainienne de l'état de nature s'assimile à la légende de l'âge d'or. Les caractéristiques de cette légende recoupent celles du bon sauvage, donc, bien que La Fontaine en mobilise un trait, nous verrons dans la suite de ce chapitre que cette référence à l'âge d'or est marginale et que l'ensemble du propos sur l'état de nature s'inscrit rigoureusement dans la légende du bon sauvage.

Le second apologue qui nous intéresse, *La discorde*, fait référence à des peuples dans l'état de nature. En parlant de la discorde, La Fontaine dit :

Elle nous fit l'honneur en ce bas univers
De préférer notre hémisphère
À celui des mortels qui nous sont opposés

Gens grossiers, peu civilisés,
 Et qui, se mariant sans prêtre et sans notaire
 De la Discorde n'ont que faire

Plusieurs motifs nous poussent à croire que ce passage fait référence aux humains dans l'état de nature. Premièrement, l'absence de notaire témoigne de l'absence de lois, ce qui est le propre de l'état de nature. Deuxièmement, l'opposition entre « notre hémisphère » et les « mortels qui nous sont opposés » indique qu'il traite de peuples se distinguant nettement des Européens. Troisièmement, la simplicité de ces peuples, suggérée par le qualificatif de « grossier » et l'absence de prêtre est cohérente avec la représentation habituelle de l'état de nature comme d'un état primitif²⁶. Finalement, notre interprétation n'entre pas en conflit avec la perspective contextualiste. En effet, Jasinski affirme que cette fable se situe, dans le livre VI des *Fables*, dans un passage où les allusions à l'actualité s'atténuent²⁷. D'ailleurs, il suggère en passant que cette fable contient une manifestation du thème du bon sauvage. Ainsi, tant les détails de la fable que l'interprétation contextualiste indiquent qu'il est raisonnable d'y voir un passage traitant de l'état de nature. Plus loin, nous mobiliserons cette fable, puisqu'elle montre les qualités morales et la condition égalitaire des bons sauvages.

Le troisième passage que nous associons à l'état de nature est une description contenue dans le roman *Les Amours de Psychée et Cupidon*. Dans un passage où Psychée est en exil suite à sa tentative de meurtre sur Cupidon, elle trouve un philosophe qui vit dans une montagne avec ses deux filles. La Fontaine fait une description de leur habitation qui nous permet de penser que ce passage est pertinent

²⁶ Antoine Furetière, *Dictionnaire universel, contenant généralement tous les mots françois tant vieux que modernes, et les termes de toutes les sciences et des arts*, A et R Leers (La Haye), 1690 à la p 987, en ligne : <<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k50614b>> (consulté le 9 juillet 2014). Furetière propose deux définitions pour le terme « grossier », lorsqu'il s'applique à des humains. La première désigne un marchand qui vend des marchandises en gros. La seconde est celle qui est pertinente ici : « se dit figurément en choses spirituelles & morales. Les Sauvages sont grossiers & mal polis. »

²⁷ Jasinski, *supra* note 9 à la p 347.

pour saisir la représentation lafontainienne de l'état de nature. Premièrement, il précède la description d'une précision : « On y vivait à peu près comme chez les premiers humains (...) ». Compte tenu de cette précision de l'auteur, il est raisonnable de considérer que les caractéristiques des habitations décrites soient semblables à celles des humains dans l'état de nature. Le second motif qui permet d'associer cette description à l'état de nature est que La Fontaine y insiste sur la simplicité matérielle dans laquelle vivaient ces gens, et que cette simplicité matérielle se retrouve dans plusieurs autres passages où l'auteur traite de l'état de nature. Nous reviendrons plus précisément sur cette description ultérieurement.

Le quatrième passage qui fait référence à l'état de nature se trouve dans la préface du *Recueil de poésies chrétiennes et diverses*. La Fontaine y défend l'idée que tous les peuples connaissent une « inclination pour la cadence et la mesure des mots » ou, autrement dit, la poésie et la chanson. Afin de montrer l'universalité de ces activités, il insiste sur le fait que même des peuples qui vivent dans des conditions très simples s'y adonnent. Deux éléments motivent notre association entre ce passage et le thème de l'état de nature. Le premier est le fait que La Fontaine décrit la simplicité de certains peuples en nommant explicitement les « Caribes » et les « Cannibales », qui sont les deux peuples auxquels fait référence Montaigne dans ses célèbres chapitres qui ont servi à diffuser la légende du bon sauvage. Le second élément qui permet cette association est la cohérence entre la description que fait La Fontaine de ces peuples et la description qu'il fait des autres humains dans l'état de nature, dans d'autres pièces de l'œuvre. Nous reviendrons sur cette préface lorsque nous décrirons les caractéristiques que La Fontaine prête aux bons sauvages.

Certains aspects de notre cinquième source, *A. M. Raymond des Cours pour des bergers et des bergères*, permettent de croire que La Fontaine y représente des humains vivant dans un stade prépolitique. Cette lettre de La Fontaine contient une

contribution à un ballet de M. Raymond des Cours, réalisés en l'honneur de la paix de Nimègue entre les Provinces-Unies et la France. Le ballet relatait la guerre et l'établissement de la paix. C'est dans cette seconde partie que s'insère le passage écrit par La Fontaine : au milieu des danseurs représentant les Nations, la Paix, l'Abondance et le Commerce, il fait apparaître des bergers qui s'adressent à eux et vantent leur condition. On peut voir, dans le questionnement des bergers, la distance qui les sépare des dynamiques politiques : « Qu'ont de mieux vos sociétés ? » Cette distance permet de croire que les bergers vivent en dehors de l'état civil. De même, la représentation favorable de la vie primitive de ces bergers est cohérente avec les autres passages traitant de la condition humaine dans l'état de nature.

La sixième source, le *Discours à Mme de la Sablière*, peut elle aussi être associée à l'état de nature. Premièrement, La Fontaine y mentionne les habitants de l'Amérique du Nord, dont il dit qu'ils vivent « ainsi qu'aux premiers temps ». Cette référence aux « premiers temps » permet raisonnablement d'associer ce passage à l'état de nature. Deuxièmement, La Fontaine mentionne que ces gens sont ignorants, ce qui se retrouve souvent dans les passages traitant de l'état de nature. De plus, dans un autre extrait, La Fontaine décrit les Iroquois en des termes qui font d'eux de bons sauvages. Cette unité dans la façon de décrire les habitants d'Amérique du Nord renforce l'association que nous faisons entre cet extrait et l'état de nature.

Le *Poème du quinquina* peut aussi être identifié au thème de l'état de nature grâce à certains éléments textuels. Le premier élément se retrouve dans une description de la condition des peuples mentionnés plus haut : « Les Muses m'ont appris que l'enfance du monde (...) » Cette référence à l'enfance du monde laisse croire qu'il s'agit de l'état de nature. Le second élément vient confirmer ce que laisse croire le premier : La Fontaine précise que les peuples qu'il décrit vivent sans loi, ce qui les écarte clairement de l'état civil. Enfin, la description qu'il fait des Iroquois et des peuples

d'Amérique du Sud se fait dans des termes cohérents avec le traitement de l'état de nature dans d'autres pièces de l'œuvre et reprend les éléments constitutifs de la légende du bon sauvage. Nous reviendrons sur ce dernier élément plus loin.

La huitième source que nous associons à l'état de nature est une lettre de La Fontaine intitulée : *À M. L'Évêque de Soisson*. Elle contient une petite référence à cette condition puisque La Fontaine insiste sur l'ignorance des peuples « du fond de l'Amérique ». Ce propos est cohérent à la fois avec ses dires sur l'état de nature et avec ses commentaires sur les populations d'Amérique.

La neuvième source, la fable *Le paysan du Danube* fait aussi référence à l'état de nature. Elle relate la prise de parole d'un Germain faisant part de ses doléances au Sénat romain à propos du traitement que subit son peuple sous le pouvoir romain. Le premier élément qui permet d'associer cette fable à l'état de nature est la présence du thème de l'innocence. Dans le réquisitoire du Danubien, celui-ci lance aux sénateurs : « Pourquoi venir troubler une innocente vie ? ». La référence à l'innocence se retrouve aussi dans le *Poème du Quinquina*, qui parle des peuples d'Amérique du Sud comme les « hôtes d'un climat où règne l'innocence ». Sachant que les peuples décrits dans ce poème vivent sans loi, le parallèle qu'établit La Fontaine au moyen du concept d'innocence laisse croire que les Germaines aussi vivent dans l'état de nature. De plus, les détails de la condition des paysans du Danube sont cohérents avec le reste du propos qu'on peut lier à l'état de nature, puisque La Fontaine y insiste sur leurs qualités morales.

Il convient de traiter d'un vers de cette fable pouvant induire l'idée que le paysan n'est pas dans l'état de nature. En effet, dans l'introduction de la fable, le narrateur qualifie le paysan de « député des Villes que lave le Danube ». Le concept de ville pourrait laisser croire que les Danubiens n'étaient pas des bons sauvages, puisqu'ils vivent

dans des villes, ce qui suppose un degré de complexité dans l'organisation sociale incompatible avec le concept d'état de nature. Furetière propose trois définitions de « Ville »²⁸. Dans sa première acception, ce concept désigne l'habitation « d'un peuple assez nombreux, qui est ordinairement fermée de murailles ». Dans sa seconde elle désigne « une partie d'une grande ville ». Pour le troisième sens, Furetière précise que ce mot « a signifié autrefois proprement un village ». Deux éléments laissent croire qu'il faut prêter le troisième sens au mot ville. Premièrement, il apparaît plus cohérent que La Fontaine utilise le concept de ville dans son sens vieilli, puisque le récit qu'il met en scène se déroule dans le passé, où on désignait les villages par le terme « ville ». Deuxièmement, il est commun de voir La Fontaine, dans son œuvre, utiliser des mots vieillis pour son époque, à tel point que cette habitude pousse Taine à qualifier son registre lexical de « gaulois », en le rapprochant d'auteurs comme Rabelais ou Marot²⁹. Ainsi, nous croyons que ce vers ne disqualifie pas l'idée que ce paysan soit dans l'état de nature.

Il convient désormais de démontrer que dans les différents passages où La Fontaine traite d'état de nature, il présente un portrait tout à fait cohérent des populations vivant dans cette condition qui correspond à la légende du bon sauvage.

1.1.2 Le bon sauvage

La fable *Le Cheval s'étant voulu venger du cerf* met en scène la simplicité matérielle inhérente à l'état de nature. Premièrement, La Fontaine indique qu'à cette époque, l'humain n'avait pas encore domestiqué les animaux :

Lorsque le genre humain de gland se contentait,
Âne, Cheval, et Mule, aux forêts habitait ;

²⁸ Furetière, *supra* note 25 à la p 2126.

²⁹ Taine, *supra* note 2 à la p 32.

Et l'on ne voyait point, comme au siècle où nous sommes,
 Tant de selles et tant de bâts,
 Tant de harnois pour les combats,
 Tant de chaises, tant de carrosses

L'absence de domestication des animaux témoigne d'une faible transformation de la nature par ces populations. Plus loin, un autre passage évoque la simplicité matérielle : « Comme aussi ne voyait-on pas / tant de festins et tant de noces ». Nous ne croyons pas qu'il faille conclure de ce vers que la vie des humains ainsi décrite était nécessairement austère, bien que La Fontaine la présente comme étant moins faste. En effet, dans l'acte rédigé pour le ballet de Raymond des Cours, le fabuliste présente des bons sauvages affirmant qu'ils peuvent faire « grand'chère ». Ce faisant, la référence précisant qu'il n'y avait pas tant de festins doit être interprétée à la lumière du passage où il est précisé que les bons sauvages peuvent faire grand'chère, ce qui impose de conclure à une sorte de position mitoyenne entre la frugalité et le faste.

La fable *La Discorde* montre les qualités morales, la condition égalitaire de même que l'ignorance des bons sauvages. La Fontaine indique que ces peuples possèdent des qualités morales supérieures lorsqu'il affirme que « de la Discorde [ils] n'ont que faire ». Ces qualités les distinguent de l'Europe, puisqu'il affirme que la discorde a choisi de s'y établir : « Elle nous fit l'honneur en ce bas univers / De préférer notre hémisphère / A celui des mortels qui nous sont opposés ». Cette absence de discorde est liée à l'absence d'esprit de contradiction, que La Fontaine nommera « Que-si-Que-non » et à l'absence de propriété privée, que La Fontaine nommera « Tien-et-Mien » :

La déesse Discorde ayant brouillé les Dieux,
 Et fait un grand procès là-haut pour une pomme,
 On la fit déloger des Cieux.

Chez l'Animal qu'on appelle Homme
 On la reçut à bras ouvert,
 Elle et Que-si-Que-non, son frère,
 Avecque Tien-et-Mien, son père.
 Elle nous fit l'honneur en ce bas univers
 De préférer notre hémisphère
 À celui des mortels qui nous sont opposés
 Gens grossiers, peu civilisés,
 Et qui, se mariant sans prêtre et sans notaire,
 De la Discorde n'ont que faire.

Deux éléments laissent croire que les sociétés décrites par La Fontaine sont marquées par l'égalité. Le premier, que nous avons déjà mentionné, est l'absence de propriété privée. À ce sujet, notons que l'expression « Tien-et-Mien » est souvent utilisée chez les auteurs étant à la source de la légende du bon sauvage pour montrer que chez ces peuples, toute la propriété est commune³⁰. Le second élément est la faible division du travail que suggère le vers où La Fontaine affirme que ces peuples se marient « sans prêtre et sans notaire ». Au-delà des caractéristiques centrales de la légende, le fabuliste qualifie les bons sauvages de « grossiers, peu civilisés ». Ce vers se rapporte à un thème qui se retrouvera dans plusieurs autres passages : l'ignorance des bons sauvages.

La troisième source, le roman *Les Amours de Psychée et Cupidon*, ne contient pas de passages ayant trait aux caractéristiques communes du bon sauvage, mais ils contiennent une des caractéristiques particulière que La Fontaine met en lumière lorsqu'il aborde le sujet : la simplicité technique. On constate cette simplicité dans un extrait où La Fontaine décrit l'habitation du philosophe et de ses deux filles :

On y vivait à peu près comme chez les premiers humains ; plus proprement, à la vérité, mais de viandes que la seule nature

³⁰ Gonnard, *supra* note 1.

assaisonnait. Le vieillard couchait en une enfonçure du rocher, sans autre tapis de pied qu'un peu de mousse étendue, et sur cette mousse l'équipage du dieu Morphée. Un autre rocher plus spacieux et plus richement meublé était l'appartement des deux jeunes filles.

Nous verrons plus loin que d'autres passages mettent en scène cette simplicité technique, qui se constate dans la transformation minimale des matériaux naturels.

La quatrième source, la préface du *Recueil de poésies chrétiennes et diverses* ne contient pas non plus d'éléments communs à toutes les sources de la légende du bon sauvage. Toutefois, La Fontaine y insiste sur leur ignorance :

Car il est remarquable qu'il n'y a point de peuple qui n'ait pris plaisir à ces arrangements de mots et à ces expressions mesurées. Ces nations mêmes en qui une vie toute brutale a presque effacé tous les traits de la nature et qui ignorent les arts les plus faciles, les plus commodes, et les plus nécessaires, n'ont pas laissé de retenir cette inclination pour la cadence et la mesure des mots.

Le thème de la brutalité de la vie rejoint le qualificatif que La Fontaine collait aux bons sauvages dans *La Discorde* en les qualifiant de « grossiers »³¹. De même, nous constaterons que l'ignorance des arts est un trait que sur lequel le fabuliste insistera.

La cinquième source, l'acte d'un ballet pour Raymond des Cours, montre les qualités morales des bergers, le caractère paisible de leur vie et l'abondance qu'ils connaissent :

³¹ Furetière, *supra* note 25 à la p 284. Selon Furetière, le terme brutal désigne « Celui qui a des appétits déréglés, qui vit en bête, ou qui n'a pas plus d'esprit et de conduite qu'une bête ». Le terme « Brute », lorsqu'il n'est pas employé pour désigner du minerai ou de la pierre, désigne une « bête à quatre pieds qui se nourrit en broutant de l'herbe ». Furetière souligne que l'expression « belle brute » désigne un homme sans esprit.

Ainsi passe le temps, sans tracas, sans cabale ;
 Gens d'une humeur assez égale,
 Voilà nos douces libertés :
 Qu'ont de mieux vos sociétés ?

Cet extrait met en lumière les qualités morales que La Fontaine prête à ces gens, puisqu'il spécifie qu'ils ont l'humeur « assez égale ». Il exprime aussi leur bonheur en précisant que leur vie se déroule « sans tracas, sans cabale ». Leur bonheur paraît d'autant plus net si on situe ce vers dans l'œuvre d'où il est tiré. Il s'insère dans un ballet qui célèbre l'établissement d'une paix entre la France et la Hollande, pour lequel le fabuliste a écrit un acte. Il mettait en scène des danseurs symbolisant les Nations, la Paix, l'Abondance et le Commerce. La référence aux tracas et à la cabale qui épargne les bergers, dans un tel contexte, permet de constater la rupture qualitative qui distingue les bergers des autres personnages : ceux-ci sont sujets à la guerre, pas les bergers. Par ailleurs, certains propos des bergers montrent que La Fontaine considère qu'ils peuvent connaître l'abondance : « Nous vous dirons aussi que nos brillants guérets / Et nos sombres forêts / Nous fournissent parfois de quoi faire grand'chère ».

Dans le *Discours à Mme de la Sablière*, La Fontaine réitère l'ignorance des bons sauvages :

Non loin du Nord, il est un monde
 Où l'on sait que les habitants
 Vivent, ainsi qu'aux premiers temps,
 Dans une ignorance profonde :
 Je parle des humains, car, quant aux animaux,
 Il y construisent des travaux
 Qui des torrents grossis arrêtent le ravage,
 Et font communiquer l'une et l'autre rive.
 L'édifice résiste, et dure en son entier

Ce discours est une pièce importante pour comprendre le positionnement philosophique de La Fontaine dans les débats de l'époque. La critique du cartésianisme qui s'y trouve est l'occasion pour le fabuliste de réitérer l'ignorance des bons sauvages. Il prend position contre la théorie de l'animal-machine de René Descartes. Le contraste entre l'ignorance des humains vivant « ainsi qu'aux premiers temps » et l'industrie des animaux sert à montrer l'intelligence des animaux, qualité qui leur est refusée par Descartes. Ce contraste permet aussi de critiquer la base empirique à partir de laquelle Descartes fonde son raisonnement : La Fontaine soulève le cas de l'Amérique du Nord pour montrer que si on observe les humains et les animaux dans ce contexte, les derniers semblent être moins primitifs.

Le Poème du quinquina contient plusieurs éléments pertinents pour notre analyse, tant en ce qui concerne les caractéristiques communes à toutes les sources de la légende du bon sauvage que sur les attributs que La Fontaine leur prête. En ce qui concerne les caractéristiques communes de la légende, La Fontaine insiste autant sur le bonheur, la moralité que l'égalité des bons sauvages. Le premier signe montrant leur bonheur se trouve dans un passage où La Fontaine vante l'espérance de vie des Iroquois et la beauté de leur existence en mentionnant que : « La vie après cent ans chez eux est encor belle ». Le second signe se trouve dans un passage encore plus clair où La Fontaine pose les bases d'une rupture qualitative entre le bonheur des bons sauvages et le malheur des Européens :

Les Muses m'ont appris que l'enfance du monde,
Simple, sans passion, en désirs inféconde,
Vivant de peu, sans luxe, évitait les douleurs :
Nous n'avions pas en nous la source des malheurs
Qui nous font aujourd'hui la guerre.
Le Ciel n'exigeait lors nuls tributs de la terre

Les termes de la rupture sont posés lorsque le fabuliste fait référence aux malheurs « qui nous font aujourd'hui la guerre », pour désigner les malheurs que connaissent les Européens. Ainsi, il oppose le sort des Européens à ceux des bons sauvages, qui évitent « les douleurs » et les « malheurs » parce qu'ils n'ont pas en eux « la source » de ces maux qui assaillent les Européens, mettant ainsi en valeur les qualités morales des sauvages. Ces qualités sont réitérées, aux dépens des Européens, lorsqu'il précise que les sauvages ne commercent pas : « Ils ne trafiquent point des dons de la nature ; / Nous vendons cher les biens qui nous ont peu coûté ». Enfin, La Fontaine montre leur condition égalitaire dans un vers où il explique qu'il n'existe pas d'autorité qui perçoive des impôts : « Le Ciel n'exigeait lors nul tribut de la terre ». À notre avis, ce vers traite de la perception d'impôt par l'autorité royale puisqu'à plusieurs endroits dans l'œuvre, Louis XIV et la royauté sont représentés par Jupiter. La référence au « Ciel » serait une référence à la royauté. Le « tribut de la terre » fait référence, en régime féodal, à l'impôt issu du travail de la terre. L'absence d'autorité ayant la capacité de prélever un tribut sur la production témoigne d'une égalité que ne connaissent pas les sociétés européennes.

Ce poème contient aussi plusieurs références aux attributs des bons sauvages qui ne se rapportent pas au « tronc commun » de la légende. Nous avons déjà relevé l'absence de commerce et d'impôt, mais il y en a d'autres. Premièrement, comme dans plusieurs autres sources mentionnées ici, La Fontaine fait référence à l'ignorance des bons sauvages, en les présentant comme des peuples « sans arts et sans sciences ». Ce thème de l'ignorance revient aussi lorsque La Fontaine veut critiquer la médecine européenne et montrer qu'elle est néfaste pour la santé. Pour ce faire, il affirme que les bons sauvages vivent plus longtemps grâce à leur ignorance :

L'âge où nous sommes vieux est leur adolescence.
Enfin il faut mourir ; car sans ce commun sort
Peut-être ils se mettraient à l'abri de la mort

Par le secours de l'ignorance.

Cette mention de leur ignorance n'est pas nécessairement négative, puisque La Fontaine trace clairement le lien entre l'espérance de vie des bons sauvages et leur médecine :

Les remèdes fréquents n'abrègent point leurs jours,
Rien n'en hâte le long et paisible cours.
Telle est des Iroquois la gent presque immortelle :
La vie après cent ans chez eux est encor belle.

Ainsi, même s'il relève l'ignorance de ces populations, et qu'il l'oppose à la science des Européens, le fabuliste ne la présente pas comme un problème. Il va même jusqu'à assimiler le savoir à l'esclavage :

Pour nous, fils du savoir, ou, pour en parler mieux,
Esclaves de ce don que nous ont fait les dieux,
Nous nous sommes prescrit une étude infinie ;
L'art est long, et trop court les termes de la vie.

On voit clairement que La Fontaine oppose les peuples « sans arts, et sans sciences » à « nous, fils du savoir », ce qui désigne les Européens. Cette façon de poser les termes empêche d'assimiler l'ignorance que prête La Fontaine aux bons sauvages à du mépris. D'autre part, La Fontaine insiste aussi sur la simplicité technique de ces populations :

Ils lavent leurs enfants aux ruisseaux les plus froids ;
La mère au tronc d'un arbre, avecque son carquois,
Attache la nouvelle et tendre créature ;
Va sans art apprêter un mets non achetés.

La transformation minimale des matériaux bruts trouvés dans la nature est cohérente avec le propos sur les premiers humains du roman *Les Amours de Psychée et Cupidon*, où l'auteur décrit les habitations simples du philosophe et ses deux filles. Enfin, La Fontaine mentionne dans ce poème que, dans l'état de nature, « L'homme ignorait les dieux, qu'il n'apprend qu'au besoin ». Ce passage rejoint la fable *La Discorde*, où l'auteur précise que les bons sauvages se mariaient « sans prêtre ». Ces éléments permettent de conclure à l'absence de religion et de clergé.

La huitième source, une lettre à l'Évêque de Soisson reprend l'idée que les bons sauvages soient ignorants :

Tout peuple peut avoir du goût et du bon sens ;
 Ils sont de tout pays ; du fond de l'Amérique :
 Qu'on y mène un rhéteur habile et bon critique,
 Il fera des savants. Hélas! qui sait encor
 Si la science à l'homme est un si grand trésor ?

Ce passage sous-entend qu'il n'y ait pas de savants au « fond de l'Amérique », ce qui rejoint le thème de l'ignorance qui s'est manifesté plusieurs fois. De plus, le scepticisme de La Fontaine par rapport aux caractéristiques propres à la civilisation se fait voir encore, lorsqu'il se demande si « la science à l'homme est un si grand trésor ? ». Ce scepticisme face à la connaissance s'accorde avec les bienfaits que La Fontaine prête à l'ignorance chez les bons sauvages, dans le *Poème du Quinquina*.

La neuvième source, le *Paysan du Danube* permet de voir des caractéristiques propres à tous les bons sauvages, de même qu'un élément se rapportant à la « version lafontainienne » de cette légende. Tout d'abord, on constate leur bonheur lorsque le paysan décrit la vie paisible de ses congénères : « Pourquoi venir troubler une innocente vie ? / Nous cultivions en paix d'heureux champs (...) ». Par ailleurs, on

remarque leurs qualités morales dans une critique que fait le Danubien aux sénateurs romains, à propos de l'influence qu'auraient les Romains sur son peuple :

Qu'avez-vous appris aux Germains ?
 Ils ont l'adresse et le courage ;
 S'ils avaient eu l'avidité,
 Comme vous, et la violence,
 Peut-être en votre place ils auraient la puissance,
 Et sauraient en user sans inhumanité.

Puis, en parlant des Préteurs de l'empire, le paysan ajoute :

Retirez-les : ils ne nous apprendront
 Que la mollesse et que le vice ;
 Les Germains comme eux deviendront
 Gens de rapine et d'avarice.

Aussi, La Fontaine insiste sur la simplicité technique dans laquelle ils vivent. Quand il décrit la façon dont le paysan se présente devant le sénat, il le décrit ainsi : « [Il] Portait sayon de poil de chèvre, / Et ceinture de jonc marins ». Encore une fois, on constate le peu de transformation des matériaux bruts trouvés dans la nature.

La dernière source, la fable *Le Milan, le Roi et le Chasseur* comporte une référence à l'âge d'or, mais dans des termes qui mobilisent une caractéristique commune avec la légende du bon sauvage, soit les qualités morales des humains dans cette condition. Cette fable a été écrite pour le retour en grâce du prince de Conti. Dans un préambule qui coiffe l'apologue, La Fontaine disserte sur le fait que l'indulgence est une qualité trop rare chez les Rois :

Comme les Dieux sont bons, ils veulent que les Rois
 Le soient aussi : c'est l'indulgence
 Qui fait le plus beau de leurs droits,
 Non les douceurs de la vengeance :
 Prince, c'est votre avis. On sait que le courroux
 S'éteint en votre cœur sitôt qu'on l'y voit naître.
 Achille qui du sien ne put se rendre maître,
 Fut par là moins Héros que vous.
 Ce titre n'appartient qu'à ceux d'entre les hommes
 Qui, comme en l'âge d'or, font cent biens ici-bas.
 Peu de Grands sont nés tels en cet âge où nous sommes,
 L'Univers leur sait gré du mal qu'ils ne font pas.

Ces vers, certes flatteurs, n'en témoignent pas moins d'une conception de l'état de nature qui prête à l'humain dans cette condition des qualités morales supérieures, comme dans la légende du bon sauvage.

1.1.3 Distinction entre les deux stades

Nous avons vu jusqu'ici que l'état de nature mis en scène par La Fontaine correspond aux éléments communs à la légende du bon sauvage et que les éléments qui sont propres au fabuliste sont présentés de façon cohérente, dans les différents passages où on les retrouve. Toutefois, nous considérons que la fable *Le paysan du Danube* met en scène un personnage dont la condition se distingue de celle des autres humains décrits dans les passages pertinents à notre étude.

L'élément décisif qui distingue le paysan du Danube est son degré de développement : contrairement aux premiers humains, il a pu développer les arts. Deux vers énoncent les éléments à partir desquels nous distinguons les degrés de développement : « Nous cultivons en paix d'heureux champs, et nos mains / Étaient propres aux arts ainsi qu'au labourage ». Ajoutons que, sur la question de l'agriculture, La Fontaine ne la mentionne pas lorsqu'il décrit les premiers humains, ce

qui pourrait indiquer qu'elle soit présente uniquement au second stade de l'état de nature.

La référence aux arts est décisive, puisque dans le *Poème du Quinquina* et la préface du *Recueil de poésies chrétiennes et diverses*, La Fontaine mentionne l'absence d'arts chez les peuples décrits. De plus, certains éléments permettent de croire que l'art est une activité propre aux peuples civilisés. Premièrement, La Fontaine présente les bons sauvages comme étant étrangers aux arts et, par ailleurs, présente ces peuples comme étant des mortels « qui nous sont opposés », en faisant référence aux Européens. Ceci laisse croire que l'opposition entre les bons sauvages et les civilisés porte notamment sur les arts. Cette interprétation est renforcée par certains vers du *Poème du quinquina* :

Pour nous, fils du savoir, ou, pour en parler mieux,
Esclaves de ce don que nous ont fait les dieux,
Nous nous sommes prescrit une étude infinie ;
L'art est long, et trop court les termes de la vie.

L'étude infinie dont on parle est « l'art », qui est un « don » aux « fils du savoir » que La Fontaine nomme aussi « nous », faisant ainsi référence aux Européens. On comprend de ces vers que les Européens ont reçu l'art en don et que, compte tenu des extraits cités précédemment, ce don distingue les Européens des bons sauvages. Ainsi, lorsque La Fontaine présente les paysans du Danube comme des gens dont les mains sont « propres aux arts », il est raisonnable d'y voir une distinction décisive.

Cette distinction ne permet toutefois pas de conclure que les passages représentant le paysan du Danube peuvent être écartés d'une analyse du bon sauvage et de l'état de nature. Premièrement, l'idée que l'état de nature soit divisé en deux « stades » n'est pas contraire avec la littérature sur ce thème : Rousseau mettra lui-même en avant le

concept de « sociétés commencées » pour parler des humains ne connaissant pas encore l'état civil, mais qui avaient quitté l'état originel dans lequel se trouve l'humain³². Deuxièmement, malgré la légère distinction dans la condition du paysan du Danube, le reste de la description du paysan est parfaitement cohérent avec le propos de La Fontaine sur l'état de nature, ce qui réduit fortement la portée qualitative de la distinction entre les peuples « sans arts » et le paysan dont les mains sont « propres aux Arts ». Troisièmement, comme nous le verrons plus loin, la fable relate le sort d'un peuple de bons sauvages vivant dans l'état de nature et qui a été tiré hors de cet état par la conquête romaine. Ainsi, les caractéristiques propres au personnage principal peuvent être utilisées pour réfléchir sur l'état de nature lafontainien et ses récriminations faites aux sénateurs romains permettent de concevoir la façon dont le fabuliste percevait l'avènement de l'état civil.

1.2 Avènement de l'état civil

Dans son œuvre, La Fontaine présente trois scénarios qui mettent en scène le passage de l'état de nature à l'état civil. Le premier est tiré de la fable *Le paysan du Danube* dont nous avons traité plus haut et qui suggère qu'un peuple de bons sauvages peut quitter l'état de nature en étant conquis par un peuple dans l'état civil. Le second scénario est tiré d'une fable que nous n'avons pas mentionnée jusqu'ici : *La génisse, la chèvre et la brebis en société avec le Lion*, publiée dans le premier recueil de 1668. Nous ne l'avons pas mentionné puisqu'elle ne contient pas d'éléments permettant de caractériser l'état de nature, mais elle illustre le passage à l'état civil au moyen d'un « contrat social » : une entente entre quatre animaux pour établir une société. Le troisième est tiré de la fable *La Discorde* et explique l'avènement de l'état civil par la création de la propriété privée.

³² Jean-Jacques Rousseau, *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*, [Paris], Gallimard, 1989.

1.2.1 La conquête

Nous avons abordé précédemment *Le paysan du Danube*, en montrant que le paysan était un bon sauvage vivant dans l'état de nature jusqu'à la conquête romaine. Afin de saisir la façon dont La Fontaine imaginait l'avènement de l'état civil, nous mettrons en relief la manière dont il caractérise cette conquête et ses conséquences pour les populations soumises. Nous montrerons que la conquête est évoquée en des termes négatifs et que les suites de celle-ci sont préjudiciables pour les « Villes que lave le Danube », puisqu'elles impliquent des atteintes au droit naturel, l'inefficience du droit positif, l'exploitation, la misère et la dégénérescence morale. À la suite de ces observations, nous discuterons de l'ancrage contextuel de la fable qui, selon nous, porte une critique de la politique coloniale française.

La conquête est évoquée quelques fois dans la fable. La première mention se trouve à la suite de la description du paysan du Danube, lorsque La Fontaine intervient en tant que narrateur pour contextualiser son récit :

(...) il n'était point d'asiles
Où l'avarice des Romains
Ne pénétrât alors, et ne portât les mains.

Ce passage permet de caractériser cette conquête : elle est associée à l'avarice. Une seconde mention se trouve dans la harangue du paysan, où il remet en question la légitimité de la domination romaine :

Et pourquoi sommes-nous les vôtres ? Qu'on me die
En quoi vous valez mieux que cent peuples divers.
Quel droit vous a rendus maîtres de l'Univers ?
Pourquoi venir troubler une innocente vie ?

La remise en question de la légitimité romaine repose sur deux motifs : le premier est le caractère injustifié de l'impérialisme d'un peuple qui ne vaut pas mieux que « cent peuples divers » et le second concerne les troubles qu'endendrent la conquête.

Ensuite, la fable montre comment l'accession à l'état civil par la conquête est préjudiciable pour le peuple soumis. Tout d'abord, comme le relève Trintignan³³, La Fontaine montre que la conquête romaine est contraire à ce que nous pourrions appeler le « droit naturel ». En effet, la harangue du paysan débute par une invocation des dieux, dont les lois seraient un principe supérieur devant être respecté par tous :

Sans leur aide, il ne peut entrer dans les esprits
Que tout mal et toute injustice :
Faute d'y recourir, on viole leurs lois,
Témoins nous que punit la romaine avarice

Cette référence aux dieux ne doit pas être confondue avec un appel à fonder l'action de l'État sur la religion, mais comme une façon d'évoquer ce que d'autres appellent le droit naturel. Ailleurs, dans le *Discours à Mme de La Sablière*, La Fontaine reprend une thèse de Pierre Gassendi en affirmant que l'humain possède deux âmes : l'une temporelle, commune avec les animaux, alors que la seconde est immortelle, propre à l'humain et le rattache à l'ordre divin. Cette seconde âme est la raison et c'est à elle que le sauvage fait référence lorsqu'il invoque les dieux. Ainsi, dans la pensée de La Fontaine, le droit naturel et les lois divines relèvent de la raison et s'imposent comme un principe supérieur que doivent respecter les sociétés organisées, sans quoi elles tombent dans le mal et l'injustice, comme le montre la puissance qu'exerce la « Romaine avarice » sur les Danubiens.

³³ Trintignan, *supra* note 10 aux pp 239-240.

Le second effet de la conquête est la mise en place d'un droit positif n'offrant pas de protection contre l'exercice de la puissance par les officiels Romains. À ce sujet, La Fontaine souligne l'inhumanité des Prêteurs romains :

S'ils [les bons sauvages] avaient eu l'avidité,
Comme vous, et la violence,
Peut-être en votre place ils auraient la puissance,
Et sauraient en user sans inhumanité.
Celle que vos Prêteurs ont sur nous exercée
N'entre qu'à peine en la pensée.

Face à cet exercice inhumain de la puissance, le fabuliste souligne que le droit positif est inefficace, parce qu'il est vain d'espérer la protection de la loi et que l'administration de la justice est trop longue :

(...) C'est en vain qu'on espère
Quelque refuge aux lois : encor leur ministère
A-t-il mille longueurs.

Ainsi, l'avènement de l'état civil dans un contexte de conquête soumet les populations à des officiels sans qu'elles ne puissent compter sur les lois pour faire contrepoids au pouvoir de ces officiels.

La troisième répercussion de la conquête romaine est l'exploitation du travail des Danubiens et la misère qu'elle occasionne. Cette conséquence se constate dans les doléances du Danubien au Sénat :

Rien ne suffit aux gens qui nous viennent de Rome ;
La terre, et le travail de l'homme

Font pour les assouvir des efforts superflus.
 Retirez-les : on ne veut plus
 Cultiver pour eux les campagnes

La quatrième conséquence, qui découle de l'exploitation et la misère, est l'obligation de fuir le pouvoir de l'État pour éviter les préjudices qu'il impose :

Nous quittons les cités, nous fuyons aux montagnes ;
 Nous laissons nos chères compagnes ;
 Nous ne conversons plus qu'avec des Ours affreux,
 Découragés de mettre au jour des malheureux,
 Et de peupler pour Rome un pays qu'elle opprime.

Finalement, le sauvage critique la dégénérescence morale qui menace son peuple au contact des Romains :

Vos prêteurs au malheur nous font joindre le crime.
 Retirez-les : ils ne nous apprendront
 Que la mollesse et le vice ;
 Les Germains comme eux deviendront
 Gens de rapine et d'avarice.
 C'est tout ce que j'ai vu dans Rome à mon abord

Ainsi, nous voyons que l'avènement de l'état civil permet un exercice de la puissance qui enfreint le droit naturel, sans que le droit positif ne puisse offrir de protection. Les dynamiques politiques induites par l'état civil mènent à l'exploitation du travail, ne laissant aux paysans que la fuite comme recours contre l'exploitation. Finalement, la conquête menace de dégénérescence morale les bons sauvages.

Il convient désormais de discuter de l'ancrage contextuel de cette fable, dont l'interprétation varie d'un auteur à l'autre. Tout d'abord, Couton suggère que cette fable pourrait participer à un mouvement littéraire du 17^e siècle, au sein duquel

plusieurs auteurs remettaient en question la grandeur romaine, en insistant sur la dureté qui a permis la vassalisation de peuples entiers³⁴. Il donne l'exemple de *Nicomède* de Corneille, qui contient une critique de l'impérialisme romain. Ajoutons qu'un élément textuel paraît étayer cette interprétation : l'utilisation de la formule désignant la domination par les Romains de « cent peuples » se retrouve aussi dans Horace, de Corneille, où un personnage, Camille, émet une critique de l'Empire romain. Toutefois, Couton écarte lui-même cette interprétation, en soulignant il n'est pas dans l'habitude de La Fontaine d'écrire des textes dans le simple but de commenter l'histoire ancienne, ce qui rend cette interprétation fragile. Ensuite, il suggère que cette fable pourrait participer à un courant pacifiste chez les satiristes français de l'époque, comme Louis Petit et Jean de La Bruyère. Il souligne toutefois que l'absence de connaissance approfondie de ce courant littéraire et de son ancrage social permet difficilement d'y lier La Fontaine. Ajoutons que, si plusieurs écrits de La Fontaine démontrent nettement une répugnance de la guerre, il nous semble incorrect de le qualifier de « pacifiste ». En effet, La Fontaine se révèle plutôt belliqueux dans certaines fables, comme *Le Loup et les Brebis*, où il affirme qu'il faut « faire aux méchants guerre perpétuelle ».

D'autre part, Couton, Trintignan et Grimm soulèvent que *Le paysan du Danube* contient une critique de la politique de conquête de Louis XIV en Hollande. En effet, à l'époque où la fable paraît, en 1679, plusieurs voix s'élevaient dans le royaume pour dénoncer le traitement réservé aux Hollandais. À ce sujet, Couton et Grimm citent la même lettre de Condé à Louvois, qui mentionne que la violence et la ponction exercée sur les Hollandais étouffent le pays et ne procurent pas de gains notables pour la France. Trintignan s'écarte un peu de Couton et Grimm, puisqu'elle soutient que la fable évoque aussi le peuple français. Elle considère que le sauvage exprime une

³⁴ Couton, *supra* note 6 à la p 94.

critique de l'absolutisme de Louis XIV et de la misère des populations sous son règne ; cette critique serait valable tant pour les Hollandais que pour les Français.

Nous considérons que l'interprétation de Trintignan est problématique, puisqu'elle repose sur l'idée qu'un seul personnage pourrait symboliser deux peuples différents. De plus, La Fontaine a écrit certains textes assez belliqueux à l'encontre des Hollandais, ce qui rend moins plausible l'idée qu'il s'apitoie sur leur sort³⁵. Aussi, cette interprétation nous semble incohérente avec la présence de traits se rapportant au bon sauvage chez le paysan du Danube. Cet élément nous amène aussi à prendre nos distances des interprétations de Grimm et de Couton. Il nous semble incongru de représenter un hollandais en bon sauvage, non seulement parce que ceux-ci avaient des colonies à cette époque, mais aussi parce la Hollande s'imposait comme un acteur économique de premier plan en Europe³⁶. Pourquoi La Fontaine dénoncerait-il les conquêtes en prenant la défense d'un peuple lui-même conquérant ? Pourquoi prêter des qualités morales supérieures à un tel peuple ? De même, pourquoi La Fontaine présenterait-il ce peuple sous les traits d'un être primitif, alors que les Provinces-Unies sont prépondérantes sur le plan économique et technique en Europe à cette époque ? Avec égard pour l'éminence des chercheurs ayant émis cette interprétation, elle est trop problématique pour que nous l'adoptions.

Nous retenons toutefois de ces interprétations l'idée que la fable traite des conquêtes françaises. Plusieurs éléments justifient cette interprétation. Premièrement, la formule évoquant la domination de « cent peuples divers » n'a pas été utilisée uniquement par Corneille : La Fontaine l'utilise plusieurs fois dans son œuvre pour désigner le pouvoir de Louis XIV. Dans un madrigal intitulé *Au Roi et à l'Infante*, il souligne, en

³⁵ *Ibid* à la p 236.

³⁶ Philippe Norel, *L'invention du marché: une histoire économique de la mondialisation*, coll Economie humaine, Paris, Seuil, 2004 aux pp 244-251.

1660, la gloire pour le couple royal de voir « cent peuples sous vos lois »³⁷. De la même façon, en 1682, dans la *Ballade pour Monseigneur le Duc de Bourgogne*, La Fontaine décrit le duc de Bourgogne, petit fils de Louis XIV, comme un « enfant cher à cent peuples divers »³⁸. Ce faisant, malgré l'usage que faisait Corneille de cette formule pour désigner les Romains, la constance de La Fontaine dans son usage nous mène à considérer qu'elle désigne les peuples soumis par la royauté française. Deuxièmement, cette interprétation est cohérente avec la réalité sociale du royaume à l'époque, où régnait une grande diversité de cultures locales : La Fontaine lui-même, dans ses *Relations d'un voyage en Limousin*, évoque le fait qu'à une certaine distance de Paris, plus personne ne parle français³⁹. Troisièmement, il n'est pas saugrenu de prétendre que La Fontaine a mis en scène une conquête romaine pour traiter des conquêtes françaises. En effet, comme Grimm l'a relevé, le fabuliste utilise au fil de son œuvre des « stratégies de désorientation » afin de crypter son message politique. Grimm a forgé ce concept pour désigner les procédés narratifs et lexicaux par lesquels La Fontaine atténue, à de multiples endroits dans les *Fables*, les références aux acteurs politiques de son époque⁴⁰.

Ces précautions étaient essentielles pour La Fontaine non seulement parce que le régime absolutiste ne permettait pas la pleine liberté d'expression, mais aussi parce qu'il était identifié comme un soutien de Fouquet, l'Intendant en disgrâce. Nous croyons que deux de ces stratégies sont à l'œuvre dans *Le paysan du Danube*, soit la distanciation historique et la distanciation géographique : pour éviter de critiquer trop directement le pouvoir royal, La Fontaine situe l'action dans un passé lointain et dans une région qui n'est pas sous le contrôle de la France.

³⁷ Clarac, *supra* note 16 à la p 509.

³⁸ *Ibid* à la p 633.

³⁹ *Ibid* à la p 563.

⁴⁰ Grimm, *supra* note 13 aux pp 92-108.

Ceci dit, notre interprétation se distingue de celle de Couton, Trintignan et Grimm parce que nous considérons que la fable contient une critique du colonialisme français. Premièrement, cette interprétation nous paraît plus compatible avec les détails de la fable, où le paysan du Danube est présenté sous les traits du bon sauvage. Est-ce une stratégie de désorientation par laquelle La Fontaine cherchait à éviter qu'on associe la critique de la fable à une critique de la politique française en Hollande ? Nous répondons par la négative, puisque la fable critique la légitimité même de la conquête romaine, alors que La Fontaine a soutenu l'invasion de la Hollande⁴¹. À notre avis, la stratégie de désorientation se trouve dans le fait que le bon sauvage soit un Européen. Par ce procédé, La Fontaine évite de critiquer le traitement infligé aux gens des colonies. Deuxièmement, notre interprétation est compatible avec le contexte historique. En effet à l'époque où La Fontaine écrit cette fable, la France avait colonisé l'Amérique du Nord, une partie des Antilles et elle possédait un comptoir en Afrique et en Inde ; l'ouverture de ce dernier comptoir ayant été critiqué par La Fontaine dans une fable⁴². D'ailleurs, cette situation n'est pas sans répercussion, puisqu'au fil de son œuvre, La Fontaine fait référence aux populations du « fond de l'Amérique », aux Iroquois, aux Carribes et aux Cannibales. Troisièmement, la légende du bon sauvage ayant été forgée par les voyageurs européens précurseurs de la colonisation, la question du rapport entre les Européens et les peuples des colonies était d'actualité : il est plausible d'affirmer que La Fontaine voulait en traiter. Finalement, nous privilégions cette interprétation, puisqu'elle lie de façon plus convaincante les détails de la fable, les idées abstraites qui y sont suggérées et le contexte historique dans lequel elle a été écrite.

Ainsi comprise, la fable met en scène un récit critique de la colonisation française et des institutions politiques qu'elle exporte : un peuple de bons sauvages sortis de l'état

⁴¹ À ce sujet, voir la fable non-recueillie et publiée en feuille volante *Le Soleil et les Grenouilles* (à ne pas confondre avec la fable du même nom publiée dans un recueil).

⁴² À ce sujet, voir la fable *L'Homme qui court après la fortune et l'Homme qui l'attend dans son lit*.

de nature par un conquérant dont les institutions et les lois le soumettent à une oppression et une exploitation sans autres recours que la fuite. Examinons à présent le second modèle d'avènement de l'état civil, le contrat social, afin de voir s'il offre plus d'avantages à l'être humain.

1.2.2 Le contrat social

Le second scénario expliquant l'avènement de l'état civil, le contrat social, se retrouve dans la fable *La génisse, la chèvre et la brebis en société avec le Lion*. Dans un premier temps nous montrerons les éléments qui étayent cette interprétation et, dans un second temps, nous présenterons les suites de cette entente contractuelle, soit le bris du contrat initial et l'exploitation du travail commun par le plus puissant des animaux. Finalement, nous situerons notre interprétation par rapport aux approches contextualistes.

Tout d'abord, deux indices textuels permettent de croire que les personnages de la fable se trouvent dans l'état de nature. Nous les trouvons dans l'introduction de la fable, lorsque La Fontaine précise que quatre animaux « firent société, dit-on, au temps de jadis ». Le premier indice est d'ordre temporel, avec la référence « au temps de jadis ». Dans le dictionnaire de Furetière, le terme « jadis » désigne « l'ancien temps »⁴³. Ce marqueur temporel rappelle des vocables cités plus haut faisant référence « aux premiers temps » ou à « l'enfance du monde ». Le second indice est le « dit-on », qui établit que le récit est rapporté et incertain, ce qui lui donne un aspect légendaire. En situant l'établissement de leur société dans un passé très lointain et légendaire, La Fontaine semble situer les personnages dans l'état de nature. Toutefois, notons qu'il apparaît que ces personnages ne correspondent pas au modèle des premiers humains, puisque La Fontaine précise que le lion est le « seigneur du

⁴³ Furetière, *supra* note 25 à la p 1055.

voisinage », ouvrant ainsi la porte à la présence d'une forme de hiérarchie dans l'état de nature.

Le récit se déroule en trois étapes. Premièrement, le fabuliste précise qu'une génisse, une chèvre et une brebis « firent société » avec un lion, en mettant en commun « le gain et le dommage ». L'association a de quoi faire sourciller puisque, comme le précise Leplatre, elle regroupe trois animaux domestiques, herbivores et femelles, alors que le Lion est sauvage, carnivore et mâle⁴⁴. La seconde étape relate la chasse du cerf, où La Fontaine précise que la proie a été capturée grâce aux lacs tendus par la chèvre. La troisième étape décrit le partage de la proie en quatre parts égales, que le Lion s'approprie successivement. Pour se saisir du premier quart, il invoque son titre ou, comme le précise le narrateur dans la fable, sa « qualité de Sire ». Pour le second quart, le Lion affirme qu'il lui revient de droit : « Ce droit, vous le savez, c'est le droit du plus fort ». Pour le troisième quart, l'appropriation est justifiée par le mérite du lion : « Comme le plus vaillant, je prétends la troisième ». Pour la dernière part, le Lion utilise la menace directe : « Si quelqu'un de vous touche à la quatrième, / Je l'étranglerai tout d'abord ». La fable se termine sur cette menace, puisqu'elle ne contient pas de morale explicite.

La Fontaine démontre par ce récit les sombres conséquences du contrat social pour la majorité des parties concernées. Premièrement, trois animaux ont été floués : malgré le caractère égalitaire de l'entente initiale, le lion s'approprie le produit du travail commun. Deuxièmement, La Fontaine montre que dans l'état civil, l'exploitation se fonde sur la préséance liée au titre, à la force, au mérite et le pouvoir arbitraire d'appropriation du plus fort. À propos du mérite, il convient de faire remarquer que le fabuliste met en scène un mérite usurpé : le Lion invoque sa vaillance pour prétendre au troisième quart, sans tenir compte que la proie a été capturée grâce à l'habileté de

⁴⁴ Leplatre, *supra* note 15 à la p 151.

la chèvre. Enfin, notons que le lion n'invoque jamais l'entente initiale avec les autres animaux afin de justifier l'appropriation de l'un ou l'autre des quarts, ce qui montre le peu de considération des puissants pour le contrat social. En résumé, malgré le caractère égalitaire du contrat qui mène à l'état civil, celui-ci est mis de côté par les puissants dès qu'ils peuvent espérer s'approprier le produit du travail commun ; l'habileté ne permettant même pas d'espérer un sort différent.

Précisons notre interprétation en la confrontant aux deux lectures proposées par les analyses contextualistes. Un premier groupe composé de Larocque, Couton et Trintignan considère que la fable est une critique de l'absolutisme royal. Le premier considère que La Fontaine critiquait un roi « omnidévorant » qui ne connaît pas de frein à sa capacité d'appropriation grâce à sa force. Il souligne que le lion de la fable est semblable à un personnage de lion dans le *Roman de Renart*, qui s'approprie la proie après une chasse collective avec un loup et un renard⁴⁵. Ensuite, Couton et Trintignan⁴⁶ affirment que cette fable critique la thèse voulant que tous les biens du royaume soient propriété du Roi⁴⁷. À l'appui de cette thèse, Couton invoque l'existence d'une académie de jeunes écrivains à laquelle La Fontaine aurait peut-être participé, vers 1651, à l'époque de la Fronde. En se fondant sur deux vers tirés d'une Épître de Cassandre à Maucroix, des auteurs ayant participé à cette académie, Couton soutient que cette académie a fait de la limitation des pouvoirs du roi un sujet de discussion lors d'une de leurs rencontres. Il soumet l'hypothèse que ces discussions auraient pu inspirer cette fable à La Fontaine. Toutefois, cette interprétation nous paraît problématique : même Couton laisse planer l'incertitude, en soulignant que nous n'avons pas de preuve que La Fontaine participait à cette académie ni à cette rencontre particulière. De plus, l'idée que la fable critique la propriété des biens du royaume par le Roi suppose que le Lion mis en scène soit le monarque : or, comme le

⁴⁵ Larocque, *supra* note 3 à la p 569.

⁴⁶ Trintignan, *supra* note 10 à la p 50.

⁴⁷ Couton, *supra* note 5 à la p 62.

souligne Jasinski, il paraît incongru de représenter le roi acceptant de se placer sur un pied d'égalité avec d'autres partenaires. Si La Fontaine cherchait à représenter le royaume de Louis XIV, pourquoi l'aurait-il fait en mettant en scène une entente fondée sur l'égalité ?

Notons que dans son commentaire, Couton rejette la thèse, qu'adoptera Boutang⁴⁸, voulant que La Fontaine ait cherché à exprimer qu'il ne faut faire société qu'entre égaux. En effet, cette interprétation limite le sens de la fable à peu de choses et elle suppose que La Fontaine y formulerait la même idée que dans *Le pot de terre et le pot en fer*, qui traite de cette question. De plus, il souligne que l'absence de morale appelle à une interprétation « plus hardie » et il remarque que le lion invoque sa « qualité de Sire », le droit du roi, pour justifier son appropriation. Nous considérons qu'en plus de ces motifs, il faut revoir l'interprétation de Boutang puisqu'elle ne tient pas compte du caractère légendaire du récit mis en scène que La Fontaine souligne en disant qu'elle se déroulait « dit-on, au temps de jadis ».

D'autre part, l'interprétation que suggère Jasinski nous paraît aussi problématique. Il avance l'idée que le lion de la fable soit Colbert et que le cerf soit Fouquet : la fable traiterait du dépeçage des attributions de Fouquet par Colbert, après que le premier soit tombé en disgrâce et emprisonné. La Chèvre, la Génisse et la Brebis représenteraient d'autres ministres du Roi : Séguier, Lionne et Tellier. Ces ministres avaient participé à affaiblir Fouquet, mais l'affaire a profité à Colbert, qui a concentré les attributions importantes parce qu'il avait la faveur du Roi. Or, la présentation que fait Jasinski du rôle de Colbert dans la disgrâce de Fouquet ailleurs dans son ouvrage s'accorde mal avec l'interprétation qu'il fait de cette fable. Ailleurs, Jasinski présente la disgrâce de Fouquet comme l'œuvre de Colbert, en prétendant que plusieurs fables

⁴⁸ Boutang, *supra* note 11 à la p 180.

de La Fontaine font référence à cet acharnement contre Fouquet⁴⁹. Par exemple, *Le Loup et l'Agneau* relaterait la production de faux documents par Colbert dans le procès de Fouquet. Dans cette fable, il considère que le loup qui accuse faussement l'agneau est Colbert, et que Fouquet représente l'animal dévoré dans les bois « sans autres formes de procès » aux dépens duquel le narrateur énonce sa morale : « la loi du plus fort est toujours la meilleure ». Selon Jasinski, La Fontaine chercherait à montrer la fourberie de Colbert, mais en évitant de l'accuser directement, ce qui aurait pu être dangereux. Or, dans la fable *La génisse, la chèvre et la brebis en société avec le lion*, le cerf a été capturé grâce aux lacs de la chèvre. Considérant que Jasinski affirme que Colbert est le lion de la fable ; qu'il le considère à l'origine de la disgrâce de Fouquet ; et que le cerf représente ce dernier : pourquoi attribuer la réussite de la chasse au cerf à la chèvre, qui ne représente pas Colbert ? Il nous paraît contradictoire d'affirmer que La Fontaine, dans certaines fables, place Colbert à l'origine de la disgrâce de Fouquet, mais que dans celle-ci, l'instigateur soit un autre ministre.

À la lumière des problèmes que nous identifions aux interprétations de Larocque, Couton, Trintignan et Jasinski, nous croyons que la réinterprétation que nous proposons s'ancre mieux dans les détails du récit, même si elle a le désavantage de le décontextualiser.

1.2.3 La propriété privée

Le troisième scénario expliquant l'avènement de l'état civil se trouve dans une fable que nous avons abordée précédemment, *La Discorde*. Nous présenterons d'abord les éléments qui permettent d'affirmer que cette fable explique le passage de l'état de

⁴⁹ Jasinski, *supra* note 9; Jasinski, *supra* note 9. Voir l'analyse de *L'aigle et l'escarbot* à la page 339 du recueil de 1965, *Le coq et le renard* à la page 368 du même recueil, *Le loup devenu berger* à la page 31 du recueil de 1966, *Les loups et les brebis* à la page 60 du même recueil, *L'oracle et l'impie* à la page 168 du même recueil et *L'âne portant des reliques* à la page 227 du même recueil.

nature à l'état civil par l'invention de la propriété privée. Ensuite, nous montrerons que l'avènement de l'État par l'invention de la propriété privée a pour conséquence d'amener la discorde dans la société. Finalement, nous reviendrons sur les interprétations alternatives à celle que nous proposons.

L'analyse des rapports entre la discorde et la propriété privée permet de saisir la place qu'occupe cette dernière dans l'avènement de l'état civil. En effet, rappelons-nous, dans cette fable, La Fontaine présente les bons sauvages comme des gens qui ne connaissent pas la discorde. Le premier élément pertinent à ce sujet concerne la paternité de la « déesse Discorde » :

Chez l'Animal qu'on appelle Homme
On la reçut à bras ouverts,
Elle et Que-si-Que-non, son frère,
Avecque Tien-et-Mien, son père.

Dans ce passage, la précision qu'apporte La Fontaine sur la propriété privée est décisive : la discorde découle de la propriété privée, puisque cette dernière est le père de la première. Cette façon de lier la propriété privée et la discorde se retrouve dans d'autres vers, où le fabuliste précise que les bons sauvages : « se mariant sans prêtre et sans notaire, / De la discorde n'ont que faire ». Dans une société, la présence de notaires implique l'existence d'institutions civiles qui administrent la propriété privée et les rapports qui l'accompagnent. Elle implique aussi l'existence de lois servant cette administration. Ainsi, dans ce scénario, la propriété privée engendre l'état civil par la création de lois et d'institutions administrant les rapports de propriété.

La fable permet de déduire trois conséquences de l'avènement de l'état civil dans ce contexte. La première est, nous l'avons vu, l'apparition de la discorde dans les rapports sociaux. La seconde est l'apparition de l'esprit de contradiction, « Que-si-

Que-non », décrit comme le frère de la discorde. La troisième conséquence est la pérennisation des conflits :

Pour la faire trouver aux lieux où le besoin
Demandait qu'elle fût présente,
La Renommée avait le soin
De l'avertir ; et l'autre, diligente,
Courait vite aux débats et prévenait la paix,
Faisait d'une étincelle un feu long à s'éteindre

Selon le dictionnaire de Furetière, en poésie, le terme « Renommée » évoque une « espèce de divinité païenne et fabuleuse, qu'on disait porter par le monde les nouvelles de toutes choses »⁵⁰. Aussi, suivant le même dictionnaire, le concept de « débat » désigne une « contestation en matière civile »⁵¹. Sachant que le droit civil concerne essentiellement les rapports de propriété, et les contrats établis dans le cadre de ces rapports, ce passage semble indiquer que la discorde envenime les litiges se rapportant à la propriété privée.

Trintignan évoque l'idée que cette fable contient, en plus d'une référence au bon sauvage, une critique des institutions, vues comme l'origine des conflits⁵². Bien qu'elle ait raison de souligner que La Fontaine présente les institutions défavorablement, nous apporterions une petite nuance à son interprétation : puisque la paternité de la « Déesse Discorde » est attribuée à la propriété privée, cette dernière est à l'origine des conflits, non pas les institutions mises au point ultérieurement afin d'administrer les rapports de propriété. Boutang, pour sa part, considère que cette fable défend l'union libre, puisqu'elle contient des propos irrévérencieux à l'égard du

⁵⁰ Furetière, *supra* note 25 à la p 1783.

⁵¹ *Ibid* à la p 572.

⁵² Trintignan, *supra* note 10 à la p 119.

mariage⁵³. Il a raison de situer ces vers dans un ensemble de passages où La Fontaine est irrévérencieux à l'égard du mariage, puisqu'il ne valorise pas cette institution. En effet, il a été lui-même un époux distant et volage, ce qui a mené à son divorce. Toutefois, il serait présomptueux de centrer l'interprétation de cette fable autour des deux vers irrévérencieux à l'égard du mariage puisque cette interprétation est loin d'épuiser le sens de la fable.

Nous retiendrons ainsi l'analyse voulant que cet apologue contient une représentation du bon sauvage et qu'elle explique la création des institutions civiles grâce à l'invention de la propriété privée. Notons que nous n'avons pas évoqué l'ancrage contextuel de cette fable puisque, comme nous l'avons déjà souligné, Jasinski considère qu'elle se situe dans un passage des *Fables* où celles-ci ne font pas référence au contexte historique.

* *

*

Ainsi, nous avons pu constater que plusieurs éléments permettent de croire que La Fontaine offre une représentation de la condition humaine dans l'état de nature. Le premier et le plus probant est la mise en scène de peuples ne disposant d'aucune loi et ne comptant aucun juriste. En second lieu, La Fontaine mentionne des peuples dont la « découverte » a été, dans la littérature européenne, décisive pour l'élaboration de la légende du bon sauvage. Le dernier élément est l'utilisation de marqueurs textuels faisant référence à « l'enfance du monde », aux premiers humains et à un âge où règne l'innocence.

⁵³ Boutang, *supra* note 11 à la p 208.

Nous avons aussi constaté que les populations dans l'état de nature se présentent sous les traits des bons sauvages. Elles possèdent des traits se rapportant aux éléments caractéristiques du tronc commun de la légende du bon sauvage et d'autres particuliers à La Fontaine. Ces premiers éléments comprennent l'égalité, les qualités morales et le bonheur des populations dans l'état de nature. Tout d'abord, l'égalité se trouve mise en scène par La Fontaine dans des passages où il montre que les bons sauvages ne connaissent pas la propriété privée, la division du travail et les impôts. Ensuite, le fabuliste nous permet de constater les qualités morales de l'humain dans l'état de nature en montrant que ceux-ci ne connaissent pas la discorde, l'esprit de contradiction, le commerce, l'avidité, la violence, l'inhumanité, la mollesse, le vice, la rapine et l'avarice. Ces caractéristiques négatives sont le lot des humains vivant dans l'état civil. De même, il leur attribue aussi une humeur égale, l'adresse et le courage. Pour ce qui est du bonheur des bons sauvages, La Fontaine le met en scène en soulignant leurs « douces libertés », leur vie « sans tracas, sans cabales » et en insistant sur l'innocence qui caractérise leur condition. Par ailleurs, les éléments particuliers à la représentation lafontainienne du bon sauvage se font jour. Le fabuliste considère ces gens grossiers, peu civilisés, ignorants et étrangers aux arts et aux sciences ; sans que ces caractéristiques soient intrinsèquement négatives. Aussi, il insiste sur la simplicité technique de ces groupes. Cependant, cette simplicité ne les empêche pas de vivre parfois dans l'abondance et d'avoir une espérance de vie plus appréciable à cause de leur médecine. Finalement, ces gens vivent sans religion et sans clergé.

À l'opposé d'un état de nature empreint de bonheur, La Fontaine présente un portrait sombre de la condition humaine dans l'état civil, quelle que soit la façon dont il advient. La conquête a mené à l'exploitation, la misère, la dégénérescence morale et à des atteintes au droit naturel sans recours possible au droit positif. De façon un peu semblable, le contrat social ne permet pas d'imposer un droit positif qui sera

respecté : celui-ci se voit violé pour permettre l'exploitation des plus faibles par les plus forts au nom du titre, du droit du plus fort, d'un mérite usurpé et grâce à la menace. Finalement, l'avènement de l'état civil grâce à l'invention de la propriété privée et des dispositions légales qui l'encadrent cause des conflits difficiles à apaiser dans la société.

1.3 Retour sur les thèses de Leplatre et Boutang

Notre interprétation tranche avec celles de ces auteurs, qui considèrent l'état de nature comme une époque où régnait la violence et l'insécurité. Nous avons déjà mentionné que les deux auteurs en question avaient produit des analyses problématiques parce qu'ils tirent leurs conclusions à partir d'une seule fable. Au-delà de cette faiblesse commune, l'analyse menée par ces auteurs peut être critiquée.

Le premier, Boutang, se basait sur la fable *Le loup et le chien*. Dans cette fable, un loup va à la rencontre d'un chien afin de le questionner sur le secret de son embonpoint. Ce dernier lui explique que son maître offre de bons repas en échange de sa docilité. Devant la possibilité d'avoir lui aussi de bon repas, le loup « se forge une félicité / qui le fait pleurer de tendresse ». Toutefois, il remarque que le chien a le col pelé. Ce dernier explique que le collier qu'il porte parfois en est la cause. Le loup se rebute en réalisant que le chien ne peut courir où il veut, quand il veut. Face à ce constat, il énonce la morale de la fable :

Il importe si bien, que de tous vos repas
Je ne veux en aucune sorte,
Et ne voudrais pas même à ce prix un trésor.
Cela dit, maître Loup s'enfuit, et court encor.

Boutang fait remarquer que le loup et le chien sont dans des positions diamétralement opposées : le premier est maigre et libre, le second est dodu, mais ne peut courir où il veut. Il identifie le chien à la « sociabilité urbaine » et le loup à l'état de nature. Le premier problème avec son analyse est qu'il considère que le chien d'un berger puisse être dans un contexte de « sociabilité urbaine ». Par définition, un berger vit en zone rurale, alors les termes semblent mal choisis. Deuxièmement, son interprétation est problématique parce qu'elle se fait de façon purement moralistique, sans référence au contexte ni confrontation avec les interprétations défendues par d'autres auteurs. Jasinski, par exemple, voit dans cette fable un avertissement de La Fontaine aux poètes face au mécénat royal pour les artistes : ceux-ci ont le choix entre la docilité confortable au service de Colbert ou la liberté risquée. Le troisième problème est que même si nous acceptons une interprétation purement moralistique de cette fable, il nous semble déraisonnable de l'associer avec la thématique de l'état de nature, puisqu'elle traite d'un thème cher à La Fontaine : l'opposition entre les occasions qu'offre la docilité et les privations qu'impose la liberté. La fable *Le cheval s'étant voulu venger du cerf* livre un message semblable. Dans cette fable, un cheval permet à un homme de l'utiliser comme monture afin de chasser un cerf dont il voulait se venger. Une fois la chasse finie, le cheval veut regagner sa liberté, mais l'homme le garde captif. La morale ?

« Quel que soit le plaisir que cause la vengeance,
C'est l'acheter trop cher, que l'acheter d'un bien
Sans qui les autres ne sont rien. ».

Cette morale est très proche de la morale de la fable *Le loup et le chien*. Ces morales sont complémentaires : La Fontaine soutient qu'il ne faut sacrifier sa liberté ni pour le confort ni pour la vengeance. En dernier lieu, l'idée qui se dégage de l'analyse de Boutang est contredite par les passages où La Fontaine présente favorablement

« l'enfance du monde », ceux qui vivent « comme chez les premiers humains » et les bons sauvages.

Ensuite, l'analyse que fait Leplatre de *Le Chat, la Belette et le petit Lapin* pose aussi certaines difficultés. Tout d'abord, son analyse n'épouse pas tout à fait les contours de la fable. Dans cet apologue, la Belette prend possession du terrier où habite le Lapin, alors que celui-ci est sorti. À son retour, les protagonistes se disputent la propriété du terrier. Le Lapin réclame le « paternel logis », invoquant le principe de la coutume et de l'usage afin de justifier sa propriété. Pour sa part, la Belette met en avant le principe du premier occupant afin de justifier l'appropriation du terrier : elle remet en question les principes juridiques qui accorderaient éternellement la propriété du terrier à un autre plutôt qu'à elle, qui l'occupe effectivement. Au seuil de la guerre, ils préfèrent nommer le Chat arbitre de leur litige. Cet élément fait dire à Leplatre que La Fontaine s'accorde avec Hobbes dans l'idée que les humains se dotent d'un Léviathan pour échapper à l'état de guerre. La première dissonance dans l'interprétation de Leplatre est provoquée par l'argumentaire utilisé par Jean Lapin pour revendiquer le terrier : il invoque la coutume et l'usage. Or, l'existence de coutumes et d'usages est incompatible avec l'idée d'un état de nature, surtout hobbesien : pour celui-ci, un droit coutumier ne pourrait s'installer puisqu'il ne serait pas respecté. Un autre détail pose problème : Jean Lapin menace la belette en lui disant que si elle ne quitte pas le terrier il ira « avertir tous les rats du pays ». Ceci repose sur l'idée d'un antagonisme entre les belettes et les rats, qui sied mal à l'état de nature hobbesien. En effet, si Hobbes envisage que des regroupements sporadiques puissent se former, aucun regroupement n'est envisagé de façon durable. Ce faisant, l'idée qu'un antagonisme entre espèces puisse survenir avec l'état de nature nous paraît incompatible avec la pensée hobbesienne. De plus, comme l'analyse de Boutang, celle de Leplatre est contradictoire avec la représentation favorable de l'état de nature qui se constate à plusieurs endroits dans l'œuvre.

Par ailleurs, des interprétations concurrentes à celles de Leplatre nous paraissent plus convaincantes. Ces analyses accordent une grande importance au débat juridique mis en scène. François Ricard considère que la fable met en scène un débat de droit civil, en opposant deux conceptions de la propriété légitime : le lapin invoque la coutume et l'usage alors que la belette invoque la théorie du premier occupant, laissant entendre que le lapin, par son absence, avait renoncé à l'usage de ce terrier⁵⁴. Pour Couton, ce débat concerne à la fois le droit civil et le droit constitutionnel, puisque les juristes de l'époque établissaient des parallèles entre ces deux ordres juridiques lorsqu'ils concevaient les prérogatives du Roi sur son royaume. Si des théoriciens comme Le Bret refusaient, en 1633, au Roi la propriété des biens du royaume, une trentaine d'années plus tard Louis XIV revendiquait le droit de disposer librement des biens des détenus par les gens d'Église et les séculiers⁵⁵. Couton relève que La Fontaine laisse entrevoir le parallèle entre le droit constitutionnel et civil puisque la Belette affirme, en parlant du terrier :

Et quand ce serait un Royaume
 Je voudrais bien savoir, dit-elle, quelle loi
 En a pour toujours fait l'octroi
 A Jean fils ou neveu de Pierre ou de Guillaume,
 Plutôt qu'à Paul, plutôt qu'à moi.

En laissant la belette s'objecter au raisonnement du lapin en disant « Et quand ce serait un royaume », non seulement La Fontaine exprime le parallèle entre le droit civil et constitutionnel, mais il permet aussi à la Belette d'exprimer une thèse subversive à l'égard de la monarchie héréditaire, puisqu'elle remet en cause les principes juridiques qui la fondent. D'autre part, selon Trintignan, la belette se fait

⁵⁴ François Ricard, *50 Fables de La Fontaine*, Paris, J de Gigord.

⁵⁵ Couton, *supra* note 6 aux pp 60-61.

l'écho de la théorie du territoire sans maître et du premier occupant qui prévalait dans le droit des gens se rapportant aux entreprises coloniales de l'époque : ce cadre juridique reposait sur un droit primaire de conquête faisant en sorte que la propriété d'un territoire était accordée à celui qui l'occupait effectivement. Trintignan y voit aussi une thèse subversive, parce qu'en laissant entendre qu'un royaume est soumis à cette logique, il remet en question la légitimité de la monarchie héréditaire française⁵⁶. Grimm soulève aussi ce débat juridique, mais il le contextualise : il considère que cette fable s'inscrit dans les critiques de l'absolutisme et des privilèges royaux qui commencent à poindre à partir de 1668, notamment l'idée que les biens du royaume soient la propriété du Roi.⁵⁷

Ces interprétations nous semblent des pistes de réflexion plus fécondes pour interpréter cette fable. En regard des objections qui se posent dans l'analyse de Leplatre et du potentiel des interprétations alternatives, il nous paraît raisonnable d'affirmer que cette fable ne met pas en scène un état de nature hobbesien.

Une fois précisés ces éléments, il convient de nous assurer que nos observations sur certains sujets, que nous avons détaillés ici, de même que les analyses que nous avons étayées, sont compatibles avec le traitement de ces thèmes ailleurs dans l'œuvre.

⁵⁶ Trintignan, *supra* note 10 à la p 125.

⁵⁷ Grimm, *supra* note 13 à la p 222.

CHAPITRE II

UNE ANALYSE ÉLARGIE

Dans le précédent chapitre, nous avons montré empiriquement que La Fontaine met en scène une représentation de l'état de nature et de l'avènement de l'état civil. Cependant, ces thèmes sont présents dans un nombre restreint de textes de La Fontaine : on pourrait nous objecter que le caractère limité de notre corpus permet de penser que nos observations sont parcellaires et fortuites. L'objet de ce chapitre sera de parer à ces objections, en démontrant que nos observations ne sont pas fortuites et que le contenu du reste de l'œuvre est compatible avec la rupture que nous traçons entre l'état de nature et l'état civil sur une série d'enjeux. Pour ce faire, nous élargirons notre analyse de manière à montrer que la présentation que nous faisons de ces enjeux au premier chapitre s'harmonise avec la façon dont ils sont mis en scène par La Fontaine dans le reste de l'œuvre. Ainsi, nous ancrerons les éléments qui constituent la rupture entre l'état de nature et l'état civil dans les fils conducteurs de la pensée politique de La Fontaine. Ces enjeux sont la discorde, le droit, le risque de la proximité des affaires d'État, le régime politique, l'espérance de vie et la santé, la prévalence de la force, l'exploitation du travail, de même que les beaux-arts et la science. Afin d'offrir une perspective plus large sur les textes que nous utiliserons pour parvenir à nos fins, nous confronterons les interprétations concurrentes de nos prédécesseurs afin d'enrichir la nôtre, lorsque de telles interprétations sont disponibles.

2.1 La discorde

Une des distinctions entre l'état de nature et l'état civil porte sur la discorde : dans le premier état, elle est absente, alors qu'on la retrouve dans le second. En effet, La Fontaine mentionne clairement que les bons sauvages « n'ont que faire de la Discorde », puisque celle-ci a été engendrée par la propriété privée. Le fabuliste la présente comme un mal irrémédiable dont l'effet est d'envenimer les débats et d'empêcher l'établissement de la paix. Nous montrerons que cette compréhension de la discorde constitue une ligne de force de la pensée lafontainienne en traitant de la fable *La Querelle des Chiens et des Chats et celle des chats et des souris*. Trois idées se dégagent de cette fable : l'ordre politique ne peut mettre fin aux conflits, ceux-ci sont une fatalité et les dirigeants profitent de cette discorde. Nous montrerons comment ces idées sont mises en scène dans la fable. Nous n'avons pas trouvé, chez nos prédécesseurs, d'interprétation de cette fable avec laquelle confronter la nôtre : il y a quelques mentions ici et là qui s'inscrivent dans un propos plus général, mais pas d'analyse vraiment complète.

La première partie de la fable est composée d'une intervention du narrateur. Il y est précisé que : « La discorde a toujours régné dans l'univers ; / Notre monde en fournit mille exemples divers / Chez nous cette déesse a plus d'un tributaire ». Dans ces vers, « chez nous » désigne l'Europe, puisque La Fontaine a précisé dans *La Discorde* que les bons sauvages ne connaissent pas le conflit. Cette précision permet de saisir que le récit se déroule dans l'état civil.

La seconde partie de l'apologue contient le début du récit. Celui-ci relate l'histoire de chiens, de chats et de souris qui cohabitent dans le logis d'un maître. La Fontaine commence par établir le contexte dans lequel s'est établie cette cohabitation :

Autrefois un logis plein de chiens et de chats,

Par cent arrêts rendus en forme solennelle,
 Vit terminer tous leurs débats.
 Le maître ayant réglé leurs emplois, leurs repas,
 Et menacé du fouet quiconque aurait querelle,
 Ces animaux vivaient entre eux comme cousins.

Plusieurs éléments sont importants. Tout d'abord, la référence aux « arrêts rendus en forme solennelle » implique qu'un cadre juridique a été établi. Ensuite, la référence au fouet du maître démontre qu'un dirigeant fait l'usage de la force pour imposer la paix, comme un souverain. Ces deux façons de pacifier les habitants du logis ne sont pas sans rappeler deux grands auteurs contractualistes Locke et Hobbes. L'idée qu'un cadre juridique puisse terminer les « débats », concept qui se rapporte aux litiges civils et donc relatifs à la propriété, rappelle Locke puisque ce dernier considérait que le problème de l'état de nature était que la propriété n'était pas assurée puisqu'il n'y avait pas d'arbitre qui jugeait des offenses. De la même façon, le rôle du maître, qui règle tous les détails de la cohabitation et menace du fouet ceux qui s'en écartent rappelle le *Leviathan* de Hobbes, censé pacifier l'état de guerre de tous contre tous par sa capacité à imposer la paix par la force.

La suite du récit relate l'embrasement du logis :

(...) Quelque plat de potage,
 Quelque os, par préférence, à quelqu'un d'eux donné,
 Fit que l'autre parti s'en vint tout forcené
 Représenter un tel outrage.
 J'ai vu des chroniqueurs attribuer le cas
 Aux passe-droits qu'avait une chienne en gésine.
 Quoi qu'il en soit, cet altercas
 Mit en combustion la salle et la cuisine
 Chacun se déclara pour son chat, pour son chien

L'existence d'un conflit semble soutenir l'idée que même un cadre juridique et un *Leviathan* ne sauraient empêcher la discorde de se manifester. Cette impression est renforcée par l'incertitude entourant les causes possibles du conflit. En effet, même si le cas se rapporte manifestement à un écart dans la façon dont le maître a réglé les repas, La Fontaine laisse planer une certaine confusion : il peut avoir été engendré par « quelque plat de potage, quelque os » ou un passe-droit pour une chienne en gésine. La référence aux « chroniqueurs » qui adoptent cette dernière explication renforce le flou sur l'origine du conflit, puisqu'il montre que tous ne s'entendent pas. L'effet d'incertitude renforce l'idée que la discorde est une fatalité dans l'état civil puisqu'une paix établie juridiquement et politiquement se trouve brisée par une confrontation dont l'enjeu est tellement bénin qu'on ne le connaît pas avec certitude.

La troisième partie du récit montre l'incapacité du cadre juridique à s'imposer pour éteindre les feux allumés entre les chiens et les chats :

On fit un règlement dont les chats se plaignirent,
 Et tout le quartier étourdirent.
 Leur avocat disait qu'il fallait bel et bien
 Recourir aux arrêts. En vain ils les cherchèrent.
 Dans un recoin où d'abord leurs agents les cachèrent,
 Les souris enfin les mangèrent.
 Autre procès nouveau. Le peuple souriquois
 En pâtit maint vieux chat, fin, subtil, et narquois,
 Et d'ailleurs en voulant à toute cette race,
 Les guetta, les prit, fit main basse.

Ce passage montre l'échec de la médiation à cause de l'insatisfaction des chats, qui insistent pour recourir aux arrêts afin de trancher le litige avec les chiens, témoignant ainsi d'un égard pour le cadre juridique. Or, dans leur litige avec les souris, ils n'ont pas eu le même égard pour le droit, puisqu'ils ont fait « main basse » sur elles, le

fabuliste signifiant par cette expression que les chats dévorèrent les souris. Ainsi, malgré le cadre juridique, la force retrouve ses droits.

Le dernier vers du récit suggère que les dirigeants politiques tirent profit des conflits entre leurs sujets. En effet, malgré l'extermination des souris par les chats, le narrateur de la fable affirme que : « Le maître du logis ne s'en trouva que mieux ». Ainsi, alors que le maître du logis avait créé un ordre qui reposait sur des arrêts et sa capacité coercitive à maintenir la paix, il tire un profit d'une situation où le droit ne peut s'appliquer et où, malgré un « procès nouveau » pour juger les souris, ces dernières se font exterminer par les chats.

La fin de la fable montre la fatalité de la discorde :

J'en reviens à mon dire. On ne voit sous les cieux
Nul animal, nul être, aucune créature,
Qui n'ait son opposé c'est la loi de nature.
D'en chercher la raison, ce sont soins superflus.
Dieu fit bien ce qu'il fit, et je n'en sais pas plus.
Ce que je sais, c'est qu'aux grosses paroles
On en vient sur un rien, plus de trois quarts du temps.

On voit que l'opposition entre les créatures est érigée en « loi de la nature », ce qui montre son caractère inévitable. Cette interprétation est renforcée par le dépit avec lequel le narrateur réfère à Dieu : « D'en chercher la raison, ce sont soins superflus. / Dieu fit bien ce qu'il fit, et je n'en sais pas plus ».

Ainsi, la rupture est totale entre l'état de nature et l'état civil. Dans le premier, les humains vivent en paix et n'ont « que faire de la Discorde ». Dans le second, non seulement les lois et les dirigeants chargés de les appliquer ne peuvent empêcher la

discorde de s'établir dans la société, mais ces derniers tirent profit du manque de concorde.

2.2 Le droit

La distinction fondamentale entre l'état de nature et l'état civil concerne la question juridique : les lois et les tribunaux existent uniquement dans l'état civil. La Fontaine représente cette rupture qualitative, puisqu'il mentionne plusieurs fois l'absence de législation ou de juristes dans l'état de nature et qu'il met en scène des lois lorsqu'il présente l'avènement de l'état civil. Dans *Le Paysan du Danube*, il montre un appareil juridique miné par la longueur des procédures et leur inefficience. De la même manière, dans la fable des animaux faisant société avec le Lion, l'entente contractuelle entre les quatre animaux se trouve rapidement enfreinte par le plus puissant d'entre eux, le Lion. Dans cette section, nous montrerons que la posture critique de La Fontaine à l'égard de l'appareil juridique est un fil conducteur de sa pensée. Cette posture renforce le contraste entre l'état de nature et l'état civil, puisque La Fontaine pose clairement un premier état sans loi et paisible et un second état où les lois posent une série de problèmes. Nous relèverons les critiques du fabuliste quant à la longueur des procédures, leur coût, l'absence d'impartialité et l'ambiguïté de l'auteur quant à la possibilité pour une personne honnête de modifier ces dynamiques malsaines.

Afin de montrer la critique lafontainienne de la longueur des procédures juridiques, la première fable pertinente à traiter est *Le juge arbitre, L'Hospitalier et le Solitaire*. Cette critique se constate lorsque La Fontaine décrit le personnage du juge arbitre :

L'un, touché des soucis des longueurs, des traverses,
Qu'en apanage on voit aux procès attachés,
S'offrit de les juger sans récompense aucune,
Peu soigneux d'établir ici-bas sa fortune

Depuis qu'il est des lois, l'Homme pour ses péchés
 Se condamne à plaider la moitié de sa vie.
 La moitié ? les trois quarts et bien souvent le tout.
 Le Conciliateur crut qu'il viendrait à bout
 De guérir cette folle et détestable envie.

Malgré la volonté du juge arbitre de régler les longueurs procédurales inhérentes aux tribunaux, le reste de la fable le verra échouer. Cet échec survient alors que le juge a du mal à dénouer un litige entre l'Hospitalier et les malades sous sa gouverne :

Ces plaintes n'étaient rien au prix de l'embarras
 Où se trouva réduit l'Appointeur de débats :
 Aucun n'était content ; la sentence arbitrale
 À nul des deux ne convenait :
 Jamais le Juge ne tenait
 À leur gré la balance égale.

Cette fable montre combien la procédure des tribunaux est fastidieuse et pose des problèmes alors qu'elle se propose de les régler. Le fabuliste précise que l'invention des lois a mené les humains à consacrer beaucoup d'efforts à plaider dans les tribunaux, et qu'un Conciliateur, même s'il ne cherche pas son profit en jugeant les litiges, ne peut régler ces défauts.

La seconde fable pertinente ici est *Les Frelons et les Mouches à miel*. Elle met en scène un litige entre des frelons et les abeilles pour la propriété de certains alvéoles de miel. Le litige se déroule face à une guêpe, qui mène une enquête pour découvrir qui a formé ces alvéoles. Des témoins racontent avoir vu des insectes ailés et bourdonnants autour des fleurs, ce qui décrit autant les Frelons que les Abeilles. L'enquête n'étant pas plus avancée, la Guêpe fit témoigner une fourmilière, sans succès. Face à ces procédures, une abeille s'exaspère :

Depuis tantôt six mois que la cause est pendante,
 Nous voici comme aux premiers jours.
 Pendant cela le miel se gâte.
 Il est temps désormais que le juge se hâte

Afin de résoudre le problème, les abeilles proposent d'abandonner l'enquête et de régler le litige avec une épreuve :

Sans tant de contredits et d'interlocutoires,
 Et de fatras et de grimoires,
 Travaillons, les frelons et nous :
 On verra qui sait faire, avec un suc si doux,
 Des cellules si bien bâties. »
 Le refus des frelons fit voir
 Que cet art passait leur savoir ;
 Et la guêpe adjugea le miel à leurs parties.

À la suite de ce passage, La Fontaine témoigne d'une sympathie pour cette façon de résoudre les litiges : « Plût à Dieu qu'on réglât ainsi tous les procès ». La critique du fabuliste vise à montrer que l'arbitrage peut causer plus de problèmes qu'il n'en règle à cause de la longueur des procédures.

Le coût attaché aux procès est aussi l'objet de critiques. Toujours dans *Les Frelons et les Mouches à miel*, La Fontaine déplore les frais juridiques :

Le simple sens commun nous tiendrait lieu de code :
 Il ne faudrait pas tant de frais ;
 Au lieu qu'on nous mange, on nous gruge,
 On nous mine par des longueurs ;
 On fait tant, à la fin, que l'huître est pour le juge,
 Les écailles pour les plaideurs.

Par ces vers, le fabuliste montre que lorsque ce ne sont pas seulement les longueurs qui minent les plaideurs, mais que ce sont aussi les frais qui les grugent. Dans les deux derniers vers, il évoque la fable de *L'huître et les Plaideurs*, qui critique aussi les frais juridiques. Dans cet apologue, deux compagnons se disputent la propriété d'une huître qu'ils ont trouvée sur le sol. Afin de régler leur litige, ils nomment un arbitre, Perrin Dandin, qui porte le même nom qu'un personnage qui s'autoproclame juge dans Rabelais :

Perrin Dandin arrive : ils le prennent pour juge.
 Perrin fort gravement ouvre l'Huître, et la gruge,
 Nos deux Messieurs le regardant.
 Ce repas fait, il dit d'un ton de Président :
 Tenez, la cour vous donne à chacun une écaille
 Sans dépens, et qu'en paix chacun chez soi s'en aille.

Perrin a mangé l'huître pour ne laisser que les écailles à ceux qui se disputaient, ce qui permet à La Fontaine de tracer un constat plus général sur les tribunaux :

Mettez ce qu'il en coûte à plaider aujourd'hui ;
 Comptez ce qu'il en reste à beaucoup de familles ;
 Vous verrez que Perrin tire l'argent à lui,
 Et ne laisse aux plaideurs que le sac et les quilles.

Au-delà des coûts prohibitifs et de l'avantage que tire le juge des litiges entre plaideurs, une fable dont nous avons traité précédemment, *La belette, le chat et le petit Lapin*, montre un scénario encore plus sombre. Nous avons déjà relevé que la belette et le lapin se disputent la propriété d'un terrier et soumettent leur litige à un arbitre, le chat. Celui-ci est le chat Raminagrobis, aussi nommé Grippeminaud, deux noms de chats qu'on retrouve dans Rabelais. La fin de la fable montre comment le Chat dévore les deux plaideurs :

Rapportons-nous, dit-elle, à Raminagrobis.
 C'était un chat vivant comme un dévot ermite,
 Un chat faisant la chattemite,
 Un saint homme de chat, bien fourré, gros et gras,
 Arbitre expert sur tous les cas.
 Jean Lapin pour juge l'agrée.
 Les voilà tous deux arrivés
 Devant sa majesté fourrée.
 Grippeminaud leur dit : Mes enfants, approchez,
 Approchez, je suis sourd, les ans en sont la cause.
 L'un et l'autre approcha ne craignant nulle chose.
 Aussitôt qu'à portée il vit les contestants,
 Grippeminaud le bon apôtre
 Jetant des deux côtés la griffe en même temps,
 Mit les plaideurs d'accord en croquant l'un et l'autre.

Ces fables démontrent que le recours aux tribunaux peut être très coûteux et que, même, les plaideurs se mettent en danger à vouloir laisser un tiers trancher leurs litiges : le juge peut trancher en défaveur des deux parties.

La Fontaine critique aussi la partialité de la justice, qui se manifeste par la complaisance envers les puissants et une malveillance à l'égard des faibles. Deux fables montrent bien cette partialité : *Les animaux malades de la Peste* et *Les oreilles du lièvre*. La première, rendue célèbre par son large usage scolaire, raconte un conseil tenu par le Lion pour régler la peste qui sévit. Cherchant à expliquer la peste, le Lion affirme qu'elle s'abat à cause des péchés des animaux ; dans le but de la conjurer, il propose que chacun s'accuse de ses péchés et qu'à la suite de cette confession, le plus coupable soit sacrifié. Le Lion commence par s'accuser de sa gloutonnerie. Les autres animaux s'empressent de le disculper :

Sire, dit le Renard, vous êtes trop bon Roi ;
 Vos scrupules font voir trop de délicatesse ;
 Et bien, manger moutons, canaille, sotte espèce.
 Est-ce un péché ? Non non. Vous leur fîtes, Seigneur,

En les croquant beaucoup d'honneur;
 Et quant au Berger, l'on peut dire
 Qu'il était digne de tous maux,
 Etant de ces gens-là qui sur les animaux
 Se font un chimérique empire.
 Ainsi dit le Renard, et flatteurs d'applaudir.
 On n'osa trop approfondir
 Du Tigre, ni de l'Ours, ni des autres puissances
 Les moins pardonnables offenses.
 Tous les gens querelleurs, jusqu'aux simples Mâtins,
 Au dire de chacun, étaient de petits saints.

Dans ce passage, non seulement le Lion est disculpé par les autres animaux, mais on n'approfondit pas trop les offenses des « autres puissances ». Ceci n'empêche pas l'âne d'être parfaitement honnête :

L'Âne vint à son tour, et dit : J'ai souvenance
 Qu'en un pré de Moines passant,
 La faim, l'occasion, l'herbe tendre, et je pense
 Quelque diable aussi me poussant,
 Je tondis de ce pré la largeur de ma langue.
 Je n'en avais nul droit, puisqu'il faut parler net.

Mal lui en prit, puisque tous les animaux l'accusent d'être à l'origine de la peste :

Un Loup quelque peu clerc prouva par sa harangue
 Qu'il fallait dévorer ce maudit Animal,
 Ce pelé, ce galeux, d'où venait tout leur mal.
 Sa peccadille fut jugée un cas pendable.
 Manger l'herbe d'autrui ! quel crime abominable !
 Rien que la mort n'était capable
 D'expier son forfait : on le lui fit bien voir.

Le fabuliste a fait périr l'âne, malgré les moindres ravages de son appétit et l'honnêteté de son discours, afin de préparer le terrain à la morale de la fable : « Selon

que vous serez puissant ou misérable, / Les jugements de Cour vous rendront blanc ou noir ». Ainsi, les enquêtes qui visent à trouver la source des problèmes du royaume aboutissent au sacrifice des faibles, de manière à disculper les puissants.

La fable *Les Oreilles du Lièvre* raconte les appréhensions d'un lièvre à l'égard de la justice. Le Lion ayant été blessé par un animal cornu, il a banni tous les animaux portant des cornes de son domaine. Le lièvre, apercevant l'ombre de ses oreilles, pris peur qu'elles soient perçues comme des cornes à cause de leur longueur. Se sentant menacé, il choisit de s'exiler. Face aux protestations de son voisin grillon, le lièvre justifie sa fuite par sa méfiance :

On les fera passer pour cornes,
Dit l'animal craintif, et cornes de Licornes.
J'aurai beau protester ; mon dire et mes raisons
Iront aux Petites-Maisons

Le lièvre, par la référence aux « Petites-Maisons », nom donné aux hôpitaux pour malades mentaux, montre qu'il craint que l'on n'accorde pas de foi à la prétention que ses oreilles ne sont pas des cornes. Malgré l'absence de morale formulée explicitement, la fable contient une critique de la justice puisqu'elle montre le peu de confiance qu'on doit avoir dans le pouvoir lorsque celui-ci est menacé : l'évidence de l'absence de cornes chez le lapin ne pourra se faire valoir dans un procès, rendant vulnérables les innocents au courroux du pouvoir. L'interprétation contextualiste de Jasinski s'accorde bien avec la nôtre : il considère que cette fable enseigne que face à un tyran, il vaut mieux prendre ses sûretés avant qu'il ne soit trop tard⁵⁸. En effet, La Fontaine met en scène un récit où même un innocent peut être considéré coupable à cause de la partialité de la justice : qu'il ait voulu enseigner à ses contemporains la méfiance à l'égard de l'absolutisme royal ou qu'il ait voulu, de façon plus abstraite,

⁵⁸ Jasinski, *supra* note 9 à la p 198.

montrer l'absence de recours pour ceux qui peuvent être identifiés comme des ennemis du pouvoir, la fable met en scène une justice défaillante. En ce sens, l'interprétation de Jasinski insiste sur un enseignement semblable à celui que nous dégagions de cette fable.

À ce portrait sombre de la justice, La Fontaine ajoute un espoir ambigu de voir des individus réformer ces problèmes. Une fable suggère qu'il n'y a pas d'espoir, alors qu'un texte de La Fontaine au Procureur Général du Parlement contient des éloges qui laissent croire que certains individus peuvent corriger le problème de partialité. Dans la fable *Le Berger et le Roi*, un berger est approché par le Roi pour devenir juge souverain : le bon état des troupeaux du berger pousse le roi à en faire un « Pasteur de gens ». Bien que la fable ne porte pas sur des enjeux juridiques, elle met en scène des dynamiques de pouvoir qui provoquent la chute d'un juge :

Mainte peste de Cour fit tant, par maint ressort,
Que la candeur du Juge, ainsi que son mérite,
Furent suspects au Prince. On cabale, on suscite
Accusateurs, et gens grevés par ses arrêts.
De nos biens, dirent-ils, il s'est fait un Palais.
Le Prince voulut voir ces richesses immenses ;
Il ne trouva partout que médiocrité,
Louanges du désert et de la pauvreté ;
C'étaient là ses magnificences.
Son fait, dit-on, consiste en des pierres de prix.
Un grand coffre en est plein, fermé de dix serrures.

On apprendra que le coffre contenait les vêtements de bergers en lambeaux, non pas des pierres précieuses comme les accusateurs l'affirmaient. La chute du juge montre que dans la pensée lafontainienne, la justice est loin d'être indépendante et que les mérites d'un juge peuvent causer sa perte.

Trintignan suggère que le berger de la fable serait Fouquet et que La Fontaine aurait cherché à montrer l'injustice de ceux qui l'ont accusé⁵⁹. Pourtant, Fouquet est, en quelque sorte, l'antithèse du berger de la fable : il est un amateur de faste s'étant fait bâtir un palais somptueux dans son domaine de Vaux. Il était aussi un mécène prodigue ayant soutenu plusieurs artistes. Nous rejetons donc cette interprétation de Trintignan, puisqu'il apparaît étrange que La Fontaine représente Fouquet sous les traits d'un humble berger.

À côté de ce scepticisme à l'égard des juges, les propos élogieux de La Fontaine à l'égard du Procureur du Parlement de Paris, Achille de Harley, appellent à un certain espoir de voir la justice bien rendue. En effet, dans une épître intitulée *A Monseigneur le Procureur Général du Parlement*⁶⁰, La Fontaine vante les qualités de ce juriste :

Cet homme et la raison, à mon sens, ne sont qu'un.
 Vous avez avec lui ce point-là de commun.
 Le privilège est beau, d'autant plus qu'il est rare :
 Pendant qu'un peuple entier de la raison s'égare,
 Cette fille du Ciel ne bouge de chez vous
 (...)
 L'équité sort toujours contente de ces lieux.
 Que si la passion où l'intérêt nous plonge
 Fait que le client y mène le mensonge,
 Le mensonge n'y peut imposer à vos yeux,
 De quelque adresse qu'il se pique.

Les motifs de cet hommage sont obscurs. Des historiens ont suggéré que La Fontaine voulait remercier Harlay de s'occuper de son fils, ce que rejette Clarac en soutenant qu'aucun élément ne soutient cette affirmation. Pour étayer cette critique, Clarac souligne que plusieurs éléments indiquent que Maucroix a élevé le fils de La Fontaine, son filleul, et qu'il se serait chargé de lui trouver un emploi. Clarac suggère

⁵⁹ Trintignan, *supra* note 10 à la p 70.

⁶⁰ Clarac, *supra* note 16 à la p 648.

que, sous l'influence de Mme de la Sablière, La Fontaine cherche le patronage de Harley pour son recueil de 1685, où il publie de nouveaux contes. Des contes de La Fontaine ayant été censurés par le passé, il cherche la protection d'un puissant pour en publier de nouveaux. Clarac appuie cette interprétation sur un vers de cette épître où La Fontaine affirme qu'il fait cet hommage à Harley puisqu'« Iris m'en a l'ordre prescrit ». « Iris » est le nom de Parnasse de Mme de la Sablière, ce qui laisse croire qu'elle a convaincu La Fontaine de chercher le soutien de Harley pour son recueil. Sachant que Harley avait apprécié les fables du poète, cette interprétation est la plus plausible⁶¹. Doit-on considérer que, par ces éloges, La Fontaine montre que les tribunaux peuvent être bien administrés ? Ou doit-on les considérer comme de simples flatteries à l'égard d'un puissant qui pourrait lui offrir sa protection ?

En regard du contenu d'une lettre de La Fontaine au Prince de Conti⁶², en 1689, il faut croire que La Fontaine considérait que Harley était vraiment un bon juriste. Le fabuliste, après avoir discuté d'une série de sujets, fait un long commentaire sur la nomination de Harley comme Procureur du Parlement. Il y intervient en sa faveur, servant même un avertissement à Conti :

Ne plaidez qu'ayant bonne cause ;
C'est maintenant la seule chose
Qui peut faire au gain du procès

Ce passage témoigne d'un respect profond pour la façon dont Harley exerce son mandat de juriste. Ces éléments incitent à croire que les égards envers Harley que nous avons relevés au paragraphe précédent n'étaient pas de simples flatteries. Ainsi, La Fontaine témoigne d'un certain espoir de voir la justice bien rendue. Notons toutefois que Harley est procureur et que La Fontaine, dans ses fables, met en scène

⁶¹ *Ibid* à la p 982.

⁶² *Ibid* à la p 708.

des juges et des parties privées plaidant devant eux : la mise au jour de nouvelles pièces nous permettra peut-être de savoir s'il pose un jugement différent sur les juges, les plaideurs et les procureurs.

Néanmoins, le portrait général que suggère l'œuvre de La Fontaine est sombre. L'humain a connu un état de nature harmonieux sans loi, alors que dans l'état civil, beaucoup de problèmes accompagnent la loi, soit la lenteur des tribunaux, les coûts des procédures et la partialité des décisions. Les éléments qui se dégagent du traitement général des questions juridiques dans l'œuvre de La Fontaine sont conséquents avec le contenu du *Paysan du Danube* et de *La Génisse, la Chèvre et la Brebis en société avec le Lion*.

2.3 Proximité des affaires d'État

Les trois scénarios de La Fontaine sur l'avènement de l'état civil impliquent que la naissance de l'État et des lois a eu pour conséquence de soumettre les humains à l'oppression des plus forts, à l'exploitation du travail et de les coincer au centre de dynamiques conflictuelles. Nous montrerons que cette observation s'inscrit dans un des fils conducteurs de la pensée politique de La Fontaine : la proximité des affaires d'État est une source de malheur et de danger pour l'individu. En effet, en plus de montrer que l'avènement de l'état civil et la naissance de l'État s'accompagnent de problèmes irrémédiables, le fabuliste montre que dans l'état civil, l'individu qui prend part aux affaires d'État s'expose à des problèmes encore plus grands ; ainsi, dans la pensée politique lafontainienne, de l'état de nature à l'état civil, du sujet passif à l'engagement dans la chose publique, l'humain voit les malheurs s'aggraver. Afin de mener à bien cette démonstration, nous exposerons, dans un premier temps, que La Fontaine oppose l'amour et le bonheur au « soin de la république », de façon à démontrer que le second constitue une entrave à la jouissance du premier. Ensuite,

nous montrerons que La Fontaine considère que ceux qui prennent part aux affaires d'État et à la vie de Cour s'exposent à des dangers.

Le premier élément qui indique que la proximité des affaires d'État pose problème réside dans l'idée que le dévouement envers l'État empêche de profiter des bienfaits de l'amour. Un passage de *L'Eunuque* montre bien l'opposition. On y voit Parmenon, esclave de Phédrie, réfléchir à la façon dont son maître a changé depuis qu'il est tombé amoureux de Thaïs :

Ah! combien l'amour change un homme en peu de temps
 Devant que le hasard eut offert à sa vue
 Les fatales beautés dont Thaïs est pourvue,
 Cet amant n'avait rien qui ne fût accompli;
 De louables désirs son cœur était rempli;
 Il ne prenait de soins que pour la république;
 (...)
 Et quelque bon dessein qu'enfin il ait formé,
 Il ne saurait quitter ce logis trop aimé.

On voit que Parmenon, autrefois dévoué aux soins de la république, préfère vivre son amour pour Thaïs : l'un et l'autre ne se conjuguent pas. Une opposition un peu semblable se constate dans *Achille*, une pièce incomplète à propos de la guerre de Troyes publiée de façon posthume. Tout d'abord, Achille mentionne à la fin du premier acte que l'enjeu de la guerre à laquelle il participe est politique : « Il fallait venger nos diadèmes. / L'affront fait à ces rois retombait sur nous-mêmes »⁶³. Dans le second acte, Phoenix cherche à décourager Achille de participer à la guerre invoquant les soins qu'elle a eus pour lui et l'amour qu'il lui porte :

⁶³ *Ibid* à la p 462.

Le succès de ces soins devrait, en récompense,
 Donner à mes conseils chez vous plus de créance;
 C'est le prix que j'en veux. Peut-être vous croyez
 Par quelque amour pour moi me les avoir payés.
 Il est vrai, vous m'aimiez pendant votre jeune âge
 Aujourd'hui j'en demande un nouveau témoignage.

Les volontés de Phoenix sont sans grands effets sur Achille :

Je n'ai point oublié vos soins ni votre zèle
 J'en conserve dans l'âme un souvenir fidèle;
 Mais ne prétendez pas que, contre mon honneur,
 L'amour que j'ai pour vous me fléchisse le cœur.

Nous voyons ainsi se dessiner l'opposition entre l'amour et les affaires d'État : Achille préfère se vouer à réparer le tort fait à certains rois, plutôt que de rester auprès de celle qu'il aime et qui a eu tant de soins pour lui. Encore une fois, La Fontaine montre un personnage tiraillé entre le soin de la république et l'amour.

Cette opposition ne se trouve pas uniquement dans les fictions de La Fontaine : la *Relation de l'Entrée de la Reine*, qui relate l'entrée de Marie-Thérèse à Paris le 26 août 1660 en porte aussi la marque. Le texte insiste surtout sur le faste de l'évènement et la présence de toute la haute société, mais un passage nous concerne :

Car ces seigneurs, qui sont près d'une belle
 Aussi doux que des moutons,
 Sont pires que de vrais lions
 Quand ils ont une querelle,
 Ou que le bruit des canons
 Leur échauffe la cervelle.

Ces vers permettent de constater que l'attitude des seigneurs traduit l'opposition entre l'amour et les affaires d'État : près d'une belle, ils sont doux, mais dès qu'ils remplissent leur fonction régaliennne, ils deviennent féroces.

Une épître de La Fontaine à Fouquet permet aussi de voir une logique parallèle à l'œuvre : le fabuliste y associe le « soin de la république » au malheur. Cette épître fait suite à une rencontre avortée entre le fabuliste et l'Intendant : le premier a dû rester longtemps dans l'antichambre de Fouquet avant que, finalement, son rendez-vous ne soit annulé. Puisqu'il aurait été imprudent pour La Fontaine de faire quelque reproche à son mécène, il lui a écrit une épître où il explique cet épisode par les lourdes charges qui accablent Fouquet :

C'est qu'à la fin vous n'aurez pas
Loisir de prendre vos repas.
Le Roi, l'État, votre patrie,
Partagent toute votre vie :
Rien n'est pour vous, tout est pour eux.
Bon Dieu! que l'on est malheureux
Quand on est si grand personnage !
(...)
A jouir pourtant de vous-même
Vous auriez un plaisir extrême :
Renvoyez donc en certains temps
Tous les traités, tous les traitants,
Les requêtes, les ordonnances,
Le Parlement, et les finances,
Le vain murmure des frondeurs,
Mais plus que tout, les demandeurs (...)

La façon dont La Fontaine excuse Fouquet porte la marque de l'aspect de la pensée du fabuliste que nous souhaitons mettre en exergue ici : comme l'amour, le bonheur devient impossible lorsqu'on possède une charge publique. Par la mise en scène de cette opposition propre à l'état civil, La Fontaine en quelque sorte le dilemme

cornélien. Son analyse favorable de la vie des humains dans l'état de nature, qui ne connaissent pas de devoirs pouvant les détourner de leur bonheur, rejoint une observation répandue dans la littérature voulant que La Fontaine valorise l'amour et le bonheur, plutôt que la quête de la gloire : qu'elle soit obtenue par le respect des devoirs civiques ou ceux liés à l'honneur⁶⁴.

En plus de cette opposition entre l'amour et « le soin de la République », La Fontaine montre qu'il est dangereux de prendre part aux affaires d'État et de participer à la vie de Cour. Nous avons déjà vu que dans la fable *Le Berger et le Roi*, le berger devenu juge est l'objet d'un complot qui vise à le déstabiliser grâce à de fausses accusations. Cette fable montrait que même un juge consciencieux et honnête peut devenir suspect aux yeux du Roi. À ce sujet, un personnage de la fable énonce un conseil qui montre bien le danger auquel s'expose le berger : « Défiez-vous des Rois/leur faveur est glissante ».

De la même façon, la fable *Le Lion malade et le Renard* relate l'histoire d'un roi malade qui appelle à son chevet les députations des peuples qu'il a vassalisés en leur promettant un « passeport contre la griffe », c'est-à-dire de ne pas les dévorer. Malgré la promesse, les renards restent méfiants :

Les Renards gardant la maison,
Un d'eux en dit cette raison :
Les pas empreints sur la poussière
Par ceux qui s'en vont faire au malade leur cour,
Tous, sans exception, regardent sa tanière ;
Pas un ne marque de retour.
Cela nous met en méfiance.
Que Sa Majesté nous dispense.
Grand merci de son passe-port.
Je le crois bon ; mais dans cet antre

⁶⁴ Couton, *supra* note 5 à la p 50; Trintignan, *supra* note 10 aux pp 249-269; de Messière, *supra* note 4.

Je vois fort bien comme l'on entre,
Et ne vois pas comme on en sort.

La Fontaine montre ainsi le danger de se frotter au roi, même s'il offre des garanties de sécurité.

Cette fable a été interprétée par deux auteurs contextualistes, Grimm et Jasinski. Le premier propose une interprétation semblable à la nôtre puisqu'il souligne le danger des hautes sphères politiques. Il considère que cet apologue s'inscrit dans une série de fables portant sur la « société de Cour » où La Fontaine adopte le point de vue de la noblesse d'épée et critique la domestication de celle-ci par Louis XIV. Dans *Le Lion malade et le Renard*, la critique de la Cour viserait à exposer les dangers qu'elle comporte, malgré les promesses qui y sont faites. Jasinski considère que cette fable a été écrite à une époque où Colbert était atteint de la goutte et où on croyait qu'il tomberait en disgrâce : La Fontaine cherchait à montrer qu'on n'a pas d'avantages à se rallier à Colbert. À notre avis, il ne tient pas assez compte d'un détail important de la fable : les renards refusent de se présenter devant le Lion à cause du danger, non pas parce qu'ils considèrent inutile d'aller voir un Lion dont la chute est prochaine.

Le péril pour ceux qui se mêlent des affaires d'État est exprimé aussi dans *Les deux mulets*. Elle met en scène deux mulets, l'un chargé d'avoine et l'autre de la gabelle, l'impôt sur le sel. Le fabuliste insiste sur la fierté que manifestait le second mulet, orgueilleux d'avoir une si importante charge. Mal lui en pris : lors d'une attaque de brigand que relate la fable, il se fait voler son butin et assassiner. Son compagnon énonce la morale :

Ami, lui dit son camarade,
Il n'est pas toujours bon d'avoir un haut emploi :

Si tu n'avais servi qu'un Meunier, comme moi,
Tu ne serais pas si malade.

Par cette morale, La Fontaine met en lumière que les hautes charges permettent de s'enorgueillir, mais qu'elles sont périlleuses. L'interprétation contextualiste de Jasinski reprend en partie cette morale. Il affirme que La Fontaine montre par ce récit qu'une haute charge rend une personne vulnérable à ceux qui veulent s'enrichir. L'ancrage contextuel de la fable est la chute de Fouquet. Le mulet portant l'avoine est Colbert, l'autre, Fouquet. Avant sa chute, ce dernier avait une fonction très prestigieuse, Intendant aux Finances, alors que Colbert s'occupait des affaires personnelles de Mazarin. La fable montre que par sa haute fonction, Fouquet était exposé à ceux qui voulaient dépecer ses attributions et ses biens. Ainsi, tant le récit que l'ancrage contextuel de l'apologue montrent le péril des hautes charges.

La fable *L'Aigle et la Pie* montre aussi le danger de la vie de Cour. La pie apercevant l'aigle dans un champ fait mine de se sauver. L'aigle, « Reine des Airs », la rassure et l'invite à lui tenir compagnie. La pie accepte l'invitation, mais rapidement, irrite l'aigle par son comportement babillard : « je n'ai que faire d'une babillarde à ma Cour ». À la grande satisfaction de la pie, elle se voit congédiée par l'aigle :

Margot [la pie] ne demandait pas mieux.
Ce n'est pas ce qu'on croit, que d'entrer chez les Dieux ;
Cet honneur a souvent de mortelles angoisses.
Rediseurs, Espions, gens à l'air gracieux,
Au cœur tout différent, s'y rendent odieux

Deux éléments lexicaux permettent d'identifier l'aigle au pouvoir royal : elle est nommée « reine des airs » et elle congédie la pie en affirmant qu'elle ne veut pas d'elle à sa « Cour ». Ainsi, la leçon portant sur le danger « d'entrer chez les Dieux » traite en fait des périls de la Cour : les gens y sont fourbes. Plus loin, nous verrons

que La Fontaine montre que les courtisans rusent afin de pousser le monarque à utiliser la force contre leurs concurrents.

La Fontaine montre ce péril aussi en situation de conflit, dans *Le Combat des rats et des belettes*. On y voit les rats déclarer la guerre aux belettes, mais connaître la défaite au champ d'honneur. Les premiers, réduits à la fuite, voient leurs chefs être liquidés :

La racaille, dans des trous
 Trouvant sa retraite prête,
 Se sauva sans grand travail ;
 Mais les seigneurs sur leur tête
 Ayant chacun un plumail,
 (...)
 Cela causa leur malheur.
 Trou, ni fente, ni crevasse
 Ne fut large assez pour eux ;
 Au lieu que la populace
 Entrait dans les moindres creux.
 (...)
 Les petits, en toute affaire,
 Esquivent fort aisément:
 Les grands ne le peuvent faire.

On retrouve ici le thème du danger qui accompagne les hautes charges : les têtes empanachées, en cas de déroute, ne trouvent pas aisément à se cacher. L'interprétation contextualiste de Jasinski reprend cette morale, en soutenant qu'elle n'est pas une simple constatation de La Fontaine, mais un message envoyé à ses contemporains : il ne faut pas se hâter à envier ou à flatter les puissants, puisqu'ils sont les premières victimes des revirements de fortune. Il relève que la fable serait aussi une critique du faste militaire qu'affichait Louis XIV dans les préparations de la guerre de Hollande, en 1665.

La démonstration menée ici montre que dans la pensée de La Fontaine, l'individu s'expose au malheur en s'impliquant dans les affaires d'État. Premièrement, La Fontaine montre le caractère incommensurable de l'amour, du bonheur et du « soin de la république » : les personnages qu'il met en scène doivent abandonner les uns pour s'abandonner à l'autre. Deuxièmement, il montre les dangers inhérents au service de l'État et à la vie de Cour : la voracité du Roi ou la médisance des courtisans qui visent à engendrer le discrédit de leurs adversaires face au Roi. Ces éléments donnent de la consistance à la rupture entre l'état de nature et l'état civil, puisqu'ils permettent de situer cette rupture dans un aspect important de la pensée politique de La Fontaine : plus un individu se trouve distant des affaires d'État, que ce soit parce qu'il est dans l'état de nature ou parce qu'il se tient à la marge des cercles dirigeants, plus il a de chance de vivre heureux de façon paisible.

2.4 L'espérance de vie et la médecine

Nous avons pu observer, dans nos analyses du précédent chapitre, que La Fontaine fait deux observations relatives à la santé. La première est qu'il y a un net contraste d'espérance de vie entre l'état de nature et l'état civil, puisque dans ce premier état, les humains vivent plus longtemps et vieillissent d'une façon qui rend la vie encore belle après cent ans. La seconde observation est que la science des médecins européens produit des remèdes dangereux pour les patients, alors que l'ignorance des bons sauvages ne les empêche pas d'avoir des remèdes efficaces qui permettent cette bonne espérance de vie. Nous montrerons que ces observations ne sont pas fortuites, que la distinction entre les deux états quant à l'espérance de vie est appuyée par d'autres textes et que la critique des médecins européens se retrouve ailleurs dans l'œuvre.

Premièrement, la fable *La mort et le bûcheron* rend plus tangible les distinctions relatives à l'espérance de vie entre l'état de nature et l'état civil. Dans la première partie de la fable, le narrateur caractérise le personnage principal :

Un pauvre bûcheron, tout couvert de ramée,
 Sous le faix du fagot aussi bien que des ans
 Gémissant et courbé, marchait à pas pesants,
 Et tâchait de gagner sa chaumine enfumée.

Après avoir caractérisé le bûcheron comme un pauvre abattu par le poids de l'âge et du labeur, La Fontaine le fait réfléchir sur sa condition :

Il met bas son fagot, il songe à son malheur.
 Quel plaisir a-t-il eu depuis qu'il est au monde ?
 En est-il un plus pauvre en la machine ronde ?
 Point de pain quelquefois, et jamais de repos.
 Sa femme, ses enfants, les soldats, les impôts,
 Le créancier et la corvée
 Lui font d'un malheureux la peinture achevée.

La Fontaine identifie huit malheurs qui accablent le bûcheron. Les deux premiers se rapportent au travail : il ne permet pas toujours de se nourrir et il n'offre pas de répit. Les deux suivants se rapportent au domaine matrimonial : le fabuliste précise que la femme et les enfants du bûcheron font partie de ses malheurs. Un autre, le créancier, concerne les problèmes se rapportant à la propriété et au droit civil. Finalement, les trois derniers malheurs sont causés par l'existence de l'État : les soldats⁶⁵, les impôts et la corvée.

⁶⁵ À cette époque, les paysans étaient tenus d'accueillir les troupes et de leur assurer la subsistance, lorsqu'elles étaient stationnées dans leur région.

La condition du bûcheron semble s'opposer en tous points à la celle des bons sauvages. Premièrement, la mention du poids des âges qui alourdit le bûcheron contraste avec la description que fait La Fontaine des bons sauvages dans le *Poème du quinquina* : « l'âge où nous [les Européens] sommes vieux est leur adolescence ». Deuxièmement, les conditions de vieillissement diffèrent. Alors que La Fontaine insiste sur la dureté de la condition dans laquelle le bûcheron vieillit, il précise que chez les bons sauvages, « après cent ans la vie est encore belle ». Troisièmement, alors que la vie du bûcheron est marquée par un mélange de précarité dans la subsistance et de travail constant, La Fontaine nous présente les bons sauvages vivant en situation d'abondance, sans qu'ils ne soient particulièrement astreints au travail.

Cette condition défavorable du bûcheron découle de faits sociaux absents de l'état de nature. Tout d'abord, les contraintes étatiques (soldats, impôts, corvée) étaient, par définition, absentes. En second lieu, les problèmes matrimoniaux peuvent être associés dans une certaine mesure à l'état civil puisque dans *La discorde*, il mentionne que les bons sauvages « se mariant sans prêtre ni notaire / de la discorde n'ont que faire ». Enfin, les conséquences de ces faits sociaux particuliers à l'état civil sur la vie du bûcheron éclairent un vers de La Fontaine dans le *Poème du Quinquina*, où il vante la vie des bons sauvages en affirmant qu'à cette époque, l'être humain n'avait pas en lui « la source des maheurs / qui nous font aujourd'hui la guerre ». Ces malheurs sont, en quelque sorte, décrits dans *La mort et le bûcheron*.

Les analyses de nos prédécesseurs s'accordent avec la nôtre. Jasinski considère que cette fable est un témoignage de la misère du peuple, à une époque où plusieurs accusaient Colbert de l'écraser⁶⁶. Couton considère aussi cette fable sous l'angle d'un témoignage de la misère populaire dans les campagnes⁶⁷. Trintignan reprend cette

⁶⁶ Jasinski, *supra* note 9 à la p 283.

⁶⁷ Couton, *supra* note 5 à la p 13.

idée, en précisant les types d'impôts qui accablaient les gens à cette époque : gabelles, douanes royales, taille, logement dû aux soldats, dîmes, corvée, etc⁶⁸. Finalement, Grimm considère aussi cette fable comme un témoignage de la misère populaire, mais il insiste sur deux aspects : l'identification de la femme et des enfants à un malheur égal aux autres et le fait que La Fontaine s'intéresse à la misère des couches inférieures, ce qui est un écart par rapport au style classique⁶⁹.

Ensuite, la critique que fait La Fontaine des médecins européens se constate ailleurs dans l'œuvre. Elle concerne deux aspects de la profession médicale. La première est leur incompétence ; la seconde est le coût des soins. La première critique se retrouve dans la fable *Les médecins*, qui met en scène deux médecins et un malade. La fable étant très courte, nous la reproduisons en entier ici :

Le médecin Tant-Pis allait voir un Malade
 Que visitait aussi son Confrère Tant-Mieux.
 Ce dernier espérait, quoique son Camarade
 Soutînt que le Gisant irait voir ses aïeux.
 Tous deux s'étant trouvés différents pour la cure,
 Leur Malade paya le tribut à Nature,
 Après qu'en ses conseils Tant-Pis eut été cru.
 Ils triomphaient encor sur cette maladie.
 L'un disait : Il est mort, je l'avais bien prévu.
 S'il m'eût cru, disait l'autre, il serait plein de vie.

Cette fable tourne en ridicule le travail des médecins. Tout d'abord, La Fontaine les distingue sur la base de leur optimisme ou de leur pessimisme : pas leur spécialité, le type de médecine qu'ils pratiquent ou le remède qu'ils proposent. Le patient finissant par mourir, chacun y trouve son compte, puisque Tant-Pis se satisfait d'avoir raison et Tant-Mieux continue d'espérer que son remède l'aurait sauvé. Ainsi, ils manifestent une incompétence empreinte d'indifférence.

⁶⁸ Trintignan, *supra* note 10 à la p 229.

⁶⁹ Grimm, *supra* note 13 à la p 175.

Le coût des soins est dénoncé aussi par La Fontaine. Dans *Le Cerf Malade*, il met en scène un cerf qui, tombé malade, reçoit la visite d'autres cerfs. Ceux-ci, au grand désarroi du malade, cherchent à le soigner ou le consoler. Celui-ci les appelle à cesser leurs pleurs à le laisser mourir, ce qu'ils firent, non sans profiter du malade :

Quand il plut à Dieu s'en allèrent.
Ce ne fut pas sans boire un coup,
C'est-à-dire sans prendre un droit de pâturage.
Tout se mit à brouter les bois du voisinage.

Le malade se trouva alors en mauvaise posture :

La pitance du Cerf en déchet de beaucoup ;
Il ne trouva plus rien à frire.
D'un mal il tomba dans un pire,
Et se vit réduit à la fin
A jeûner et mourir de faim.

La morale établit le lien entre le comportement des visiteurs du malade et celui des médecins :

Il en coûte à qui vous réclame,
Médecins du corps et de l'âme.
O temps, ô mœurs ! J'ai beau crier,
Tout le monde se fait payer.

Ainsi, La Fontaine critique le coût des soins de santé : alors que la médecine doit vous sauver la vie, son coût peut vous faire mourir de faim.

Ces fables mettent en lumière des ruptures qualitatives notables entre l'état de nature et l'état civil. Dans le premier état, les humains vivent une belle et longue vie, dans le second, leur vie est courte et rendue fastidieuse par le travail, la vie matrimoniale, la propriété privée et les obligations imposées par l'État. De la même façon, dans l'état de nature, il n'y a pas de médecins, pas de science, mais des remèdes efficaces alors que dans l'état civil, des médecins incompetents et hors de prix ruinent leurs patients et mettent leur vie en danger.

2.5 Prévalence de la force

La place qu'occupe la force dans les rapports sociaux distingue aussi l'état de nature de l'état civil. On a pu constater que La Fontaine insiste sur la paix que connaissent les bons sauvages. À l'opposé, les trois scénarios d'avènement de l'état civil montrent que la force occupe une place importante dans les rapports sociaux de l'état civil. En cas de conquête, l'usage de la force se constate non seulement dans la conquête elle-même, mais aussi dans la façon dont les conquérants gouvernent les conquis. Dans le cas où l'état civil advient par l'invention de la propriété privée, l'omniprésence de la discorde sous-entend l'importance de la force : en cas de conflit, l'épreuve de force peut s'imposer. Enfin, même si l'état civil advient suite à un contrat social, les rapports de forces traversent les rapports politiques : le « droit du plus fort » sert à justifier l'appropriation des fruits du travail collectif. Dans cette section, nous montrerons que La Fontaine accorde une place prévalente à la force dans sa conception des rapports politiques. Pour ce faire, nous montrerons, à partir d'une série de fables, la place qu'occupe la force dans les rapports structurants le champ politique à l'époque de La Fontaine, soit les relations de monarque à sujets, de courtisans à courtisans et de monarque à monarque. Notre analyse montrera que la prévalence de la force se manifeste de deux façons : par l'usage de la force brute, mais aussi par la modification des comportements en perspective de l'épreuve de force.

Deux précisions s'imposent toutefois. Premièrement, l'œuvre de La Fontaine contient d'autres types de relations où s'exerce la force, mais nous considérons qu'elles ne relèvent pas de notre objet d'étude. Par exemple, dans *Le Poème de la captivité de Saint Malc*, Malc et sa femme tombent captifs d'un sarrasin qui les brutalise afin qu'ils lui donnent un enfant qui sera son esclave. Deuxièmement, nous ne saurions prétendre, par l'usage du terme « prévalence », que le pouvoir ne s'exerce que par la force dans l'œuvre de La Fontaine : la thèse de Pestipon a montré brillamment que la ruse, la séduction et le savoir permettent aussi au pouvoir de s'exercer⁷⁰. Nous centrons notre analyse sur la force dans les rapports politiques puisque, comme l'a montré notre analyse au précédent chapitre, La Fontaine place la force au centre des distinctions entre état de nature et état civil. En précisant son rôle dans les rapports politiques de l'état civil, nous voulons rendre plus saillante la rupture entre les deux états en prenant la juste mesure du rôle joué par la force.

2.5.1 Le roi et ses sujets

La force occupe une place prévalente dans les rapports entre le monarque et ses sujets, puisque le premier n'hésite pas à utiliser celle-ci contre les seconds lorsqu'il est irrité ou qu'il le juge utile. Nous mobiliserons trois fables qui mettent en scène des rapports entre le monarque et ses sujets.

La première fable qui nous occupe, *La Cour du Lion*, est une critique de la société de cour. On y voit un monarque, le Lion, qui appelle à sa rencontre les députés de tous les peuples vassaux afin de savoir quelles nations lui sont soumises. Deux éléments permettent de voir que le monarque n'hésite pas à utiliser la force :

⁷⁰ Le Pestipon, *supra* note 14 à la p 25.

Le Prince à ses sujets étalait sa puissance.
 En son Louvre il les invita.
 Quel Louvre! un vrai charnier, dont l'odeur se porta
 D'abord au nez des gens. L'Ours boucha sa narine:
 Il se fût bien passé de faire cette mine,
 Sa grimace déplut. Le Monarque irrité
 L'envoya chez Pluton faire le dégoûté.
 Le Singe approuva fort cette sévérité,
 Et flatteur excessif, il loua la colère
 Et la griffe du Prince, et l'Antre, et cette odeur:
 Il n'était ambre, il n'était fleur,
 Qui ne fût ail au prix. Sa sottise flatteuse
 Eut un mauvais succès, et fut encor punie.

L'importance de la force se constate, premièrement, lorsque deux personnages périssent pour avoir irrité le monarque. Le second élément qui montre la prévalence de la force est la façon dont le narrateur décrit le Louvre : « un vrai charnier ». Selon le dictionnaire de Furetière, un Louvre désigne la demeure du Roi de France, non pas seulement le célèbre palais parisien. La Fontaine montre ainsi que les exécutions de l'Ours et du Singe ne sont pas exceptionnelles : le monarque n'hésite pas à utiliser la force quitte à transformer son palais en charnier.

Les interprétations de nos prédécesseurs se marient bien à la nôtre. Taine met en lumière un aspect particulier de la fable : il considère qu'elle enseigne à n'être pas trop flatteur⁷¹. En effet, la fable montre un singe qui périt à cause d'une flatterie inopportune. Pour sa part, Grimm classe cette fable dans les « fables de Cour », qui ont comme trait commun de critiquer la société de cour se mettant en place avec la domestication de la noblesse⁷². Il considère que La Fontaine prenait la position de la noblesse d'épée dans ces transformations, ce qui explique sa critique de la force exercée par le Roi. Finalement, Trintignan relève que cette fable se situe dans une

⁷¹ Taine, *supra* note 2 à la p 58.

⁷² Grimm, *supra* note 13 à la p 112.

suite d'apologues où La Fontaine met en scène un roi ayant droit de vie ou de mort sur ses sujets, justifiant ainsi les différents usages de la force⁷³.

La seconde fable qui met en scène l'usage de la force du monarque aux dépens de ses sujets est *Le lion malade et le renard*, que nous avons déjà analysé précédemment. Cette fable montre le danger de s'approcher du monarque, même lorsqu'il est malade. Ainsi, malgré le fait que le rapport entre le monarque et le vassal est celui d'un malade à un visiteur et qu'il ait promis de bien traiter les visiteurs, il fait usage de la force à tel point qu'aucun visiteur n'en sort vivant.

La troisième fable est *Le lion, le loup et le renard*. Elle raconte l'histoire d'un vieux lion voulant un remède contre la vieillesse. Plusieurs médecins se présentent à son chevet, dont le Loup. Celui-ci médiera contre son collègue le Renard à cause de son absence au chevet du Roi. Ceci mène à la première manifestation de la force :

Son camarade absent ; le Prince tout à l'heure
Veut qu'on aille enfumer Renard dans sa demeure,
Qu'on le fasse venir. Il vient, est présenté ;

Le monarque ne se contente pas d'appeler les médecins à son chevet : puisque le renard est absent, il ira « enfumer » sa demeure afin de l'amener à son palais. La défense du renard s'amorce :

Je crains, Sire, dit-il, qu'un rapport peu sincère,
Ne m'ait à mépris imputé
D'avoir différé cet hommage ;
Mais j'étais en pèlerinage ;
Et m'acquittais d'un vœu fait pour votre santé.

⁷³ Trintignan, *supra* note 10 à la p 51.

Même j'ai vu dans mon voyage
Gens experts et savants ; leur ai dit la langueur
Dont votre Majesté craint à bon droit la suite.

Par ce stratagème, non seulement il évite le courroux du Roi et le piège tendu par le Loup, mais aussi, il utilise l'autorité des experts et savants étrangers afin d'appuyer son remède, ce qui lui permet de prendre sa revanche sur le loup :

Vous ne manquez que de chaleur :
Le long âge en vous l'a détruite :
D'un Loup écorché vif appliquez-vous la peau
Toute chaude et toute fumante ;
Le secret sans doute en est beau
Pour la nature défaillante.
Messire Loup vous servira,
S'il vous plaît, de robe de chambre.

Le lion ne se fait pas prier pour s'abrier du loup :

Le Roi goûte cet avis-là :
On écorche, on taille, on démembre
Messire Loup. Le Monarque en soupa,
Et de sa peau s'enveloppa ;

Autre ruse de courtisan, autre manifestation de la force : afin de trouver un remède à la vieillesse, le Lion ne répugne aucun usage de la force, quel que soit l'animal sacrifié. Ces trois fables montrent qu'un des aspects de la prévalence de la force est l'usage de celle-ci sur les vassaux, ce qui ajoute au péril de la proximité des affaires d'État.

2.5.2 Courtisans à courtisans

Les relations entre courtisans sont mises en scène dans trois fables que nous avons traitées précédemment, sur lesquelles nous reviendrons brièvement. Nous démontrerons que dans les rapports de courtisans à courtisans, ces derniers utilisent la ruse afin de pousser le monarque à exercer la force sur leurs concurrents.

Dans la première, *Les animaux malades de la Peste*, la naïveté de l'âne à l'égard des autres courtisans le fait périr. En effet, en s'accusant d'avoir mangé de l'herbe sur un terrain où il n'avait pas le droit, il ouvre la porte à ceux qui cherchent un bouc émissaire :

Un Loup quelque peu clerc prouva par sa harangue
Qu'il fallait dévouer ce maudit animal,
Ce pelé, ce galeux, d'où venait tout leur mal.
Sa peccadille fut jugée un cas pendable.

La candeur de l'âne a permis au Loup d'utiliser la ruse d'une façon telle que la force des animaux s'exerce sur lui, même si son offense était une peccadille et que le Roi s'était fait disculper pour bien pire.

La seconde fable, *Le berger et le Roi*, voit aussi des courtisans tenter de faire périr un concurrent. Un berger, devenu juge, attire sur lui l'envie des courtisans. Ceux-ci cherchent à l'accabler face au Roi, afin de provoquer la chute d'un adversaire. Malgré l'échec de leur plan, cette fable permet de constater la dynamique des relations entre courtisans : ils utilisent la ruse afin que le monarque fasse périr un concurrent.

Dans la dernière, *Le Lion, le Loup et le Renard*, les deux courtisans utilisent la ruse afin de faire périr leur concurrent : le loup en accusant le renard de n'être pas au chevet du Roi et le renard en suggérant au roi comme remède de porter la peau du

loup comme une robe de chambre. La morale de la fable synthétise bien les événements qui s'y déroulent :

Messieurs les courtisans, cessez de vous détruire :
Faites si vous pouvez votre cour sans vous nuire.
Le mal se rend chez vous au quadruple du bien.
Les daubeurs ont leur tour d'une ou d'autre manière :
Vous êtes dans une carrière
Où l'on ne se pardonne rien.

Si beaucoup de récits montrent que les courtisans tendent à ruser afin que le monarque utilise la force contre leurs adversaires, La Fontaine ne se limite à un simple constat : il condamne ce comportement.

2.5.3 Rapports entre princes

Quatre fables permettent de constater la prévalence de la force dans les rapports entre princes. La première, *Le Lion*, se déroule dans le royaume d'un sultan Léopard où grandit un lion orphelin. Le vizir suggère à son maître de s'allier à ce Lion ou de le détruire, car il le voit comme une menace : « J'ai fait son horoscope: il croîtra par la guerre ». Toutefois, le sultan n'a pas écouté ces conseils parce qu'il avait pitié de l'orphelin. Mal lui en prit :

Le sultan dormait lors; et dedans son domaine
Chacun dormait aussi, bêtes, gens: tant qu'enfin
Le lionceau devint vrai lion. Le tocsin
Sonne aussitôt sur lui: l'alarme se promène
De toutes parts

Le vizir, dépassé par les événements, recourt à des alliés qui se révèlent impuissants.
Il tente de contenter l'appétit du Lion en lui jetant des animaux :

Jetez-lui promptement sous la griffe un mouton :
 S'il n'en est pas content, jetez-en davantage.
 Joignez-y quelque bœuf : choisissez pour ce don
 Tout le plus gras du pâturage.
 Sauvez le reste ainsi. Ce conseil ne plut pas.
 Il en prit mal ; et force États
 Voisins du Sultan en pâtirent :
 Nul n'y gagna, tous y perdirent.
 Quoi que fût ce monde ennemi,
 Celui qu'ils craignaient fut le maître.
 Proposez-vous d'avoir le Lion pour ami,
 Si vous voulez le laisser craître.

La fable ouvre certes la porte à l'idée que l'amitié ait permis d'éviter l'épreuve de force avec le Lion, mais le narrateur montre des personnages trop insoucians pour miser sur l'amitié, ce qui permet à la force de reprendre ses droits. De plus, le récit montre qu'un monarque soucieux de conserver sa position doit tenir compte de la force des adversaires.

Les ancrages contextualistes de la fable étayent notre interprétation : Couton et Trintignan considèrent que le léopard est l'Angleterre, le vizir l'Empire Ottoman et le lion Louis XIV. La fable viserait à défendre l'idée que l'Angleterre ne devrait pas se joindre à une coalition contre Louis XIV, puisque celui-ci est puissant et qu'il vaut mieux s'allier à lui plutôt que de tenter l'épreuve de force.

Face à la possibilité de périr par la force d'un autre Prince, un monarque doit savoir utiliser les forces de son royaume, comme le montre la fable *Le Lion s'en allant en guerre*. On y voit un monarque planifiant une campagne en attribuant une spécialité à chaque animal :

Tous furent du dessein, chacun selon sa guise.
 L'Eléphant devait sur son dos
 Porter l'attirail nécessaire
 Et combattre à son ordinaire,
 L'Ours s'apprêter pour les assauts ;
 Le Renard ménager de secrètes pratiques,
 Et le Singe amuser l'ennemi par ses tours.
 Renvoyez, dit quelqu'un, les Anes qui sont lourds,
 Et les Lièvres sujets à des terreurs paniques.
 - Point du tout, dit le Roi, je les veux employer.
 Notre troupe sans eux ne serait pas complète.
 L'Ane effraiera les gens, nous servant de trompette,
 Et le Lièvre pourra nous servir de courrier.

Malgré l'inutilité alléguée des ânes et des lièvres, le monarque les inclut dans son arsenal, ce qui fait dire à La Fontaine :

Le monarque prudent et sage
 De ses moindres sujets sait tirer quelque usage,
 Et connaît les divers talents :
 Il n'est rien d'inutile aux personnes de sens.

Cette fable montre que la perspective de l'épreuve de force fait en sorte qu'un monarque doit être capable de bien utiliser les attributs de ses sujets afin d'en tirer un avantage. Grimm a fourni une analyse contextualiste de cette fable : il considère qu'elle a été écrite à l'époque où Louis XIV préparait la Guerre de Dévolution contre les Pays-Bas espagnols et que la référence aux ânes et aux lapins fait référence à la présence grandissante d'officiers roturiers dans l'armée⁷⁴. De façon un peu semblable, Jasinski considère que la tonalité approbatrice de la fable découle du fait que certains proches de Fouquet ont été incorporés à l'armée⁷⁵. Sachant qu'à plusieurs endroits le fabuliste dénonce les guerres de conquête, l'absence de tonalité critique dans cette

⁷⁴ Grimm, *supra* note 13 à la p 125.

⁷⁵ Jasinski, *supra* note 9 à la p 255.

fable montre qu'il adopte une attitude pragmatique lorsque la perspective d'une épreuve de force se précise.

Le pragmatisme qu'imposent les rapports de force dans les relations entre Princes se constate aussi dans *Les Vautours et les Pigeons*, où La Fontaine défend l'idée qu'il faut tenir nos ennemis divisés. Dans la première partie de la fable, il explique que les vautours se sont fait la guerre pour la dépouille d'un chien. Plusieurs vers sont consacrés à la description de l'extrême violence des combats qui se déroulaient. La seconde partie de la fable voit les pigeons réussir à imposer une trêve et la paix grâce à leur arbitrage. La troisième partie voit l'arbitrage se retourner contre les pigeons :

Hélas! ce fut aux dépens de la race
A qui la leur aurait dû rendre grâce.
La gent maudite aussitôt poursuivit
Tous les pigeons, en fit ample carnage,
Et dépeupla les bourgades, les champs.
Peu de prudence eurent les pauvres gens,
D'accommoder un peuple si sauvage.

Face à l'imprudence commise par les pigeons, La Fontaine énonce sa morale :

Tenez toujours divisés les méchants:
La sûreté du reste de la terre
Dépend de là. Semez entre eux la guerre,
Ou vous n'aurez avec eux nulle paix.

Cette morale repose sur une compréhension des relations internationales où la force occupe une place centrale : il faut ruser de manière à tenir nos ennemis divisés afin d'éviter que leur courroux ne s'exerce à nos dépens.

La fable *Les Loups et les Brebis* montre la précarité de la paix. Dans un premier temps, le narrateur décrit qu'après mille ans de guerre, les loups et les brebis ont fait une paix mutuellement avantageuse :

C'était apparemment le bien des deux partis :
 Car, si les Loups mangeaient mainte bête égarée,
 Les Bergers de leur peau se faisaient maints habits.
 Jamais de liberté, ni pour les pâturages,
 Ni d'autre part pour les carnages :
 Ils ne pouvaient jouir, qu'en tremblant, de leurs biens.

En plus d'être mutuellement avantageuse, la paix s'est conclue dans le respect des formes juridiques habituelles à l'époque :

La paix se conclut donc ; on donne des otages :
 Les Loups, leurs Louveteaux ; et les Brebis leurs Chiens.
 L'échange en étant fait aux formes ordinaires,
 Et réglé par des Commissaires

En effet, l'échange d'otage était pratique commune afin d'assurer la paix entre deux partis, de même que la désignation de tiers partis chargés d'assurer le respect du traité⁷⁶. Malgré l'établissement d'un traité, les louveteaux laissés en otage, une fois devenus « loups parfaits et friands de tuerie » attaquèrent les brebis. Même les chiens, qui dormaient sur la foi du traité conclu, ont été attaqués. La Fontaine tire une leçon de cet exemple :

Nous pouvons conclure de là
 Qu'il faut faire aux méchants guerre continuelle.
 La paix est fort bonne de soi :

⁷⁶ Boutang, *supra* note 11 à la p 180.

J'en conviens ; mais de quoi sert-elle
Avec des ennemis sans foi ?

Ainsi, dans les rapports entre Princes, il peut être préférable de poursuivre la guerre plutôt que de chercher la paix à tout prix. Aussi, la fable montre que les conventions juridiques, même lorsqu'elles sont faites en bonne et due forme et que les parties tirent profit de la paix, ne peuvent empêcher l'usage de la force. De plus, elle enseigne qu'il ne faut pas faire comme les chiens de l'apologue, en se croyant assurés sur la foi d'un traité de paix : il faut se tenir prêts à user de la force.

Jasinski élargit l'interprétation que nous faisons de cette fable : il considère qu'elle montre que la trahison prévaudra sur les traités et que la leçon est valable tant pour les individus que les nations⁷⁷. Selon lui, La Fontaine aurait écrit cette fable à une époque où Colbert amnistiait certaines personnes liées à Fouquet : le fabuliste appellerait les individus concernés à la méfiance. Nous maintenons notre interprétation puisque nous considérons que l'opposition qui se dessine dans le récit entre des groupes distincts représente des États en guerre. Pour sa part, Trintignan considère que cette fable montre que la nature triomphe des engagements⁷⁸. Cette interprétation se marie bien à la nôtre, mais nous considérons qu'elle est loin d'épuiser le sens de la fable.

2.6 L'exploitation du travail

Une des caractéristiques des relations établies lors de l'avènement de l'état civil est l'exploitation du travail des partenaires les moins forts. On a pu voir que dans *Le Paysan du Danube*, le thème est traité lorsque le paysan critique les prêteurs romains, en appelant les sénateurs à les retirer : « on ne veut plus / cultiver pour eux les campagnes ». Ces vers s'ajoutaient à ceux qui affirmaient que « La terre, et le travail

⁷⁷ Jasinski, *supra* note 9 à la p 60.

⁷⁸ Trintignan, *supra* note 10 à la p 115.

de l'homme / Font pour les assouvir des efforts superflus », mettant en lumière l'appropriation du travail collectif par les Romains. Dans la fable *La génisse, la chèvre et la brebis en société avec le Lion*, l'exploitation prend la forme du bris, par le Lion, de l'entente qui liait les parties : plutôt que de répartir les gains et le dommage, le Lion s'approprie tout le gain. Ces fables tendent à montrer les puissants comme des parasites qui s'approprient la richesse produite par les autres et la concentrent entre leurs mains. Nous montrerons que cette représentation de l'exploitation se retrouve ailleurs dans l'œuvre. Pour ce faire, nous mobiliserons deux fables : la première montre le caractère parasitaire des puissants et le caractère superflu des activités économiques qu'ils pratiquent alors que la seconde indique que l'appropriation de la richesse et sa concentration au sommet de la société sont inévitables.

La première fable est *Le marchand, le gentilhomme, le pâtre, et le fils de Roi*. Dans la première partie du récit, La Fontaine explique que les personnages s'étaient embarqués pour le Nouveau Monde, mais qu'ils ont fait naufrage, se retrouvant sans moyen de pourvoir à leur survie. La seconde partie relate les discussions entre les protagonistes afin de survivre. Premièrement, on voit le pâtre critiquer le Prince :

Là le conseil se tint entre les pauvres gens.
 Le prince s'étendit sur le malheur des grands.
 Le pâtre fut d'avis qu'éloignant la pensée
 De leur aventure passée,
 Chacun fit de son mieux et s'appliquât au soin
 De pourvoir au commun besoin.
 "La plainte, ajouta-t-il, guérit-elle son homme ?
 Travaillons : c'est de quoi nous mener jusqu'à Rome."

La seconde partie de la fable contient une discussion sur le travail qui pourrait permettre aux naufragés de pourvoir à leurs besoins. Le commerçant propose d'enseigner l'arithmétique, le prince propose d'enseigner la politique et le

gentilhomme propose d'enseigner la science du blason. Ces propositions sont aussitôt refusées par le pâtre :

Le pâtre dit : "Amis, vous parlez bien; mais quoi?
 Le mois a trente jours : jusqu'à cette échéance
 Jeûnerons-nous, par votre foi ?
 Vous me donnez une espérance
 Belle, mais éloignée ; et cependant j'ai faim.
 (...)
 Fondez-vous, dites-moi, le souper d'aujourd'hui ?
 Avant tout autre, c'est celui
 Dont il s'agit. Votre science
 Est courte là-dessus: ma main y suppléera."

Non seulement le pâtre se permet de mettre un terme aux lamentations d'un prince en soulignant leur inutilité, mais il critique aussi l'inutilité des activités que se proposent de pratiquer ses compagnons afin de pourvoir aux besoins communs. La Fontaine valorise ainsi le rôle social du bas de la société : il permet au pâtre de nier l'utilité des savoirs de ses compagnons, qui découlent de leurs hautes fonctions dans la société européenne. Le rôle du pâtre se retrouve valorisé aussi dans la troisième partie de la fable, où La Fontaine montre qu'il assure la survie du groupe :

À ces mots, le pâtre s'en va
 Dans un bois : il y fit des fagots, dont la vente
 Pendant cette journée et pendant la suivante,
 Empêcha qu'un long jeûne à la fin ne fit tant
 Qu'ils allassent là-bas exercer leur talent.

Je conclus de cette aventure
 Qu'il ne faut pas tant d'art pour conserver ses jours
 Et grâce aux dons de la nature,
 La main est le plus sûr et le plus prompt secours.

Ainsi, le pâtre finit par assumer la subsistance de cette société. Il se dégage de cette fable l'idée que les princes, les marchands et les gentilshommes vivent aux dépens du pâtre, le seul réellement utile.

Couton apporte des observations intéressantes. Il relève que cette fable est un petit laboratoire afin de jauger l'utilité réelle de chacun des ordres de la société. La Fontaine se montre irrévérencieux à l'égard de la hiérarchie sociale non seulement parce que le rôle des élites se trouve dévalorisé, mais aussi parce qu'il refuse de présenter la société divisée en trois ordres. Il fait aussi remarquer que la tonalité critique de la fable est renforcée par la comparaison avec la source indienne qui a inspiré La Fontaine. Dans la fable indienne, tous les personnages contribuent au groupe : en montrant que seul le pâtre contribue de façon effective, La Fontaine fait un choix lourd de sens⁷⁹.

En considération d'une autre fable, l'exploitation du travail semble être une fatalité. En effet, la fable *L'Araignée et l'Hirondelle* contient une morale qui indique que notre fabuliste considère que la concentration de la richesse dans le haut de la société est inévitable. La trame de la fable est extrêmement simple : le récit relate les misères d'une araignée qui voit une hirondelle attraper tellement de mouches, qu'aucune ne se fait prendre dans sa toile. Le récit se termine lorsque l'hirondelle dévore l'araignée. La morale de La Fontaine laisse place à peu d'équivoque :

Jupin pour chaque état mit deux tables au monde.
L'adroit, le vigilant, et le fort sont assis
A la première ; et les petits
Mangent leur reste à la seconde.

⁷⁹ Couton, *supra* note 5 à la p 39.

Cette fable traduit l'idée qu'il y a une hiérarchie inévitable dans la société et que la distribution des richesses suit cet ordre. Les interprétations de nos prédécesseurs sont semblables à la nôtre. Trintignan contextualise la fable en affirmant que « l'adroit » et « le vigilant » sont les courtisans, que « le fort » désigne la famille royale et que les petits désignent le tiers-État. À notre avis, il ne faut pas voir dans cette fable l'idée que la société est divisée en trois ordres. Étant donné que la fable *Le Marchand, le Gentilhomme, le Pâtre et le Fils de Roi* mettait en scène une société à quatre ordres, il est possible de soutenir que La Fontaine désignait aussi quatre ordres dans *L'araignée et l'hirondelle* : les adroits, les vigilants, les forts et les petits. Trintignan a toutefois eu raison de voir dans cette morale une référence aux différentes « classes » qui composent le royaume⁸⁰. D'autre part, Couton relève que cette fable montre que le haut de la société n'est pas occupé par les êtres les plus moraux, ce qui s'accorde bien avec l'idée que la force soit prévalente dans les rapports politiques.

2.7 Beaux-arts et sciences

Les Beaux-arts et les sciences constituent une des lignes de ruptures entre l'état de nature et l'état civil. L'analyse du précédent chapitre nous a permis de faire deux observations à propos de ces thèmes. Premièrement, les bons sauvages ignorent les beaux-arts et la science, bien qu'ils puissent tout de même connaître la poésie. Deuxièmement, La Fontaine adopte une posture sceptique quant aux bienfaits de la science sur les humains : il doute que l'envoi de rhéteurs chez les bons sauvages afin de former des savants soit bénéfique pour ces peuples. Malgré ce questionnement, dans l'état civil, les beaux-arts et la science se trouvent fortement valorisés : nous montrerons à partir de quatre textes que La Fontaine jauge la qualité des différents

⁸⁰ Trintignan, *supra* note 10 à la p 161.

gouvernants à partir de l'effort qu'ils consacrent à l'avancement des beaux-arts et à la science.

Le premier texte pertinent est la fable *Un animal dans la Lune*. Cette fable est, pourrait-on dire, séparée en deux parties. La première, qui ne concerne pas notre objet d'étude, est un aparté à forte teneur philosophique où La Fontaine se positionne face aux enjeux mis de l'avant par les Sceptiques quant à l'usage des sens et de la raison dans la construction de la connaissance. La seconde partie contient le récit de la fable. Elle relate qu'en Angleterre, des astronomes avaient cru apercevoir une forme dans la lune, ce qu'ils interprétaient comme un mauvais présage annonçant possiblement une guerre. Face à d'aussi sombres présages, le Roi désira observer la forme lui-même, ce qui ne manque pas d'être souligné par La Fontaine : « Le Monarque accourut : / Il favorise en Roi ces hautes connaissances ». Le Roi consultant le télescope de ses scientifiques, il réalise que la forme animale de la lune était due à une souris coincée entre deux verres :

C'était une Souris cachée entre les verres :
 Dans la lunette était la source de ces guerres.
 On en rit. Peuple heureux, quand pourront les François
 Se donner comme vous entiers à ces emplois ?

Dans ce passage, La Fontaine adopte une position critique face à la guerre annoncée : elle ne découle pas d'une nécessité objective, puisque « dans la lunette était la source de ces guerres ». De plus, le Roi d'Angleterre, Charles II, se trouve gratifié de deux façons : premièrement, le fabuliste salue l'usage de la raison qui permet de corriger l'erreur à l'origine des sombres présages et, deuxièmement, il loue le règne de Charles parce qu'il permet aux Anglais de se consacrer « à ces emplois », ce qui désigne, nous le verrons, les beaux-arts et la science. Après ce passage, La Fontaine trace le contraste avec la France, en expliquant que les Français

trouvent la gloire dans la politique de conquête de Louis XIV : « Mars nous fait recueillir d'amples moissons de Gloire (...)/ Ses Lauriers nous rendront célèbres dans l'histoire ».

Une fois le contraste établi, La Fontaine réitère sa critique de la politique guerrière, de même que ses louanges à l'égard de Charles :

La paix fait nos souhaits, et non point nos soupirs.
Charles en sait jouir. Il saurait dans la guerre
Signaler sa valeur, et mener l'Angleterre
A ces jeux qu'en repos elle voit aujourd'hui.
Cependant, s'il pouvait apaiser la querelle,
Que d'encens ! Est-il rien de plus digne de lui ?
La carrière d'Auguste a-t-elle été moins belle
Que les fameux exploits du premier des Césars ?
O peuple trop heureux, quand la paix viendra-t-elle
Nous rendre comme vous tout entiers aux beaux-arts?

La Fontaine montre qu'il désire la paix et espère voir Charles « apaiser la querelle ». Comme le fait remarquer Couton, le fabuliste fait référence dans cette fable à la campagne de Hollande, où la France s'était engagée, mais dont la tournure devenait éprouvante : les esprits, en France, étaient donc disposés à accepter une paix⁸¹. Ainsi, même s'il souligne que le roi anglais pourrait « dans la guerre / signaler sa valeur », il suggère l'idée qu'un Roi apaisant un conflit n'est pas moins glorieux qu'un Roi qui se démarque aux jeux de Bellone : « La carrière d'Auguste a-t-elle été moins belle / Que les fameux exploits du premier des Césars ? ». Le dernier vers explique le motif qui pousse La Fontaine à désirer la paix : il espère que la paix rende les Français « tout entiers aux beaux-arts ».

⁸¹ Couton p. 77

Cette fable est majeure parce qu'on voit clairement à l'œuvre le jugement que La Fontaine porte sur la politique de deux monarques. Il y vante les vertus guerrières pour la forme : il aurait été imprudent de critiquer trop ardemment la politique guerrière de Louis XIV, comme il aurait été malhabile de présenter Charles II comme un monarque incapable de vertus guerrières, puisque l'habileté à mener une guerre était un élément central de la légitimité des monarques à cette époque. Malgré ces précautions de formes, La Fontaine montre que les vertus guerrières ne sont pas un critère déterminant dans sa façon d'apprécier la politique d'un monarque. En effet, le fabuliste loue la paix en soulignant qu'elle permet à un peuple de se consacrer aux beaux-arts et à la science. De cette façon, il prend ses distances de la politique française de l'époque : il souhaite voir le Roi abandonner sa politique de conquête pour profiter des dividendes de la paix. Cette façon de valoriser la paix se manifeste aussi à l'égard de Charles II : il l'enjoint à promouvoir la paix en soulignant que le développement des arts et des sciences fait partie de son rôle de monarque, qu'il n'y trouve pas moins de gloire que sur les champs de bataille et qu'il espère de voir les Français vivre comme les Anglais, c'est-à-dire, en se consacrant tout entier aux beaux-arts et à la science. Ainsi, en prenant ses distances de l'impératif moral voulant que le monarque soit un conquérant, La Fontaine pose un autre critère afin de jauger la qualité des rois : sa capacité à établir une paix qui permet le développement de la science.

Le second texte qui nous occupe est une *Ode pour la paix* écrite entre février 1679 et juin 1679 pour le quatrième traité de Nimègue avec l'Empereur du Saint-Empire. Un des passages de cette ode louange Louis XIV pour son rôle dans le développement des beaux-arts :

L'Univers va changer : l'avenir m'est caché,
 Ou le temps des beaux-arts s'est enfin rapproché ;
 Ils fleuriront tous : on verra, dans les nues,

D'autres Louvres, cherchant des routes inconnues,
 Toucher de leur sommet la demeure des dieux.
 J'évoquerai pour le théâtre
 Les grands morts, grands sujets dont je suis idolâtre ;
 Tandis que, d'autre part, d'un soin laborieux,
 Par l'ordre de Louis, cent traducteurs célèbres
 Tireront du sein des ténèbres
 Ce que Rome et la Grèce ont produit de plus beau :
 Homère et ses enfants, ressortis du tombeau,
 Vont éterniser votre empire ;
 Tout deviendra français, Louis le veut ainsi. (...)

Deux éléments de la politique royale se trouvent salués dans cette citation. Le premier est la paix : elle permettra de développer les beaux-arts. Le second élément est la traduction des œuvres classiques.

Des propos semblables se trouvent dans les remerciements de La Fontaine, prononcés lors de son intronisation à l'Académie française, en 1683. Dans un passage, il affirme que le seul point que n'a pu atteindre le génie français est d'avoir assez louangé Louis XIV : « Je ne sais qu'un point qu'il n'ait pu encore atteindre parfaitement [le génie français] : ce sont les louanges d'un prince qui joint aux titres de Victorieux et d'Auguste celui de Protecteur des Sciences et des Belles-Lettres ». Évidemment, ces propos relèvent de la flatterie. Néanmoins, la constance avec laquelle La Fontaine met en avant l'importance qu'il accorde à la promotion des arts et des lettres par les monarques dénote un trait important de sa pensée politique.

Finalement, une des lettres des *Relations d'un voyage en Limousin* contient un passage qui appuie, à notre avis, l'idée voulant que La Fontaine accorde beaucoup d'importance à la « politique culturelle » des monarques. Ce voyage a eu lieu en 1663, alors qu'un oncle de La Fontaine, Jannart, a été exilé à Limoges parce qu'il était un soutien de Fouquet. La Fontaine a été contraint de l'accompagner. Les *Relations*

sont faites d'une série de lettres que La Fontaine a écrites à sa femme, afin de lui décrire ce qu'il voyait. Dans la lettre écrite dans la ville de Richelieu le trois septembre 1663, en décrivant un édifice bâti par François 1^{er}, le fabuliste fait l'éloge de ce monarque :

« Ce qu'a fait faire François 1^{er}, à le regarder du dehors, me contenta plus que tout le reste : il y a force petites galeries, petites fenêtres, petits balcons, petits ornements, sans régularité et sans ordre ; cela fait quelque chose de grand qui plaît assez. Nous n'eûmes pas le loisir de voir le dedans ; je n'en regrettai que la chambre où Monsieur est mort, car je la considérais comme une relique : en effet, il n'y a personne qui ne doive avoir une extrême vénération pour la mémoire de ce prince. Les peuples de ces contrées le pleurent encore avec raison : jamais règne ne fut plus doux, plus tranquille, ni plus heureux, que l'a été le sien ; et, en vérité, de semblables princes devraient naître un peu plus souvent, ou ne point mourir. »

Nous soutenons que La Fontaine appréciait François 1^{er} pour l'importance qu'il accordait aux beaux-arts. Deux éléments étayent cette affirmation. Premièrement, François 1^{er} a été un mécène important et un rouage important de la diffusion, en France, de l'art issu de la Renaissance italienne. Or, l'analyse des sources ayant inspiré La Fontaine dénote une forte influence de l'Italie sur le fabuliste : il a donc, en quelque sorte, bénéficié de la « politique culturelle » de François 1^{er}⁸². Deuxièmement, l'éloge de La Fontaine porte sur des considérations esthétiques, non pas, par exemple, sa politique étrangère. Cette attention accordée aux choix esthétiques de François 1^{er} et le rôle névralgique de ce dernier pour la diffusion d'œuvres dans lesquelles La Fontaine a largement puisé renforce l'idée que La Fontaine juge les monarques en grande partie en fonction de la conduite de ceux-ci dans la promotion des beaux-arts et des sciences.

⁸² Jean Pierre Collinet, *La Fontaine en amont et en aval*, Pise Goliardica, 1988. Voir plus spécifiquement les pages 19 à 71.

2.8 Régime politique

À première vue, la position de La Fontaine sur la question du régime politique pourrait paraître contradictoire. En effet, certains éléments donnent une teinte anarchiste à la pensée politique lafontainienne. Le premier est sa description favorable de la condition humaine dans l'état de nature alors que les lois, les impôts et l'État sont absents. Le second est la condition humaine dans l'état civil : dans *La Discorde*, elle est traversée par le conflit, alors que dans le *Paysan du Danube* et *La Génisse, la Chèvre et la Brebis en société avec le Lion*, le fabuliste met en scène des personnages soumis à l'oppression des plus forts. Le dernier élément est la valorisation, dans certaines fables, de l'individualisme et la critique des gens qui choisissent la docilité par amour du confort. Toutefois, l'analyse de l'œuvre entière nous force à constater que La Fontaine prend position en faveur de la royauté et qu'il rejette la démocratie, ce qui rend impossible la désignation « d'anarchiste ». À notre avis, il faut plutôt concevoir que, pour le fabuliste, les êtres humains doivent avoir des modes d'organisation différents, suivant leur état. Nous montrerons que La Fontaine critique les élections, la démocratie et qu'il prend position en faveur de la monarchie héréditaire.

Premièrement, la question du suffrage est abordée dans *Le renard, le Singe et les Animaux*, seule occurrence de cet enjeu dans l'œuvre. Dans la première partie de la fable, le narrateur nous explique les animaux se sont rassemblés suite à la mort du Lion, dans le but de trouver son remplaçant. Afin de désigner le prochain Roi, les animaux essaient tour à tour la couronne :

Il se trouva que sur tous essayée,
A pas un d'eux elle ne convenait.
Plusieurs avaient la tête trop menue,
Aucuns trop grosse, aucuns même cornue.

Dans la seconde partie de la fable, La Fontaine montre que malgré ces difficultés, le singe réussit à emporter les suffrages :

Le Singe aussi fit l'épreuve en riant ;
Et par plaisir la tiare essayant,
Il fit autour force grimaceries,
Tours de souplesse, et mille singeries,
Passa dedans ainsi qu'en un cerceau.
Aux Animaux cela sembla si beau,
Qu'il fut élu : chacun lui fit hommage.

Le fabuliste offre, dans ces vers, une critique du procédé électif : il montre que pour gagner les élections, il faut se donner en spectacle en faisant « mille singeries ». Dans la troisième partie de la fable, le renard élabore une stratégie afin de renverser le nouveau Roi :

Il dit au Roi : Je sais, Sire, une cache,
Et ne crois pas qu'autre que moi la sache.
Or tout trésor, par droit de royauté,
Appartient, Sire, à Votre Majesté.
Le nouveau roi bâille après la finance ;
Lui-même y court pour n'être pas trompé.
C'était un piège : il y fut attrapé.

Le singe, avide de richesse, tombe dans un piège et se discrédite aux yeux des animaux. Les derniers vers de la fable montrent qu'il faut des qualités particulières pour gouverner :

Le Renard dit, au nom de l'assistance :
Prétendrais-tu nous gouverner encor,
Ne sachant pas te conduire toi-même ?
Il fut démis ; et l'on tomba d'accord
Qu'à peu de gens convient le diadème.

En affirmant qu'à « peu de gens convient le diadème », La Fontaine cherche à faire valoir que tous ne peuvent prétendre à gouverner les autres. Sachant qu'il a ridiculisé l'élection quelques vers plus haut, il est permis de déduire que pour notre fabuliste, le processus électoral n'est pas un procédé qui permet de désigner ceux qui peuvent gouverner.

D'autres interprétations ont été suggérées pour cette fable. Trintignan affirme que la fable a pour objectif de montrer qu'un monarque doit savoir faire preuve de modération, de maîtrise de soi et que seule une élite peut prétendre diriger la société. Toutefois, son interprétation nous semble un peu courte : elle ne met pas assez d'emphasis sur le processus électoral qui se déroule. Par ailleurs, Taine suggère que la fable traite de la psychologie des courtisans et que La Fontaine a voulu montrer leur sang-froid, même dans le triomphe d'un imbécile : le renard voulant se venger de lui, il lui aurait tendu ce piège. Or, si la fable mentionne bien que le renard « regretta son suffrage », rien ne permet de croire qu'il cherchait à se venger, à prendre sa place ou qu'il aspirait à quelque promotion. Aussi, limiter le sens de la fable à la seule psychologie du courtisan laisse de côté le processus électoral et la leçon que tirent les animaux à la fin. Pour sa part, Jasinski semble ambivalent dans son interprétation : il ne prend pas position formellement, mais laisse trois interprétations en suspens. Premièrement, il soutient que cette fable pourrait être une critique des gens avides d'argent. Deuxièmement, il affirme que la fable pourrait être une prise de position contre la monarchie élective, puisqu'à l'époque où la fable aurait été écrite, les aristocrates polonais procédaient à l'élection de leur Roi. Troisièmement, il suggère que la fable pourrait traiter du processus pour choisir le remplaçant de Mazarin : les personnages sur lesquels le diadème ne convenait pas seraient Le Tellier, jugé peu propre à occuper une telle fonction, Fouquet, critiqué pour ses airs de supériorité, et Lionne qui ne pouvait prétendre à ce poste à cause de son amour du jeu et le

comportement de sa femme. Colbert serait le singe de la fable : sa chute ainsi mise en scène sous-entendrait que Colbert s'est enrichi indûment et qu'il y trouvera sa perte. La première interprétation nous paraît trop simple puisqu'elle est loin d'épuiser le sens de la fable. La troisième est plus complète, mais insuffisante : pourquoi La Fontaine aurait-il mis en scène des élections ? Qui est le renard ? Pourquoi l'enjeu de la fable aurait-il été le diadème, alors que l'enjeu de la succession de Fouquet n'est pas la couronne de France ? À notre avis, la seconde interprétation suggérée pourrait être la bonne. Il est fort plausible d'avancer que La Fontaine a cherché à montrer que la monarchie élective est problématique et que peu de gens peuvent légitimement prétendre au trône en évoquant les péripéties du trône polonais. Cette interprétation est soutenue par une lettre de 1669 à la princesse de Bavière dans laquelle le fabuliste traite des enjeux politiques liés aux élections pour le trône polonais⁸³. Cette interprétation a d'ailleurs l'avantage d'unir les idées suggérées par la fable avec le contexte historique qui les inspira.

La seconde fable qui nous occupe est *La tête et la queue du serpent*. Cette fable repose sur l'idée que la société est composée de deux types de gens : ceux qui sont faits pour diriger et ceux qui sont faits pour suivre. De plus, elle met en avant une critique des revendications égalitaires, qui peut être comprise comme une critique de la démocratie. Dans la première partie de la fable, le narrateur rapporte que la queue du serpent revendique de prendre la place de la tête. Ses prétentions sont appuyées par l'idée qu'elle n'a pas à être au service de la tête et qu'elle peut aussi bien diriger qu'elle. Dans la seconde partie, La Fontaine décrit les conséquences du changement de direction :

Le Ciel eut pour ces vœux une bonté cruelle.
Souvent sa complaisance a de méchants effets.

⁸³ Clarac, *supra* note 16 à la p 573.

Il devrait être sourd aux aveugles souhaits.
 Il ne le fut pas lors : et la guide nouvelle,
 Qui ne voyait au grand jour
 Pas plus clair que dans un four,
 Donnait tantôt contre un marbre,
 Contre un passant, contre un arbre.
 Droit aux ondes du Styx elle mena sa sœur.

À ce stade, la leçon aurait pu être générale : l'idée que certaines personnes sont naturellement nées pour diriger pourrait s'appliquer à n'importe quelle forme d'organisation, qu'elle soit commerciale, religieuse ou politique. Toutefois, le dernier vers indique le sens de la fable : « Malheureux les Etats tombés dans son erreur ». Ainsi, cette fable suggère l'idée que la direction des destinées politiques ne doit pas être laissée à ceux qui sont faits pour suivre.

La démocratie se trouve critiquée aussi dans *Démocrite et les Abdéritains*, où le récit est coiffé d'une charge élitiste : « Que j'ai toujours haï les penseurs du vulgaire ! / Qu'il me semble profane, injuste et téméraire ». Le récit qui suit sert à justifier ce mépris des « penseurs du vulgaire ». Il met en scène la population d'Abdère, Hippocrate et Démocrite. Les premiers demandent l'aide du second afin de guérir la folie du troisième :

Notre concitoyen, disaient-ils en pleurant,
 Perd l'esprit : la lecture a gâté Démocrite ;
 Nous l'estimerions plus s'il était ignorant

Hippocrate accepte d'aller discuter avec Démocrite, qu'il trouve concentré à l'étude d'un cerveau. Afin de discréditer l'opinion des Abdéritains, La Fontaine insiste sur la teneur intellectuelle de la discussion des deux philosophes :

Leur compliment fut court, ainsi qu'on peut penser :
 Le sage est ménager du temps et des paroles.
 Ayant donc mis à part les entretiens frivoles,
 Et beaucoup raisonné sur l'homme et sur l'esprit,
 Il tombèrent sur la morale.

Ainsi, loin d'être une discussion avec un fou, il s'agit d'une discussion entre philosophes, loin des « entretiens frivoles ». La Fontaine peut alors énoncer sa morale, qui reprend la charge coiffant l'apologue :

Le récit précédent suffit
 Pour montrer que le peuple est juge récusable.
 En quel sens est donc véritable
 Ce que j'ai lu dans certain lieu
 Que sa voix est la voix de Dieu ?

Il s'oppose ainsi à la maxime *vox populi vox dei*. Les analyses de nos prédécesseurs insistent aussi sur le caractère antidémocratique de cette fable. Notons qu'il n'y a pas d'analyses contextualistes ayant identifié un ancrage historique précis à cette fable, ce qui plaide en faveur d'une interprétation plus philosophique qu'historique, comme nous l'avons menée.

Il montre les délibérations du peuple aussi dans la fable *Le testament d'Ésope*. Bien que la fable cherche à mettre en valeur Ésope, la critique du peuple assemblé est aussi une critique envers la démocratie. La fable relate les discussions publiques à Athènes entourant la façon d'interpréter un testament, afin de séparer l'héritage d'un père à ses trois filles et sa femme. Alors que le peuple allait s'entendre sur une façon de partager l'héritage, Ésope s'oppose en faisant valoir une interprétation du testament qui, finalement, accorde toute l'assemblée. Cette intervention d'Ésope fait dire à La Fontaine :

Le peuple s'étonna comme il se pouvait faire
 Qu'un homme seul eût plus de sens
 Qu'une multitude de gens

Cette façon de tourner en ridicule le peuple rassemblé indique une tonalité critique envers la démocratie, comme l'avait relevé la littérature⁸⁴.

On retrouve aussi cette critique dans *Les Grenouilles qui demandent un Roi*. La Fontaine met en scène des grenouilles en assemblées qui décident de leur régime politique. En premier lieu, les grenouilles :

(...) se lassant
 de l'état démocratique
 par leurs clameurs firent tant
 Que Jupin les soumit au pouvoir monarchique

La façon dont est décrite l'attitude des grenouilles dénote la critique de l'auteur. Selon le dictionnaire de Furetière, la lassitude évoque l'épuisement des forces qui exige du repos⁸⁵ et la clameur désigne un « cri public et tumultueux »⁸⁶, ce qui implique deux attitudes contraires. Le peuple est montré las de sa démocratie, donc de la charge publique qui lui incombe, mais criard et tumultueux pour qu'on lui retire sa charge. Bref, il ne trouve pas les forces de se gouverner perpétuellement, mais uniquement pour exiger, dans un tumulte, qu'on le gouverne. Leur second roi est pacifique et ne les satisfait toujours pas : « "Donnez-nous, dit ce peuple, un roi qui se remue" ». Jupin leur accorde un Roi qui, cette fois, dévore les grenouilles. La Fontaine démontre par cette fable que, non seulement la démocratie ne convient pas, mais aussi qu'il est préférable que le peuple ne juge pas lui-même du régime politique

⁸⁴ Trintignan, *supra* note 10 à la p 93.

⁸⁵ Furetière, *supra* note 25 à la p 1165.

⁸⁶ *Ibid* à la p 414.

et du monarque qui le gouverne. Les analyses de nos prédécesseurs s'accordent avec ce constat⁸⁷.

À la lumière de ces fables se précise alors la pensée de La Fontaine quant au régime politique : les États tombés dans l'erreur de croire que la parole du peuple assemblé est la parole de Dieu courent à leur perte, puisque le peuple est un juge récusable et que l'élection ne permet pas de nommer une des rares personnes à qui convient le diadème. Ce propos renforce notre constat sur la rupture qualitative entre l'état de nature et l'état civil : il montre que ces états sont incommensurables et qu'à différentes conditions s'imposent différents types d'organisation ; dans l'état de nature, entre bons sauvages, l'anarchie permet une vie heureuse et paisible, alors que dans l'état civil, il faut un pouvoir monarchique pour éviter les dommages qui peuvent être commis par un gouvernement populaire.

On pourrait considérer qu'il existe une tension entre le positionnement de La Fontaine en faveur de la monarchie héréditaire et certains positionnements politiques. Premièrement, l'apparente contradiction entre le monarchisme et la critique de l'état civil peut être résolue par l'idée qu'à chaque état doit correspondre un régime particulier, mais aussi par l'idée que la monarchie est le régime le plus à même de favoriser les beaux-arts et la science. Ce n'est pas un enjeu mineur puisque, comme nous l'avons vu, La Fontaine juge de la qualité des monarques par leur promotion de ces activités. La fable *Démocrite et les Abdéritains* montre que le peuple condamne Démocrite qui, pourtant, se dévoue à la philosophie et à la science. Cette fable laisse croire que les régimes populaires ne sont pas favorables au développement de ces activités si chères à La Fontaine. Ainsi, même si l'état civil pose une multitude de problèmes, la monarchie peut éviter ceux qui découlent de la souveraineté populaire, tant dans le choix des dirigeants que dans le promotion des arts et des sciences.

⁸⁷ Trintignan, *supra* note 10 à la p 110; Couton, *supra* note 5 à la p 58.

Deuxièmement, cette importance accordée aux arts et aux sciences explique aussi pourquoi La Fontaine soutient la monarchie héréditaire, mais critique les politiques guerrières : il croit que les monarques doivent permettre aux beaux-arts et aux sciences de fleurir dans leur royaume en n'épuisant pas leurs forces dans des conflits.

Une troisième tension peut s'imposer lorsqu'on considère la critique de la politique guerrière de Louis XIV et la volonté de La Fontaine que la France obtienne la neutralité anglaise dans le conflit avec la Hollande : si La Fontaine adopte une posture pacifique, pourquoi se soucie-t-il de voir l'équilibre des puissances européennes pencher en faveur de la France ? Nous considérons que la réaction de La Fontaine en situation de conflit relève du même principe que le « rally around the flag » en politique américaine, où même les congressistes opposés à une campagne militaire soutiennent les troupes, par exemple, en votant pour les crédits requis pour mener l'effort de guerre. Comme il a été relevé dans la littérature, La Fontaine désirerait une politique pacifique, mais une fois les troupes engagées, le pragmatisme l'amène à soutenir Louis XIV⁸⁸.

La dernière tension se constate dans le fait que le soutien à la monarchie s'accompagne d'une allégeance mal dissimulée envers la noblesse d'épée : elle se dévoile dans ses fréquentations, ses textes dédiés aux grands Princes comme La Rochefoucault ou Conti, ses prises de position contre l'omnipotence du pouvoir royal ou encore sa critique des courtisans, qui vise la noblesse domestiquée de Versailles. Résoudre cette tension entre le soutien aux Princes et le monarchisme n'est pas chose aisée puisque dans la fable *Les membres et l'estomac*, La Fontaine présente la société comme un corps interdépendant où le pouvoir royal, central, assure le fonctionnement

⁸⁸ Larocque, *supra* note 3 à la p 575.

de l'organisme. La Fontaine y critique l'oisiveté de la noblesse. Nous croyons que cette critique vise la noblesse domestiquée de Versailles, de même que sa dépendance économique à l'égard du monarque. Ce dernier élément rejoint une autre fable, *La Chauve-souris le Buisson et le Canard*, où le fabuliste critique l'endettement des seigneurs. Cet endettement était un enjeu politique important à l'époque de La Fontaine, puisque les dépenses de prestige ont ruiné plusieurs princes, qui se sont résolu à vendre des domaines, à marier leurs enfants avec des bourgeois, afin d'enrichir leur lignée, et à dépendre des pensions royales⁸⁹. À notre avis, La Fontaine rejetait à la fois la monarchie absolue et le fractionnement politique féodal, bien qu'il désirait voir les Princes participer de façon active au royaume en n'étant pas réduits, par l'endettement, au rôle de courtisans devant le maintien de leur rang aux grâces distribuées par le Roi. Bref, le fabuliste prônerait une forme d'équilibre des pouvoirs entre le Roi et les Princes du royaume.

* *

*

À travers l'analyse élargie de différents enjeux soulevés par notre analyse du premier chapitre, nous avons pu constater que nos observations quant aux caractéristiques de l'état de nature et aux éléments qui font contraste avec l'état civil ne sont pas fortuites et qu'elles sont cohérentes avec différents aspects de la pensée politique de La Fontaine. Notre analyse du premier enjeu, la discorde, permet de saisir un des aspects de la rupture entre l'état de nature et l'état civil : elle est absente du premier état, alors qu'elle mine le second. En effet, La Fontaine montre que dans l'état civil, les conflits sont une fatalité impossible à prévenir pour un ordre politique. Il suggère même que les dirigeants en tirent avantage. À propos du second enjeu, le droit, il apparaît que

⁸⁹ Norbert Elias, *La société de cour*, Paris, Flammarion, 2008.

l'humain sorti de l'état de nature, comme le paysan du Danube, ne peut compter sur le droit pour amoindrir les problèmes qui accompagnent l'état civil. Le fabuliste se montre sceptique sur les bienfaits de l'administration juridique : les représentations du droit disponible dans l'œuvre insistent sur la longueur des procédures, leur coût excessif et l'absence d'impartialité dans l'administration des lois. Ce scepticisme face aux tribunaux et aux juristes est mitigé par l'estime que La Fontaine porte pour Achille de Harley, ce qui laisse croire qu'un individu pourrait permettre, ponctuellement, que la justice soit bien administrée. Troisièmement, nous avons pu constater que l'opposition entre le bonheur des bons sauvages et les soucis de l'état civil se situe dans un fil conducteur de la pensée de La Fontaine : celui-ci montre que l'humain subit un crescendo de problèmes au fur et à mesure qu'il entre en contact avec l'État. De l'état de nature à l'état civil, de la passivité politique à l'engagement dans les affaires d'État, le fabuliste montre des malheurs qui s'accumulent sur l'humain : non seulement les « soins de la république » le privent de l'amour et d'un bonheur tranquille, mais les hautes charges et la vie de Cour mettent sa vie en péril.

L'analyse de la question du régime politique montre que la position monarchiste de La Fontaine n'est pas incompatible avec la représentation favorable de la condition humaine dans l'anarchie de l'état de nature : en fait, La Fontaine montre que l'humain doit adapter la forme d'organisation de la société en fonction de l'état dans lequel il se trouve. L'humain dans l'état de nature est plus heureux sans État, mais lorsque celui-ci est fondé, il est préférable qu'une monarchie héréditaire s'installe.

Le traitement du thème de la santé, le cinquième enjeu, est compatible avec la description de la vie des bons sauvages dans le *Poème du Quinquina* et constitue une ligne de fracture entre les deux états. En effet, La Fontaine prête une espérance de vie plus longue aux bons sauvages et un vieillissement plus agréable, ce qui contraste avec la description du bûcheron appelant la mort, dont la vie plus courte est rendue

souffrante à cause de problèmes spécifiques à l'état civil, comme les impôts. De la même façon, dans le *Poème du Quinquina*, il critique la médecine européenne en affirmant la supériorité des remèdes utilisés par les bons sauvages. Cette tonalité critique se retrouve aussi dans des fables, où La Fontaine montre l'incompétence, l'indifférence et les coûts prohibitifs des médecins.

Sixièmement, la rupture entre l'état de nature et l'état civil se manifeste aussi dans la place qu'occupe la force dans les rapports sociaux. Dans la première condition, elle est absente : le fabuliste montre les bons sauvages vivant loin de tous les conflits. Cette vie paisible est interrompue par l'avènement de l'état civil. En cas de conquête, non seulement la force est utilisée pour ladite conquête, mais elle est aussi utilisée par les dirigeants pour exploiter le travail des conquis. En cas d'invention de la propriété privée, la discorde crée la perspective de l'épreuve de force. Dans le cas où l'état civil serait apparu suite à un contrat social, la force prévaut dans les rapports entre les parties puisqu'elle permet au plus fort d'exploiter le travail des autres et de renier le contrat. La place accordée à la force dans ces scénarios s'harmonise avec la représentation des rapports politiques fondamentaux de l'époque, où la prévalence de la force se constate tant dans son usage brut, mais aussi dans la modification des comportements en perspective de l'usage de la force. Le Roi utilise la force sur ces sujets lorsqu'il est irrité ou qu'il le juge utile. Les courtisans rusent entre eux afin de pousser le Roi à exercer son courroux sur leurs adversaires. Les Rois, entre eux, voient la force structurer leurs rapports de quatre façons. Premièrement, en forçant le monarque à jauger la puissance de son adversaire afin d'évaluer la menace qu'il constitue. Deuxièmement, La Fontaine montre qu'un Roi doit savoir utiliser toutes les forces du royaume. Troisièmement, un Roi doit tenir ses ennemis divisés pour qu'ils épuisent leurs forces entre eux. Quatrièmement, cette omniprésence de la force pousse le fabuliste à prôner la prudence lors de l'établissement d'une paix : il vaut mieux poursuivre l'épreuve de force que de chercher une paix mal assurée.

CHAPITRE III

UN ÉCLAIRAGE COMPARATIF

Le précédent chapitre a permis de constater que la représentation de l'état de nature et de l'avènement de l'état civil que nous avons identifiée s'ancre dans les lignes de force de la pensée politique de La Fontaine. Il convient désormais d'éclairer les particularités de la pensée lafontainienne en la confrontant à celle de trois incontournables penseurs de ces questions : Thomas Hobbes, John Locke et Jean-Jacques Rousseau.

Afin d'éclairer la pensée de La Fontaine, nous dégagerons, chez les trois auteurs mentionnés, leur représentation de l'état de nature, de l'avènement de l'état civil et des conséquences de cet avènement sur la condition humaine. Ainsi, nous pourrions mettre en lumière les éléments particuliers à la pensée de La Fontaine.

3.1 Thomas Hobbes

Les passages du célèbre *Leviathan* de Hobbes qui mettent en scène une représentation de l'état de nature montrent une condition humaine fort distincte de celle mise de l'avant par La Fontaine. À l'exception d'une petite nuance, les auteurs s'opposent tant au niveau des conditions de vie, que du comportement humain et des rapports sociaux. Des dissemblances existent aussi dans la façon dont ils conçoivent l'avènement de l'état civil et ses conséquences pour l'être humain.

3.1.1 État de nature

Hobbes présente de façon défavorable la condition humaine dans l'état de nature :

« In such condition there is no place for industry, because the fruit thereof is uncertain: and consequently no culture of the earth; no navigation, nor use of the commodities that may be imported by sea; no commodious building; no instruments of moving and removing such things as require much force; no knowledge of the face of the earth; no account of time; no arts; no letters; no society; and which is worst of all, continual fear, and danger of violent death; and the life of man, solitary, poor, nasty, brutish, and short. »⁹⁰

Cette condition est marquée par l'état de guerre, c'est-à-dire que les individus sont dans une disposition permanente au combat. Dans cet état de guerre, ils se retrouvent à forces égales : si l'un est plus fort, l'autre possédera plus d'intelligence. Il n'y a pas de domination stable de certains sur les autres. Néanmoins, tous vivent dans la peur continuelle de la mort violente, qui est la plus forte passion chez l'humain.

Cette crainte trouve son origine dans les comportements humains. En effet, bien que les humains puissent concevoir une forme de justice dans leur for intérieur, celle-ci ne balise pas leurs actions à l'égard des autres. La nature humaine guide les actions individuelles en poussant à l'égoïsme. En plus de la peur de la mort violente, les passions conflictuelles que sont la compétition, la défiance et la gloire créent un environnement hostile qui contraint l'être humain à ne compter que sur lui-même.

Ainsi, dans cette condition, l'humain mène une vie solitaire. Hobbes ouvre la porte à des alliances ponctuelles entre les individus, lorsqu'ils doivent se défendre contre un humain plus fort. Au-delà de cette possibilité, Hobbes considère que l'être humain ne

⁹⁰ Thomas Hobbes, *Leviathan*, coll Dover philosophical classics, Mineola, NY, Dover Publications, 2006 à la p 70.

prend pas plaisir à côtoyer ses semblables en l'absence d'un souverain capable d'imposer la paix par la force.

Les pensées de Hobbes et La Fontaine se rejoignent lorsqu'ils présentent les humains dans l'état de nature comme des brutes et des ignorants. Toutefois, de nombreuses dissemblances se font jour. Tout d'abord, La Fontaine s'écarte de l'idée que l'humain vivait seul dans l'état de nature puisque dans sa présentation des premiers humains, dans *Le Poème du Quinquina*, il met en scène des liens familiaux durables, lorsqu'il évoque la relation mère/enfant. De même dans *Les Amours de Psychée et Cupidon*, il montre un père vivant avec ses filles. Dans le second stade d'état de nature, ils vivent aussi en groupe : *Le Paysan du Danube* montre que les sauvages vivent en famille, dans des villes. De plus, La Fontaine refuse l'idée que la vie soit précaire et courte, puisque les bons sauvages possèdent de quoi faire « grand'chère » et qu'il précise que « notre vieillesse est leur adolescence ». Aussi, il conçoit l'état de nature comme une époque paisible et tranquille, loin de la crainte continuelle de la mort qu'Hobbes met de l'avant. Sur le plan comportemental, La Fontaine refuse l'idée que l'égoïsme soit le moteur des actions humaines, puisqu'il souligne les qualités morales des bons sauvages. De la même façon, les passions conflictuelles ne sont pas associées à l'état de nature par La Fontaine, mais plutôt à des situations propres à l'état civil, que ce soit les intrigues des courtisans en compétition pour les faveurs du monarque ou la recherche de la gloire dans les conquêtes par le Roi.

La question de la nature humaine mérite une attention plus marquée. Hobbes résumait le caractère égoïste de la nature humaine par la formule latine *homo homini lupus*, dans *De Cive*. Sur ce point, La Fontaine semble s'accorder avec l'auteur anglais, comme montre la fable *Les compagnons d'Ulysse*. Dans cette fable, qui s'inspire du récit homérique, Ulysse est naufragé sur une île où trois de ses matelots ont été changés en animaux, soit en lion, en ours et en loup. La déesse à l'origine de cette

transformation accepte toutefois de les transformer en hommes, si les matelots l'acceptent. Au grand dam d'Ulysse, ceux-ci préfèrent rester des animaux. Le loup s'exprime en ces termes :

Si j'étais Homme, par ta foi,
 Aimerais-je moins le carnage ?
 Pour un mot quelquefois vous vous étranglez tous :
 Ne vous êtes-vous pas l'un à l'autre des Loups ?

George Couton affirme que cette fable montre que La Fontaine adhère à l'approche pessimiste de la nature humaine, notamment parce qu'elle reprend la formule *homo homini lupus*.⁹¹ À la lumière des textes traitant de l'état de nature dans l'œuvre du fabuliste, il nous apparaît problématique de trancher ainsi cette question. En effet, La Fontaine représente favorablement les peuples d'Amérique et les bons sauvages en mentionnant explicitement leur caractère paisible. Comment agencer cette représentation avec les propos tenus par le loup ? Si la fable *Les Compagnons d'Ulysse* est une des dernières à avoir été écrites, les écrits sur le bon sauvage ne sont pas, non plus, des écrits de jeunesse : il serait difficile de soutenir que La Fontaine ait changé soudainement d'avis sur cette question dans ses vieux jours. Après tout, le fabuliste affirme lui même, à propos du naturel, qu'« Il se moque de tout, certain âge accompli / Qu'on lui ferme la porte au nez / Il reviendra par la fenêtre ». À notre avis, il est plus raisonnable de considérer que l'humain change de nature selon l'état social dans lequel il se retrouve. Dans *Les Compagnons d'Ulysse*, le loup se fait proposer de redevenir un humain dans l'état civil, non pas simplement un humain abstrait. C'est à partir de cet état civil qu'il juge de la nature de l'homme. Considérer ainsi la réprobation du matelot d'Ulysse permet d'harmoniser ce passage avec tous ceux où La Fontaine présente favorablement les peuples d'Amérique et les bons sauvages.

⁹¹ Couton, *supra* note 5 à la p 43.

3.1.2 Avènement de l'état civil

Hobbes considère que l'humain entre dans l'état civil sous l'influence de la peur de la mort : motivé par cette crainte, il cède une part de sa liberté naturelle à un souverain, au moyen d'un « contrat social ». Ce souverain possède un pouvoir absolu pour contraindre les humains à la paix, grâce à la force. Hobbes considère que cet absolutisme est nécessaire, de même que le recours à la force, sans quoi l'état de guerre réapparaîtrait : « *Convenants, without the Sword, are but Words and of no strenght to secure a man at all* ». ⁹²

Si Hobbes est souvent à l'origine de la pensée d'auteurs dits « réalistes », l'espoir de voir le pouvoir politique empêcher les conflits grâce à l'absolutisme et le recours à la force est, d'un point de vue lafontainien, une utopie politique contenant une certaine part de candeur. Pour La Fontaine, il est inconcevable qu'un pouvoir politique puisse empêcher les conflits, comme nous l'avons vu dans la fable portant sur la querelle des chiens et des souris. De plus, l'idée qu'un pouvoir absolu puisse être bénéfique pour ceux qui lui sont soumis ajoute à la distance qui sépare Hobbes de La Fontaine. Il est saugrenu, dans une perspective lafontainienne, d'espérer qu'un pouvoir absolu puisse aider à préserver la vie des sujets et que, de façon générale, il puisse être bénéfique pour les gens qui lui sont soumis. Les apologues du fabuliste montrent souvent des animaux tout-puissants opprimant les plus faibles, ou encore Jupiter exercer sa colère sur les êtres qui lui sont soumis. Cette oppression et l'exercice de cette colère sont, la plupart du temps, le fait d'un amour-propre exagéré de l'animal puissant ou d'une manipulation de la part d'un des courtisans, non pas d'une tentative de maintenir le contrat social. Ces apologues portent bien sur les rapports entre les sujets et le monarque, puisque ces animaux sont souvent identifiables à Louis XIV ou Colbert. Ainsi, Hobbes manifeste une confiance envers l'État et le souverain que ne partage pas La Fontaine, bien au contraire.

⁹² Hobbes, *supra* note 88 à la p 93.

Dans une perspective lafontainienne, l'état civil n'apparaît pas forcément suite à un contrat social : ce n'est qu'un des scénarios possibles. Aussi, les conséquences de ce contrat sont nettement différentes de celles identifiées par Hobbes. La Fontaine avance qu'un individu ne peut espérer la sécurité de ce type de contrats. Bien que la fable qui traite de cet enjeu montre une entente réalisée pour des motifs économiques, non pas sécuritaires, la façon dont le Lion se sert de sa force pour renier l'entente et s'imposer face aux autres laisse entrevoir le peu de sécurité qu'il convient d'espérer d'un contrat social.

À notre avis, les différences entre Hobbes et La Fontaine s'expliquent largement par les contextes politiques diamétralement opposés dans lesquels ont évolué les auteurs. Hobbes a connu la guerre civile anglaise, avec son lot d'insécurité et de massacres. La Fontaine a connu la Fronde, dans sa jeunesse, mais sa vie s'est surtout déroulée sous l'absolutisme monarchique mis en place par Louis XIV. La pensée du premier auteur traduit le besoin d'avoir un pouvoir central fort afin d'arrêter les massacres et l'insécurité, alors que la pensée du second s'ancre dans le besoin de prendre ses libertés d'un pouvoir excessif, de critiquer l'avalissement des aristocrates et la politique guerrière ruineuse du monarque. Ces différences expliquent l'espoir de Hobbes à l'égard de la capacité de l'État d'améliorer les conditions de vie et de pacifier les rapports entre humains, alors que La Fontaine manifeste un scepticisme radical face à cet espoir.

3.2 John Locke

La représentation de l'état de nature mise en avant par La Fontaine se rapproche plus de celle que développe Locke dans son *Two Treatises of civil government* que de

celle de Hobbes. Certaines ressemblances se font voir entre leurs conceptions de l'état de nature et de l'avènement de l'état civil, bien que les auteurs ne s'accordent pas parfaitement. Ils se distinguent plus nettement lorsqu'ils présentent les conséquences de l'avènement de l'état civil.

3.2.1 État de nature

Locke présente l'état de nature comme un état de liberté. Il considère qu'à ce stade, l'humain ne dépend pas de la volonté d'autrui et qu'il n'a pas de permission à demander pour disposer de ses biens et de sa personne. La condition humaine y est aussi marquée par l'égalité, tant sur le plan matériel que dans l'existence d'une justice réciproque⁹³, qui n'est pas administrée par un juge. Cet état d'égalité permet l'absence de sujétion. Toutefois, la réciprocité de cette justice est un inconvénient, selon Locke : l'humain pâtit de l'absence de magistrat pour juger et punir les offenses causées par les atteintes à la propriété, parce que les individus peuvent être injustes lorsqu'ils jugent leurs propres affaires. Le concept de propriété, dans la pensée lockienne, désigne autant les biens d'une personne que sa vie et sa liberté⁹⁴.

Dans cet état, la loi de la nature doit régir les humains. Cette loi impose de ne pas se détruire tout seul, de ne pas faire de tort aux autres et de ne pas enfreindre la Raison. Cette obligation de conservation donne le droit à un individu de détruire une menace à sa propriété. Locke souligne, en guise d'exemple, qu'on peut tuer des lions ou des loups, puisqu'ils ne sont pas soumis aux règles de la Raison et vivent par la force et la violence.⁹⁵

⁹³ Nous reprenons les termes de la version anglaise, voir : John Locke, *Two Treatises of Government*, Londres, 1823 à la p 106, en ligne : <http://socserv2.socsci.mcmaster.ca/econ/ugcm/3ll3/locke/government.pdf> (consulté le 18 septembre 2014).

⁹⁴ *Ibid* à la p 107.

⁹⁵ *Ibid* à la p 144.

Quant aux rapports sociaux, le Britannique considère que les êtres humains, bien qu'ils ne vivent pas en corps constitué et régi par des lois, ne vivent pas dans la solitude, mais dans un cadre réunissant plusieurs familles. Le passage à l'état civil survient alors que les humains vivent déjà ensemble : l'état civil naît de la volonté de se constituer en corps.

La pensée de Locke sur le sujet comprend quelques ressemblances avec celle de La Fontaine. Premièrement, tous deux accordent une place à la propriété privée dans l'avènement de l'état civil et tous deux considèrent qu'elle occasionne des conflits. Toutefois, ce que nous qualifions de « propriété », chez La Fontaine, n'a pas une portée aussi large que chez Locke puisque, pour désigner la propriété, le fabuliste utilise la formule « Tien-et-Mien », qui ne semble pas référer à la liberté d'un individu ou sa vie, mais uniquement à ses biens. Deuxièmement, La Fontaine adopte aussi, comme Locke, une conception du droit naturel. Tous deux conçoivent la loi naturelle comme une manifestation de la Raison, propre à l'être humain, qui doit permettre la conservation de la propriété. La Fontaine évoque cette loi dans *Le Paysan du Danube*. Le paysan affirme que, sans l'aide des « Immortels », il n'entre dans l'esprit humain que l'injustice, comme chez les Romains. Lorsqu'il décrit les méfaits des Romains, il relève deux injustices : l'appropriation des fruits du travail des paysans et l'exercice arbitraire de la violence, deux formes d'atteintes à la propriété telle que conçue par Locke. Néanmoins, dans *La Querelle des chiens et des chats et celle des chats et des souris*, La Fontaine affirme que la « loi de nature » fait en sorte que tout s'oppose dans l'univers, ce qui engendre des conflits. Par conséquent, sa pensée se distingue de celle de Locke puisqu'il conçoit le droit naturel comme un cadre que les humains doivent respecter, mais il considère qu'il existe une loi de nature poussant les humains aux conflits. Toutefois, cette loi de nature est propre à l'état civil puisque, comme nous l'avons établi précédemment, l'humain change de nature lorsqu'il change d'état. Finalement, chez La Fontaine aussi l'humain vit en groupe dans l'état de

nature, puisque dans *Le Paysan du Danube*, il mentionne que les bons sauvages vivent dans des villes.

La position de Locke sur l'âge d'or traduit toutefois une différence avec celle de La Fontaine.⁹⁶ Il présente ce « premier âge du monde » comme un temps où il existait des gouverneurs et des Princes. La différence entre cet âge et ceux qui lui sont subséquents réside dans la qualité supérieure des mœurs des habitants et des dirigeants. Dans la représentation des premiers humains de La Fontaine, il n'existe pas de gouverneurs ou de Princes. Seule la fable *La Génisse, la Chèvre et la Brebis en société avec le Lion* ouvre la porte à l'idée qu'il existait une hiérarchie dans l'état de nature, mais nous avons considéré précédemment que les animaux de cette fable ne correspondaient pas aux premiers humains, ce qui implique que les bons sauvages n'ont connu une forme de hiérarchie que de façon tardive. Aussi, même si le lion est désigné comme le « seigneur du voisinage », celui-ci n'exerce pas de domination constante sur les autres animaux, puisque sans le contrat social auquel les animaux ont consenti, il ne pourrait extorquer les fruits du travail commun. De plus, la désignation du lion comme « seigneur du voisinage » traduit l'idée que, dans l'état de nature lafontainien, une hiérarchie naturelle entre les individus peut s'établir, ce qui est contraire à la conception lockienne où les humains sont égaux.

Cette distinction découle fort probablement de la représentation différente qu'ont Locke et La Fontaine des Indiens d'Amérique. Le premier mentionne que leur société, et la place que le Roi y occupe doivent être regardées comme le modèle de ce qui s'est pratiqué dans les premiers âges du monde. La Fontaine, bien qu'il puise chez ces peuples ses représentations des premiers humains, ne les représente jamais avec des Rois. Une autre divergence concernant les « Indiens » existe : Locke souligne que le pouvoir du Roi n'est effectif qu'en période de guerre, alors que La Fontaine

⁹⁶ *Ibid* à la p 153.

suggère que ces peuples sont paisibles et n'ouvre nulle part la porte à l'idée qu'ils puissent connaître la guerre.

La conception lockienne du premier âge du monde tranche avec la légende du bon sauvage et la conception de l'état de nature de La Fontaine où les humains ne connaissent pas les gouvernements et les lois.

3.2.2 Avènement de l'état civil

Selon Locke, le désir et le besoin de société poussent les humains qui vivent ensemble à se constituer en corps, en abdiquant leur liberté naturelle afin de créer l'État. Les individus ont besoin de l'État afin de protéger leur propriété contre les autres au moyen d'une loi commune, qui remplace la justice réciproque. À cette fin, ils désignent des magistrats qui doivent juger les offenses, plutôt que de laisser les gens le faire eux-mêmes. Locke espère ainsi que la propriété de chacun puisse être assurée.

Dans la pensée lafontainienne aussi, la propriété peut mener à la création de l'état civil, afin de limiter les conflits qu'elle engendre. Toutefois, comme l'a montré la fable de *La Querelle des chiens et des chats et celle des chats et des souris*, la présence d'une règle de droit et d'un juge chargé de l'appliquer ne n'empêche pas les litiges liés à la propriété de dégénérer en conflits et elle ne retire pas la possibilité de voir les gens se faire justice eux-mêmes.

De plus, La Fontaine est beaucoup moins optimiste quant à l'effet bénéfique qu'ont les tribunaux sur la condition humaine : il montre des humains vivant sans lois en étant très heureux et, chaque fois qu'il représente des tribunaux, il insiste sur les problèmes qu'ils engendrent. La fable de *L'Huître et les Plaideurs* est

particulièrement évocatrice de la distance entre La Fontaine et Locke : on y voit le juge s'emparer de la propriété à l'origine du litige entre les plaideurs. Ainsi, alors que Locke considère que les tribunaux sont mis en place pour protéger la propriété des individus, La Fontaine montre ces derniers dépouillés par les tribunaux.

Locke avance qu'on ne peut douter de la légitimité des gouvernements qui sont nés du consentement des peuples, dans la paix. Il y a lieu de croire que La Fontaine serait sceptique face à cette affirmation puisqu'il montre lui-même une société créée suite au consentement unanime de ses membres dans *La Génisse, la Chèvre et la Brebis en société avec le Lion*. La fable montre que malgré le consentement initial et l'établissement de règles de propriété, la mise en commun des gains et des dommages, ce cadre social ne peut empêcher l'appropriation des fruits du travail collectif par le plus fort. Cette appropriation rejoint celle que subissent les bons sauvages ayant été conquis par un peuple dans l'état civil. Ainsi, alors que les sociétés civiles peuvent se fonder de façon diamétralement opposée, dans le consentement ou la violence, La Fontaine montre que la propriété des faibles sera pareillement menacée par l'existence d'un déséquilibre des forces.

Locke considère que l'existence d'un État absolutiste est incompatible avec les motivations des humains lorsqu'ils cèdent leur liberté individuelle à l'État. Il avance que l'état civil ne vise pas à soumettre les sujets à une loi commune tout en laissant un individu au-dessus des engagements de la société civile, puisque dans une telle situation, la propriété n'est aucunement garantie. Il affirme que cette forme de gouvernement ne relève pas de l'état civil. Dans la pensée lafontainienne, il ne semble pas y avoir de possibilité pour un prince qui ne soit absolu : on peut fuir le prince, on peut le manipuler pour orienter sa volonté, on peut le conseiller, mais nulle part on ne peut s'opposer formellement à sa volonté arbitraire. La Fontaine n'envisage pas la possibilité qu'un pouvoir politique soit astreint à ses propres règles.

Cette opposition dénote un rejet, par La Fontaine, de la morale tranchée sur laquelle Locke appuie sa pensée politique et les prescriptions qui en découlent.

3.3 Jean-Jacques Rousseau

Au regard du jugement que portait Rousseau sur La Fontaine dans *l'Émile*, on peut déduire qu'il ne l'appréciait guère⁹⁷. Pourtant, sa pensée possède nombre d'affinités avec celle du fabuliste. Les ressemblances se trouvent sur plusieurs plans : dans la description des conditions de vie, des comportements humains et de l'organisation sociale. De la même façon, la représentation de l'avènement de l'état civil rejoint en partie celle de La Fontaine, puisqu'elle place l'enjeu de la propriété privée au cœur du processus.

3.3.1 État de nature

Le premier élément notable de la ressemblance entre Rousseau et La Fontaine porte sur la conception de l'état de nature : tous deux le divisent en deux états distincts. Le premier état est celui des premiers humains et le second est celui des sociétés commencées.

Les premiers humains sont présentés de façon semblable par La Fontaine et Rousseau. Premièrement, tous deux insistent sur la simplicité technique des humains à l'état de nature. Rousseau souligne qu'il ne transforme pas les matériaux naturels, ce qui rejoint la représentation de La Fontaine. De plus, chez les deux auteurs le développement technique des humains est comparé désavantageusement avec celui des animaux. Rousseau souligne que les premiers humains imitaient l'industrie des animaux, alors que La Fontaine insiste, dans un passage du *Discours à Mme de la*

⁹⁷ Jean-Jacques Rousseau, *Émile, ou, De l'éducation*, Paris, Flammarion, 2009 à la p 157.

Sablère, sur le fait que l'industrie humaine est à la remorque de celle des animaux en Amérique du Nord.

Deuxièmement, Rousseau et La Fontaine prêtent une primitivité certaine aux humains dans l'état de nature. Les deux utilisent le qualificatif « grossier » afin de les décrire, en plus de les présenter comme des ignorants. Rousseau souligne que l'humain ne connaît que les fonctions animales et que les connaissances se développent grâce à des passions absentes de l'état de nature.

Troisièmement, les deux auteurs soulignent que l'état de santé de ces populations est meilleur que celui des Européens. Rousseau, comme La Fontaine, émet une critique des médecins européens en soutenant que sans eux, les humains sont préservés des remèdes qui raccourcissent la vie.

La critique que fait Rousseau de la pensée hobbesienne dans le *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes* montre une autre ressemblance avec La Fontaine : les deux prêtent aux humains dans cet état des qualités morales supérieures qui amènent une vie paisible. Rousseau considère que la paix dans l'état de nature est favorisée par le calme des passions et l'ignorance du vice. De même, il souligne que cet état est plus propice à la paix, puisque la conservation y est moins préjudiciable que dans d'autres. Ces idées rejoignent celles de La Fontaine, qui qualifie la vie des bons sauvages de « paisible », soulignant qu'il n'ont pas en eux « la source des malheurs qui nous font aujourd'hui la guerre ».

Par contre, deux éléments distinguent les conceptions de la vie des premiers humains mise de l'avant par Rousseau et La Fontaine. Rousseau avance qu'il n'y avait pas d'habitations stables, que ce soit une cabane ou une maison. Aussi, il affirme que

l'homme et la femme se rencontrent par hasard et que le seul lien social est celui entre la mère et son enfant. La Fontaine est beaucoup plus ambiguë sur ces questions. Sur la question des habitations, il présente, dans *Les Amours de Psyché et Cupidon*, des humains vivants « à peu près comme chez les premiers humains » dans une habitation stable. Toutefois, ces humains ne sont pas des bons sauvages et, en mentionnant qu'ils vivaient « à peu près » comme les premiers humains, La Fontaine introduit l'idée qu'ils ne vivent pas exactement comme ces gens : doit-on en déduire que la stabilité de leur habitation est rendue possible par ce qui les distingue des premiers humains ? Les textes ne permettent pas de dénouer cet enjeu interprétatif. Ensuite, concernant la rencontre entre les hommes et les femmes, si La Fontaine a produit quantité de vers romantiques et grivois, il ne nous a pas laissé de piste de réflexion sur les rapports entre les hommes et les femmes chez les premiers humains. Concernant la seconde distinction, il est difficile de déterminer si la conception lafontainienne des rapports sociaux chez les premiers humains implique que les seuls rapports continus étaient ceux entre la mère et son enfant. Il mentionne explicitement la relation mère-enfant dans *Le Poème du Quinquinna*, mais il représente un père et ses filles qui vivent « à peu près comme les premiers humains » dans *Les Amours de Psyché et Cupidon*. Une chose est claire : il n'affirme pas explicitement que les hommes vivent à part des enfants et des femmes.

Ensuite, le développement des sociétés commencées chez Rousseau comporte aussi certaines ressemblances avec les développements que connaissent les sociétés vivant dans le second modèle lafontainien d'état de nature. Le premier point de convergence est l'agriculture. Rousseau considère que les sociétés commencées mènent au développement de l'agriculture, alors qu'elle est absente dans les étapes précédentes de développement. Nous avons pu voir précédemment que le paysan du Danube maîtrisait l'agriculture et que La Fontaine ne mentionne pas que les premiers humains la maîtrisaient. Aussi, Rousseau considère qu'à ce stade les êtres humains vivent en

groupe, dans des habitations. Ceci rejoint la description qui est faite du paysan du Danube, puisque La Fontaine mentionne que ce personnage vit dans un village.

Deux différences se font voir dans la façon dont les auteurs représentent les sociétés commencées. Premièrement, la présentation de ces sociétés par Rousseau est beaucoup plus détaillée que celle de La Fontaine : il présente beaucoup d'aspects sur lesquels le fabuliste reste muet. Ensuite, contrairement à Rousseau, La Fontaine ne prête pas de moins bonnes qualités morales aux humains des sociétés commencées : en dehors de la maîtrise de l'agriculture, de la formation de villages et de la capacité à développer les arts, leur vie ne diffère pas de celle des premiers humains. Pour sa part, Rousseau considère que l'humain, à partir de cet état, commence à prendre certains traits de l'état civil : les humains se jaugent, se considèrent, se déconsidèrent, ils instituent des inégalités et cherchent à assurer leur propriété. Ces phénomènes causent des conflits qui mèneront à l'établissement des lois et de l'État.

3.3.2 Avènement de l'état civil

Rousseau et La Fontaine se rejoignent aussi parce que l'un et l'autre placent la propriété privée au cœur du processus qui mène à l'avènement de l'état civil. Dans la pensée de Rousseau, les sociétés commencées ont permis à l'humain de changer de condition, par la croissance des commodités superflues et par le développement de l'agriculture et de la métallurgie. Ces éléments entraîneront un accroissement des inégalités. De façon concomitante à ces innovations, le développement des habitations et la distinction des familles feront apparaître des formes de propriétés. Aussi, des formes de civilités verront le jour et, avec elles, des offenses qui provoqueront des vengeances.

Les civilités, les distinctions et la propriété engendreront des conflits, dont les riches feront principalement les frais, puisqu'ils sont ceux qui ont le plus à perdre. Ils convaincront les pauvres de s'unir avec eux afin de laisser de côté une partie de leur liberté, de manière à créer l'État et de protéger leur liberté mise à mal par l'insécurité. Au début, l'État était inconstant et irrégulier : la loi était composée de conventions générales appliquées par la communauté. Ce processus culmine par un contrat social entre les individus, qui désigneront ensuite des magistrats chargés d'appliquer les lois. Dans la pensée de La Fontaine, la propriété suscite aussi l'avènement de l'état civil, afin de surmonter la discorde. Toutefois, la naissance de la propriété privée ne mène pas à la conclusion d'un contrat social entre les humains. Au contraire, le contrat social mis en scène par La Fontaine porte sur la mise en commun des fruits du travail collectif.

Rousseau considère aussi, comme La Fontaine, que tous les humains ne sont pas sortis de l'état de nature en même temps. Le premier considère les humains dans l'état de nature ont cohabité avec des peuples dans l'état civil⁹⁸. Dans l'œuvre du second, cette cohabitation se retrouve dans la fable *Le Paysan du Danube*, qui introduit l'idée que des humains peuvent sortir de l'état de nature en étant conquis par un peuple se trouvant dans l'état civil.

Tous deux envisagent de façon pessimiste les conséquences de l'état civil. Rousseau affirme qu'il permet l'établissement de trois formes d'inégalités. La première inégalité, entre les riches et les pauvres, se consolide au moyen de la loi et du droit de propriété. La seconde, entre les puissants et les faibles, découle de la désignation de magistrats afin d'administrer les lois. En s'accroissant et en dressant les hommes les uns contre les autres, ces inégalités engendreront le point ultime de l'inégalité, soit le despotisme. À ce point, le pouvoir, jusque là légitime, se transforme en pouvoir

⁹⁸ Rousseau, *supra* note 31 à la p 53.

arbitraire et les inégalités prennent la forme de l'opposition entre maître et esclave. La Fontaine, nous l'avons vu, critique l'état civil puisque celui-ci repose sur la domination des faibles, qu'ils aient été conquis ou qu'ils aient librement adhéré à un contrat social. Malgré un certain fatalisme face à l'état civil, Rousseau présente tout de même, dans *Le Contrat Social*, une tentative d'établir un ordre social juste, c'est-à-dire un ordre social qui permet au gouvernement d'atteindre la fin pour laquelle il a été créé, en tenant compte des hommes tels qu'ils sont et des lois telles qu'elles peuvent être. Cette tentative distingue Rousseau de La Fontaine puisque ce dernier n'envisage pas un pouvoir politique qui respecte ses prérogatives et, même s'il donne des conseils de bonne gouvernance au Prince, il n'induit jamais l'idée qu'un ordre juste puisse s'établir.

De plus, alors que Rousseau met de l'avant l'idée que l'individu doit faire corps avec l'État auquel il a abdiqué sa liberté naturelle, La Fontaine suggère que l'individu ne devrait pas s'identifier à la puissance qui le subjugué. La fable *Le vieillard et l'Âne* met en scène un baudet et son maître, qui fuient face à l'avancée d'un ennemi. À un moment, le vieillard relâche l'âne dans un pré, pour qu'il se détende en attendant de poursuivre leur fuite :

(...) le grison se rue
 Au travers l'herbe menue,
 Se vautrant, grattant, et frottant,
 gambadant, chantant et broutant (...)

Une fois ce moment passé, le vieillard rappelle l'âne, qui s'objecte :

(...) Me fera-t-on porter double bât, double charge?
 Non pas, dit le vieillard, qui prit d'abord le large.
 - Et que m'importe donc, dit l'âne, à qui je sois?
 Sauvez-vous, et me laissez paître.

Notre ennemi, c'est notre maître :
Je vous le dis en bon français."

Le souci de la charge à porter et la morale « notre ennemi, c'est notre maître » a des conséquences politiques. La Fontaine met en avant une posture individualiste où le dominé doit être indifférent aux querelles entre son maître et d'autres maîtres potentiels. Ainsi, même face à une menace, La Fontaine refuse l'idée qu'il faille faire corps avec notre maître. Comme le soulève Grimm, le fabuliste propose un enseignement qui valorise un hédonisme résigné face à un monde immuable.⁹⁹

La position résignée et individualiste de La Fontaine face à l'ordre politique explique fort probablement pourquoi Rousseau dénonce avec autant de virulence l'enseignement des *Fables* aux enfants. Dans *L'Émile*, il affirme que non seulement les fables sont incompréhensibles pour les enfants, mais aussi qu'elles peuvent les pousser au vice¹⁰⁰. Par exemple, si la fable *Le Corbeau et le Renard* enseigne qu'il faut se méfier des flatteurs, Rousseau affirme qu'elle pourra donner l'idée aux enfants d'agir comme le renard et d'user de flatterie afin d'abuser quelqu'un. De même, il critique la fable *Le Chien et le Loup*, sous prétexte qu'elle a fait pleurer une petite fille à qui on prônait la docilité, alors que la fable enseigne l'indépendance et dévalorise le chien dodu au cou pelé par son collier. Ainsi, non seulement La Fontaine rejette à l'avance l'espoir rousseauiste de voir un contrat social fondé sur des bases saines, mais il met en avant un enseignement qui « pervertit » le projet éducatif qu'ébauchera Rousseau afin de limiter les maux de l'état civil.

Une formule de Couton, citée précédemment, exprime de façon synthétique la pensée politique de La Fontaine, en plus de mettre en lumière la nature de l'opposition entre

⁹⁹ Grimm, *supra* note 13 à la p 182.

¹⁰⁰ Rousseau, *supra* note 95 à la p 157.

Rousseau et le fabuliste. Il affirme que La Fontaine est « trop lucide pour beaucoup respecter l'ordre social, mais trop prudent pour vouloir le changer ».

* *

*

La confrontation de la pensée lafontainienne avec celle de ces trois auteurs majeurs fait voir la singularité du fabuliste. En plus de suggérer que les humains arrivent à l'état civil par plusieurs moyens, il agence de façon unique une conception favorable de l'état de nature et une représentation pessimiste de l'avènement de l'état civil.

Contrairement à Hobbes, qui adopte une conception « permanente » de la nature humaine, La Fontaine laisse entendre que l'être humain, lorsqu'il change d'état, change de nature. C'est ce qui explique pourquoi l'état de nature est un état favorable et que l'état civil est défavorable : le tréfonds des humains dans l'état de nature empêche le vice de se manifester, alors que la nature humaine dans l'état civil empêche d'espérer qu'un *Leviathan* puisse empêcher la discorde et préserver les humains de l'insécurité. Aussi, malgré un point de départ intellectuel semblable à celui de Locke sur l'état de nature et certaines concordances dans la conception de l'avènement de l'état civil, La Fontaine s'écarte radicalement de la conception lockienne qui voit dans les tribunaux une invention salvatrice pour la propriété des individus : le fabuliste les voit plutôt comme une tare de l'état civil. Les tribunaux, dans la pensée lafontainienne, se révèlent difficilement capables d'assurer la propriété privée à cause des longueurs, lorsqu'elles ne la menacent pas directement à cause des frais encourus. Il rejette aussi l'idée qu'il puisse y avoir une loi commune pour les individus : « selon que vous soyez puissants ou misérables / les jugements de cour vous rendrons blanc ou noir », dit-il dans *Les animaux malades de la peste*. Finalement, même si Rousseau rejoint La Fontaine dans sa conception de l'état de

nature et dans sa conception pessimiste de l'avènement de l'état civil, il dénote un espoir de voir un contrat social sain s'établir que ne partage pas le fabuliste.

Bref, notre analyse montre que la conception lafontainienne des conséquences de l'état civil est empreinte de méfiance face au pouvoir politique : l'état civil mène à la domination des individus les plus faibles, sans que l'absolutisme du prince, la constance de la loi ou l'adhésion volontaire à un corps politique ne puissent mitiger les problèmes inhérents à cette condition.

CONCLUSION

Pour conclure, il convient de revisiter les constats tracés dans ce mémoire. Dans le premier chapitre, nous avons établi que La Fontaine propose une représentation de l'état de nature s'ancrant dans la tradition de la légende du bon sauvage. Cette tradition, développée par les explorateurs européens lors de leur découverte des peuples d'Amérique, se compose d'un tronc commun à tous les auteurs et de versions particulières. En vertu de ce tronc commun, les bons sauvages se démarquent des Européens par leurs qualités morales supérieures, leur bonheur et par l'égalité de leur condition. Tous ces traits se retrouvent dans l'œuvre du fabuliste. Au-delà de ce tronc commun, La Fontaine insiste sur certaines caractéristiques qui seraient l'apanage des bons sauvages : l'absence de commerce, la simplicité technique et l'ignorance.

La Fontaine, comme Rousseau, scinde l'état de nature en deux conditions. La première, celle des premiers humains, s'inspire des récits relatant la vie des peuples d'Amérique. La seconde condition des bons sauvages est celle du Paysan du Danube, où les humains se démarquent de leur condition originelle par la capacité à connaître les arts et par la maîtrise de l'agriculture.

Dans la représentation lafontainienne de l'avènement de l'état civil, les humains peuvent quitter l'état de nature de trois façons. Dans le premier scénario que nous avons identifié, les humains atteignent l'état civil lorsqu'ils sont conquis par un peuple s'étant déjà doté d'un État. Les humains, lorsqu'ils atteignent l'état civil de cette façon, se trouvent soumis à un ordre politique incompatible avec le droit naturel, puisqu'ils doivent subir la force qu'exercent leurs conquérants. Ils ne peuvent espérer voir le droit positif leur offrir de protection, à cause des problèmes inhérents aux tribunaux.

Alors qu'ils vivaient dans l'abondance lorsqu'ils étaient de bons sauvages, les humains sont réduits à la misère par l'exploitation du travail. Seule la fuite peut les libérer de cette exploitation. Enfin, le contact avec les conquérants et leurs vices menace de dégénérescence morale les bons sauvages conquis. Dans le second scénario, les humains accèdent à l'état civil au moyen d'un contrat social qui vise à mettre en commun les gains et les dommages. Les conséquences seront sombres pour les parties les plus faibles de ce contrat. Alors que les fruits du travail commun devaient être mis en commun, le plus puissant des membres de la société fera fi de l'entente et s'appropriera l'ensemble de ces fruits en invoquant successivement la force, son titre, un mérite usurpé et la menace directe. Dans le dernier scénario, l'état civil apparaît suite à l'invention de la propriété privée, ce qui provoquera la discorde dans la société. Nous avons aussi récusé les analyses qui rapprochaient les conceptions hobbesiennes et lafontainiennes de l'état civil.

Dans le second chapitre, nous avons montré que nos observations sont compatibles avec les autres facettes de la pensée politique de La Fontaine. L'opposition entre l'absence de discorde dans l'état de nature et l'omniprésence de celle-ci dans l'état civil épouse les enseignements de La Fontaine sur la conflictualité : les conflits sont une fatalité inhérente à l'ordre politique face à laquelle celui-ci est impuissant, surtout que les dirigeants tirent des bénéfices de ces conflits. L'impuissance des lois romaines à protéger les paysans du Danube s'agence avec la critique des institutions juridiques mises en œuvre par l'auteur. Il y a aussi une continuité dans la pensée de La Fontaine lorsqu'il représente les conséquences pour l'individu de la proximité des affaires d'État. Sa pensée politique est basée sur une gradation dans le malheur et le danger des humains : de l'état de nature à l'état civil, de la sujétion passive aux jeux de la Cour, l'humain voit son malheur et les dangers pour sa vie s'accroître. Aussi, la place importante de la force dans les scénarios d'accession à l'état civil s'harmonise avec la représentation des rapports politiques structurants de la France du XVII^e siècle. La

Fontaine montre que la force est centrale dans les dynamiques politiques s'établissant entre le roi et ses sujets, entre les courtisans et entre les princes. De même, la représentation de la place de la force dans les rapports sociaux épouse les contours de la rupture entre l'état de nature et l'état civil : dans le premier état, elle est absente alors qu'elle s'impose dans le second. La question de l'exploitation du travail permet aussi de faire des liens entre les scénarios d'avènement à l'état civil et la pensée politique de La Fontaine. Dans deux de ces scénarios, le fabuliste montre que dans l'état civil, les plus forts s'approprient les fruits du travail des faibles. Ces représentations sont compatibles avec les idées de La Fontaine sur l'inutilité des classes dirigeantes : il montre que leurs activités économiques sont superflues en insistant sur l'apport vital du travail des petits pour la subsistance de la société. L'enjeu de la science et des beaux-arts permet aussi de faire le lien entre notre démonstration et la pensée politique de La Fontaine : celui-ci qualifie les bons sauvages d'ignorants des sciences et des beaux-arts, mais en demeurant sceptique quant aux bienfaits de l'accession à ces connaissances pour la condition humaine, puisqu'elle suppose que l'humain subisse aussi les désavantages de l'état civil. Finalement nous avons montré que la représentation favorable de la vie sans État des bons sauvages n'est pas incompatible avec la position monarchiste de La Fontaine : celui-ci considère que l'organisation politique des humains doit changer, selon leur état.

Le troisième chapitre nous a permis de constater la singularité de la pensée politique lafontainienne. Il présente un alliage original d'optimisme concernant l'état de nature et de pessimisme quant aux dynamiques propres à l'état civil. Notre analyse a montré la distance qui séparait La Fontaine des deux Britanniques, Hobbes et Locke. À l'opposé, la proximité entre la pensée de La Fontaine et celle de Rousseau est frappante : leurs points de départ théoriques sont presque les mêmes. De plus, tous deux développent une représentation assez sombre de l'état civil. Néanmoins, La

Fontaine reste beaucoup plus sceptique que ces auteurs sur les bienfaits éventuels de l'état civil. Il fait le choix, plutôt que de prescrire un ordre politique qui serait la solution aux maux qui accablent l'humanité, de faire montre d'un certain fatalisme face aux problèmes de l'état civil et d'inspirer un individualisme débrouillard.

En précisant les contours des thèmes de l'état de nature et de l'avènement de l'état civil, nous espérons avoir ouvert certains questionnements qui inspireront de nouvelles recherches dans les études lafontainiennes. Parmi ceux-ci, il y aurait lieu d'entreprendre des travaux afin de déterminer les sources précises ayant permis à La Fontaine de forger sa représentation des bons sauvages, notamment en analysant les récits des explorateurs européens. Toutefois, afin de traiter plus profondément cet enjeu il serait opportun, par exemple, d'étudier les sources classiques auxquelles La Fontaine puisait afin de savoir dans quelle mesure la représentation classique de l'âge d'or a pu influencer sa conception de l'état de nature. Également, afin d'approfondir notre connaissance de la pensée politique de La Fontaine, il serait pertinent de montrer comment la légende du bon sauvage peut servir d'ancrage au scepticisme politique du fabuliste. De même, dans le cadre plus large de la recherche historique en littérature, il importe de saisir le développement de la légende du bon sauvage en établissant des rapports entre la représentation de La Fontaine et celle d'auteurs contemporains et ultérieurs.

En ce qui concerne la pensée politique, nous croyons avoir participé au décloisonnement de certaines frontières érigées entre les « champs » académiques comme la littérature et la science politique : un travail comme le nôtre enseigne que le fait littéraire est un objet légitime pour les politologues, qui ont tout intérêt à mesurer son apport dans le développement de la pensée politique. Plus particulièrement, il est intéressant d'interroger la façon dont les œuvres littéraires ont participé au développement du concept central d'état de nature, plutôt que de cantonner les études

de pensée politique aux auteurs canoniques. À ce sujet, compte tenu de la singularité de La Fontaine dans son articulation de l'état de nature et de l'avènement de l'état civil, notre travail appelle à un élargissement du récit historique que nous faisons des débats philosophiques et politiques ayant marqué la modernité européenne. De même, l'étude du pouvoir peut s'enrichir considérablement en ajoutant à son objet d'étude les œuvres littéraires, puisque celles-ci mettent aussi en scène des conceptions du pouvoir par l'intermédiaire de personnages qui orientent le champ des possibles d'autres personnages. La thèse d'Yves Le Pestipon a montré avec brio comment, par une analyse des relations contenues dans l'œuvre de La Fontaine, il était possible de modéliser une conception du pouvoir.

En guise de mot de la fin, il convient de citer les derniers vers de la dernière fable de La Fontaine :

Cette leçon sera la fin de ces Ouvrages :
Puisse-t-elle être utile aux siècles à venir !
Je la présente aux Rois, je la propose aux Sages ;
Par où s'aurais-je mieux finir ?

BIBLIOGRAPHIE

- Adam, Antoine. *Histoire de la littérature française au XVIIe siècle : L'apogée du siècle*, Paris, Domat, 1954.
- Bardin, Laurence. *L'analyse de contenu*, Paris, Presses universitaires de France, 1993.
- Boutang, Pierre. *La Fontaine politique*, Paris, J-E Hallier: A Michel, 1981.
- Clarac, Pierre. *La Fontaine : Oeuvres diverses*, Paris, La Pléiade, 1942.
- Collinet, Jean Pierre. *La Fontaine en amont et en aval*, Pise Goliardica, 1988.
- . *Fables*, Paris, Gallimard, 1991.
- Couton, Georges. *La politique de La Fontaine*, Paris, Les Belles Lettres, 1959.
- Elias, Norbert. *La société de cour*, Paris, Flammarion, 2008.
- Fontaine, Jean de La, Jean Pierre Collinet et Pierre Clarac. *Oeuvres complètes*, [Paris], Gallimard, 1991.
- Fontimpe, Paul. *Jean de La Fontaine de A à Z: dictionnaire historique, artistique et littéraire*, Reims, Les Editions Coq à l'âne, 2001.
- Fumaroli, Marc. *Le poète et le roi: Jean de La Fontaine en son siècle*, Paris, Editions de Fallois, 1997.
- Furetière, Antoine. *Dictionnaire universel, contenant généralement tous les mots françois tant vieux que modernes, et les termes de toutes les sciences et des arts*, A et R Leers (La Haye), 1690, en ligne : <<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k50614b>> (consulté le 9 juillet 2014).
- Gonnard, René. *La légende du bon sauvage : contribution à l'étude des origines du socialisme*, Paris, Librairie de Médicis, 1946.
- Grimm, Jürgen. *Le « dire sans dire » et le dit : Études lafontainiennes II*, Paris, Papers on the Seventeenth Century Literature, 1994.
- . *Le pouvoir des fables : Études lafontainiennes I, I*, Paris, Papers on the Seventeenth Century Literature, 1994.
- Hobbes, Thomas. *Leviathan*, coll Dover philosophical classics, Mineola, NY, Dover Publications,

2006.

Jasinski, René. *La Fontaine et le premier recueil des fables*, I, Paris, A-G Nizet, 1966.

———. *La Fontaine et le premier recueil des fables*, II, Paris, A-G Nizet, 1966.

Jean, Giraudoux. *Les cinq tentations de La Fontaine*, Paris, Éditions Grasset, 1938.

Lebrun, Marlène. *Regards actuels sur les Fables de La Fontaine*, coll Savoirs mieux, n°8, Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 2000.

Leplatre, Olivier. *Le pouvoir et la parole dans les Fables de La Fontaine*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 2002.

Locke, John. *Two treatises of government*, [USA], Merchant Books, 2011.

Pestipon, Yves Le. *Les relations de pouvoir dans l'oeuvre de La Fontaine*, Université de Lille III, 1993.

Ricard, François. *50 Fables de La Fontaine*, Paris, J de Gigord.

Rousseau, Jean-Jacques. *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*, [Paris], Gallimard, 1989.

Siegfried, André. *La Fontaine : Machiavel français*, Paris, Vendatour, 1955.

Taine, Hyppolyte. *La Fontaine et ses Fables*, Lausanne, Éditions L'Âge d'Homme, 1853.

Trintignan, Hélène. *Les allégories politiques dans les Fables de La Fontaine*, Université de Montpellier, 1971.

Durand, Marcel. « L'ironie politique dans les fables de La Fontaine » 18:22 *Chronique médicale* 241-258.

Larocque, Jean. « Les poètes devant le pouvoir : Jean de La Fontaine » (1880) 5:2 *La Nouvelle Revue* 553-582.

Margolin, Jean-Claude. « La dimension sociopolitique des Fables » (1993) 37:111 *Studi francesi* 495-512.

Messière, René de. « La guerre et les Relations Internationales dans les Fables » 13:4 (Fev 1940) *The French Review* 277-285.

———. « La guerre et les Relations Internationales dans les Fables de La Fontaine (Suite) » 13:5 (Mar. 1940) *The French Review* 373-379.